Case
FRC
5253

MANUEL DES INSTITUTEURS;

Ou Réflexions sur l'Education, UTILES AUX MAÎTRES ET AUX PARENTS;

DÉDIÉ

AU CORPS ADMINISTRATIF DU DÉPARTEMENT DE MAINE ET LOIRE.

A ANGERS,
De l'Imprimerie de MAME, Imprimeur du Département de Maine & Loire.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

ÉPITRE DÉDICATOIRE
AU CORPS ADMINISTRATIF
DU DÉPARTEMENT
DE MAINE ET LOIRE.

Messieurs,

Si j'avois un Ouvrage d'agrément, je le dédierois au Public : son titre seul, en flattant le goût du siécle, inviteroit les hommages ; mais mon Ouvrage n'est qu'utile, et n'a des droits qu'à la reconnoissance ; je voulois qu'il en eût au respect ; j'emprunte vos auspices, et je produis la vérité sous le sceau de la sagesse. Je parle pour les Enfants, je m'adresse aux Peres. Jaloux de donner à mes leçons un intérêt qu'elles n'ont pas sous ma plume, j'invoque le canal de vos mains chéries ; si vous daignez les prêter à mes travaux, vous en garantirez le succès. La Patrie, dont vos essais justifient l'espérance, ne voit sur vos levres que des oracles, et dans vos mains que des présents. Elle s'applaudit, Messieurs, de son bonheur dans un choix où les dignités vous démêlant parmi les ombres de la modestie, n'emprunterent point pour aller vous chercher,

le souffle bruyant de l'enthousiasme. Un ange tutélaire dirigea les suffrages, et la Providence, en vous substituant à ses soins, vous donnoit avec son cœur la douceur, la prudence et la fermeté, régime nécessaire à la convalescence après une crise convulsible, mais heureuse, puisque les décrets qui foudroient tous les corps, ont trouvé des instruments qui ne nuisent à personne. Oui, Messieurs, *chaque individu tremblant pour une chûte qui menaçoit de l'écraser, a déjà senti qu'il alloit tomber en des mains paternelles. Toutes les inquiétudes se calment, tous les troubles s'appaisent, tous les intérêts se rassurent, parce que votre philosophie est celle de la religion. Tout les corps, dont aucun n'expira sous vos coups, expirant dans votre sein, se consolent et bénissent l'humanité. Si malheureusement leur dernier soupir n'est pas un regret unanime, il est pour vous l'hommage universel du respect et de la reconnoissance. C'est celui que vous offre avec son dévouement un citoyen dont le langage est celui de la patrie, et qui a l'honneur d'être,*

Messieurs,

Votre très-obéissant Serviteur;

B . . . .

INTRODUCTION.

En voyant la foule charger de riches offrandes l'autel de la patrie, j'ai voulu me signaler : mais je n'ai pu paroître généreux que par le regret de ne le pas être. Pour la premiere fois j'ai senti que j'étois pauvre, et j'en gémissois à l'écart. Mais que pouvois-je faire ? Citoyen sans patrimoine, prêtre sans bénéfice, instituteur sans fortune, je n'ai pu accumuler dans une carriere de dix-huit ans, que les trésors de l'expérience. Il m'est venu en l'esprit de les offrir en don patriotique. Le magistrat écrit sur les loix, le financier sur les impôts, j'écrirai sur l'éducation. La lecture, la réflexion, un long usage me mettent à portée de mon objet, et l'amour de la jeunesse m'y devoue avec ardeur. J'ai toujours aimé les jeunes gens ; l'habitude de les enseigner m'a fait un besoin de leur être utile, un penchant de les adopter, et j'ose me comparer, d'après le sauveur, à l'oiseau, symbole de la tendresse maternelle, quand il rassemble ses poussins, et du zélé instituteur, quand il rassemble ceux d'autrui. J'ai pour la jeunesse existante, l'intérêt qu'un pere a pour sa famille; pour celle qui doit exister, l'intérêt qu'il a pour sa postérité.

Jaloux de me transmettre à chaque génération, je voudrois que mon zele étincelât sous ma plume, et qu'il sût prêter à la vérité, ces charmes qui l'immortalisent, en lui faisant parler un langage qui ne vieillit pas plus que celui d'Horace. Si du moins je pouvois appeller sous mon pinceau, les graces & les amours, sans doute j'aurois la vogue : mais non, j'ignore et je dédaigne l'art de travestir en coquette l'auguste vérité, et d'ailleurs, du marchand de brochures à l'épicier, il n'y a qu'un pas : un livre frivole est une fleur qui charme et se flétrit dans la poussiere; la vérité, même sans autres appas que les siens, dure autant que le bon sens & que la vertu chez le lecteur. Cela me suffit; vous aurez, ô ma patrie! le tribut de mes efforts, et vous, chere jeunesse, le fruit de mes travaux. Ils seront trop récompensés, si, près du terme de ma carriere, je puis vous offrir sous un seul coup d'œil, toutes les leçons dont je l'ai parsemée; mon ardeur n'a que 25 ans, mes forces en ont plus de quarante, et l'âge sans me ravir un penchant qui sera mon dernier soupir, est prêt à me dérober à l'institution publique. J'aurai la consolation de me suppléer à moi-même dans les réflexions que je vais mettre au jour. Leur objet est de prévenir par des principes les abus qui peuvent se glisser dans l'éducation. Abus dans la morale, quand on enseigne la vertu sans la faire pratiquer, l'évangile sans le faire croire; quand on laisse l'écri-

ture sainte au rang de la mythologie, quand on parle des mœurs et qu'on souffre l'école du libertinage; en un mot quand la vertu n'est qu'une image, la religion une livrée, la politesse le langage de l'affectation, plutôt que l'expression de la bonté. Abus dans les sciences, lorsque les éleves apprennent tout et ne savent rien; lorsqu'on voit s'échapper d'une carriere de huit ou dix ans, un amateur petit maître, un latiniste nullement citoyen, un bel esprit, au lieu d'un orateur, un ergoteur, au lieu d'un logicien, un papillon frivole, au lieu d'un homme appliqué, un cœur corrompu pour qui la liberté devient une explosion meurtriere, enfin un jeune homme à qui l'enseignement mal-adroit ne laisse remporter du college, que le dégoût de la science et du travail. Abus dans les châtimens et les récompenses: dans celles-ci, quand elles sont dans la main des parents, l'aliment du luxe ou de la sensualité; dans les mains des maîtres, celui de l'ambition ou de la vanité. Dans ceux-là, quand les instituteurs pardonnent les défauts, jamais les fautes; poursuivent une foiblesse, comme un crime, quelquefois comme une injure; font haïr la leçon, plutôt que le vice; enfin punissent sans corriger, parcequ'ils savent mieux infliger les peines, que préfenter des remedes ou des préservatifs. Abus dans le physique, si l'éducation dure et cruelle fait d'un enfant un martyre ou même une victime, ou du moins un cœur de bronze avec un tempérament de

fer. Abus d'un autre côté, quand l'idolâtrie maternelle ne forme dans son Adonis qu'un être excessivement sensible qu'elle prête à tous les maux en voulant l'y dérober. Abus dans les colleges, si les maîtres qui ont engagé leur ſagesse à des enfants qui n'en ont pas, négligent de prévenir les accidens, de remédier aux infirmités ; si la table est mesquine, ou si, dégoûtante, elle révolte l'appétit des jeunes gens, et les tourne vers des fruits ou des friandises qui délicatent, sans nourrir, le tempérament qu'on doit regarder comme la base de l'homme.

Pour parer à ces malheurs, on a fait mille plans d'éducation. Plusieurs étendent la sphere des connoissances, en introduisent de plus relatives aux devoirs de la société. Ils rendent un hommage pompeux à la religion ; je leur rendrois le mien à eux-mêmes, si en louant l'évangile, ils montroient l'art de le pratiquer. D'autres systêmes d'éducation ne sont que des chimeres ou des fléaux qui ne peuvent qu'empoisonner les sources où la Patrie se rajeunit. Pour moi, je n'ai fait aucun plan. Cette entreprise suppose un génie assez vaste pour tout savoir et tout prévoir. Je n'offre que des principes qui s'adaptent à tous les plans, parce que dans tous il faut devenir citoyen : mes maximes sont douces, parce que l'expérience m'a montré que l'éducation la plus douce est la meilleure, quand elle n'est pas trop complaisante. L'amour des

maîtres et des parents est dans le cœur des enfans le plus puissant aiguillon. J'insiste sur le tempérament, parce que sans la santé, les talents sont stériles; sur le caractere, parce qu'il est décisif pour notre bonheur et celui des autres; sur la politesse, parce qu'elle fait valoir le mérite, nous ouvre les cœurs et le chemin de la fortune; sur les qualités sociales, parce qu'un écolier doit être citoyen, et que le college est le premier théatre de la société. Un écolier n'ayant point d'état fixe, doit se rendre capable non-seulement d'en avoir un, mais de le choisir. Je voudrois qu'on donnât les connoissances générales, les dispositions et les talents nécessaires à tous les états; qu'un jeune homme se rendît utile à lui-même ainsi qu'à la Patrie, et qu'il s'aggrandît en cultivant sa mémoire, en formant par de bons principes son jugement, seul frein d'une imagination dont je voudrois qu'on prévînt l'enthousiasme, source de tant de malheurs. Mon sentiment seroit aussi qu'on retranchât tous les arts d'agréments qui peuvent disposer au libertinage, dérober les talents à des objets plus intéressants, et ramener la barbarie littéraire, en corrompant nos mœurs et nos goûts. Le cœur est l'objet de mes premiers soins, parce que s'il est bon, c'est le mentor de l'esprit. Je suis jaloux des mœurs : ùn cœur chaste est de cire aux impressions de la vertu; déréglé, c'est

de la boue qui s'endurcit au plus beau feu. J'insiste sur-tout sur la religion, parce que sans elle il n'est point d'honnête homme. Je souhaiterois qu'on en saisît les vrais principes, que la pratique fût l'expérience de cette maxime du Sauveur : *mon joug est doux*, afin de rendre la Religion facile dans la jeunesse ; c'est le moyen de la rendre aimable dans la vie. J'entre dans des détails, parce qu'il en faut pour montrer la pratique ; ils paroîtront quelquefois petits, mais les enfants le sont aussi ; il faut le devenir avec eux, par la raison qu'ils ne peuvent être aussi grands que ceux qui les enseignent. Mes principes, qui s'adressent aux jeunes Instituteurs, leur demandent, pour le succès, les connoissances nécessaires, et sur-tout l'art de les communiquer ; une vigilance qui ne dorme que les yeux ouverts ; un zele qui se multiplie dans cent détails ; une industrie qui retrace l'aigle provoquant le premier vol de son aiglon, oubliant l'essor qui brave la foudre, pour s'élever doucement à côté d'un essor novice. Un instituteur, dans mes principes, doit montrer les lumieres et la sagesse d'un mentor, la bonté d'un pere, et, pour les infirmités, la tendresse d'une mere; enfin, le dévouement qui porte sur l'autel de la Patrie, un flambeau qui se consume en éclairant, sans autre prétention que celle de donner des citoyens à

l'Etat, des chrétiens à l'Eglise, et des saints au Ciel. Ces qualités demandent un Célibataire et non un homme engagé dans le mariage. Si celui-ci dans la société est plus citoyen, et par les sujets qu'il donne à la Patrie, et par un état qui peut être la carriere du patriotisme; celui-là dans l'éducation l'emporte, parce qu'il est plus propre à former la jeunesse. Un Instituteur doit adopter ses éleves, un pere de famille n'adopte pas les enfants des autres; et plus il aime les siens, moins il aime ceux d'autrui. S'il est à la tête d'une institution, il peut devenir maître de pension; son état, son métier, l'amour de la Patrie dans son cœur sera balancé par l'amour de la famille, parce que les intérêts de l'une sont opposés aux intérêts de l'autre. Ceux de la premiere demandent qu'on se sacrifie, ceux de la seconde, qu'on s'enrichisse.

Un homme marié croira devoir ses talents, sa santé, son temps, ses éleves à ses enfants; c'est pour ceux-ci, plutôt que pour la Patrie, qu'il se charge de ceux-là....... Un célibataire sacrifie à l'éducation tous les dons de la nature, comme des biens sans hypothéques et sans engagements.

Mais en donnant la préférence à celui-ci, je ne l'envisagerai que comme membre d'une société; qu'on ne m'accuse pas de

partialité, je ne ſuis d'aucun corps ; mais je penſe qu'on doit confier l'éducation publique à une Congrégation. Un plan d'institution, dès qu'il est le meilleur, doit être univerſel. Il ne le peut être que dans un corps animé du même eſprit. L'uniformité générale ne ſe ſoutient, que par cette uniformité de détails, qui ſert de rempart aux innovations que chaque instituteur peut faire dans ſon ressort; innovations, qui ne ſont que des brêches, qui préparent l'écroulement du plus majestueux édifice. Ce n'est que dans une congrégation qu'on rencontrera la ſubordination, qui fait que dans une maiſon, chaque membre, comme dans la ſociété, chaque maiſon, ſe ressemblent, et n'ont qu'un ſeul et même gouvernement en un mot, qu'un instituteur est le portait de l'institution toute entiere. Dans l'éducation il est facile d'accumuler, et ſi le Principal est intéressé, il devient Pince-Maille. Les enfans ſont dans le moral, victimes du déſir d'avoir des pensionnaires, et de la crainte de les perdre; de l'intérêt qui met les ſous-maîtres au rang des domestiques par les gages, et qui les y trouve quelquefois par les sentimens. Dans le phyſique les éléves ſeront victimes de la léſine, destructive du tempérament : ſi le Principal est époux et pere, c'est une ſang-sue avec plus d'un ſuçoir funeste à la jeunesse. Si tous les maîtres ſont ſalariés par une administration, ils se choisissent ordinaire-

ment par la voie du concours, et les juges ſont plus ſenſibles aux talens qui brillent, qu'aux bonnes qualités qui rendent un instituteur propre à former des citoyens Ces colleges ordinairement invitent par de gros appointements ; mais les riches appointemens, courent les risques de trouver de pauvres instituteurs, parce qu'ils inspirent l'amour du plaiſir, plutôt que l'amour du devoir, et ſont des petits-maîtres qui ne ſont jamais plus élégants qu'à la toilette. Une ſociété peut parer à ces écueils, aucun n'y touve la liberté de s'enrichir, ou la crainte de manquer. L'uniforme est une barriere contre le luxe, et la regle contre le plaiſir, prescrivant à l'instituteur le devoir et la maniere de former des citoyens, cette regle appelle tout à la fois ſes bonnes qualités et ſes talents. Le grand inconvénient de l'éducation, est que la pluspart de ceux qui enſeignent, ne furent jamais écoliers dans l'art des arts, celui de former la jeunesse. Souvent la disette ou le besoin de ſujets introduiſent le premier venu, ſur la foi de ſa tonſure ; une congrégation peut entretenir la pepiniére d'un ſéminaire interne, où l'on tiendroit des ſujets tous formés aux ſciences, aux vertus de leur état, toujours prêts à ſaire face à tous les postes, mais à titre de convenance ; pour le ſuccès de l'éducation, il faut y apporter le zele qui fait voler au de-là des mers, les législateurs apostoliques qui vont peupler les forêts de

l'Inde et de l'Amérique, de citoyens et de chrétiens. En général les instituteurs n'auront ce zele qu'autant qu'il ſera l'eſprit d'un corps, dont ils ſeront membres. S'il existe un tel corps, bientôt il se peuplera d'excellents ſujets. Dans un tems où le cloître est fermé, quiconque a du goût pour la retraite, viendra s'enfoncer dans un asyle, où les vertus et les talents ne ſeront point oiſifs, où l'enseignement devenu l'institut, devient un devoir qu'on remplira avec ce zele incomparable que donne la ferveur. On parle sans cesse de plan d'éducation, qu'on fasse auparavant un plan d'instituteurs; le premier est inutile, ſi le ſecond n'existe pas: qu'on appelle une congrégation telle que je l'ai déſignée, elle fera elle-même un plan d'éducation; il n'appartient qu'à l'architecte de dresser le plan d'un édifice. Il existe quelques colleges particuliers qui ſont excellents ſans doute, et la patrie ne pourroit les détruire ſans ingratitude et ſans repentir; mais il faut avouer, que leur bonté est moins dans leur consitution que dans leur Chef qui peut laisser ſa houlette dans des mains qui ſçauront mieux manier les ressorts de l'intérêt, que ceux du Gouvernement. Une congrégation ne meurt et ne dégénere point, quand elle est bien organiſée; c'est un tronc dont les tiges repullulantes, et toujours les mêmes, ſe remplacent ſans cesse.

Enfin, pour achever ce parallele, je ferai cette derniere obſervation. Sou-

doyer des professeurs, c'est une charge pour l'état. Mettre le bon ordre, ou la réforme dans les colleges, c'est un embarras qui peut revenir souvent; les pourvoir d'instituteurs, c'est une grande difficulté au jugement d'un célébre évêque, qui cherchoit, depuis plusieurs mois, pour son college, un régent de cinquieme, sans l'avoir trouvé. Une société une fois organisée, est un corps qui va tout seul sans se démonter, pourvu qu'on choisisse bien les premiers ressorts qui donnent le mouvement à tous les autres. Les instituteurs bornés au pur nécessaire, coûtent peu et valent mieux. Les freres de l'école chrétienne vivent de leur état; leurs épargnes, qui sont moins dues à l'économie qu'à des privations en tout genre, en passant dans l'architecture, élevent dans des bâtimens qui ne sont point assez vastes, les monuments d'un patriotisme qu'on ne trouveroit pas dans des gens mariés, et qui parmi tant de débris demandent grace pour une congrégation, dont le zele industrieux et désintéressé seroit bien plus le désespoir que le modele des maîtres d'école qu'on leur substitueroit. Mais on ne veut point de congrégation. Quoi! le gouffre qui vient de s'ouvrir ne peut-il s'assouvir sans être universel! Point de corporation; ce n'est point un décret; ce n'est qu'un faux bruit : cette proposition prise dans toute son étendue, seroit aussi opposée aux intérêts de la société, aux

lumieres du bon ſens, que le ſeroit le choix de deux bras, préférablement à deux mille. Mais mon objet me rappelle; je m'y rends, et je déclare en l'annonçant qu'il n'est point achevé; il ſera néanmoins utile. J'ouvre la tâche; des gens plus habiles ſauront la finir. Je les invite à joindre leurs réflexions à celles que je vais faire ſur l'éducation physique, ſur l'éducation littéraire, chrétienne et morale.

L'éducation physique paroît à la tête, parce qu'elle commence avec l'homme, les autres avec la raiſon. Dans celles-ci j'examine peu l'ordre que chacune doit tenir, parce qu'elles vont toutes enſemble dans la pratique.

MANUEL
DES INSTITUTEURS,
OU
Réflexions ſur l'Education, utiles aux Maîtres & aux Parents.

DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE.

L'éducation phyſique eſt eſſentielle; elle eſt la baſe de toutes les autres. Pour être utile, il faut devenir ſain & vigoureux. Sans une bonne conſtitution, le citoyen n'offrira à la patrie que le tribut de ſes vœux, au lieu de celui de ſes travaux. Délicat ou valétudinaire, livré à des inquiétudes ſur ſa ſanté, à ce régime qui fait mourir plus lentement, avec la ſcience, la capacité, la meilleure volonté du monde, c'eſt un malheureux uniquement occupé à lutter contre la mort, à ſe défendre contre lui-même. On doit donc donner une attention particuliere à l'éducation phyſique. J'en ai fait mon premier objet, parce qu'elle commence avec l'enfant, le reçoit, le place en le berceau, ou plutôt dans ſon ſein, pour ne l'abandonner qu'après l'adoleſcence.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Enfant chez la Nourrice.

LE premier ſoupir du nouveau né appelle ſa nourrice. Il n'en peut rencontrer de meilleure que ſa propre mere, & la providence lui preſcrivoit à elle-même ce devoir, en lui donnant le lait & la tendreſſe. Si l'uſage accorde une diſpenſe contre laquelle la nature ſe récriera toujours, du moins par un heureux choix de la femme étrangere, qu'on dédommage l'enfant exilé du ſein maternel. La nourrice doit être nouvellement accouchée, parce que le lait fait par le nourriſſon eſt proportionné à ſon eſtomac. Il eſt d'abord plus fluide & plus léger : enſuite plus ſolide & plus nourriſſant. Elle doit être ſaine, parce que ſon tempérament influe ſur celui qu'elle allaite. Les nourrices homicides ne ſont pas ſi rares qu'on le penſe. Si le mauvais lait n'eſt pas meurtrier dans le berceau, il paſſe dans les veines, rend la conſtitution vicieuſe, pourſuit l'homme juſqu'au trépas ſouvent accéléré par des infirmités qu'on accuſe, mais dont le germe ſecret étoit dans le ſein de la nourrice. Il ne faut pas qu'elle ſoit pauvre, parce qu'elle a beſoin d'une nourriture non pas délicate, mais ſuffiſante pour alimenter une ſource qui doit couler pluſieurs fois le jour. On doit auſſi rechercher la propreté; le défaut contraire eſt un ſupplice nuiſible à la ſanté du nourriſſon.

A ces qualités phyſiques il en faut ajouter de

morales, ſans leſquelles, celle qui rend ſes ſervices, ne livrera pas ſon cœur. Il faut ſur-tout rechercher l'intelligence : La nourrice doit connoître parfaitement le tempérament, les infirmités, les beſoins de l'enfant, ce qui lui convient ou ne lui convient pas, la qualité, la quantité de la nourriture, l'heure propre à la donner. Un enfant n'a pas d'autre langage que celui de la douleur : elle doit le comprendre, afin de ſoulager le mal; c'eſt le moyen de l'appaiſer. Laiſſer crier, c'eſt laiſſer ſouffrir ; bercer le poupon, c'eſt l'étourdir. La nourrice s'épargnera bien des embarras, bien des pleurs à l'objet de ſes ſoins, ſi elle a le rare talent de le mettre à ſon aiſe, & ce zele actif qui fera paſſer ſon ame toute entiere dans un petit corps qu'elle doit chérir comme le ſien, & dont elle doit connoître les beſoins même avant qu'ils s'annoncent. Aſſervie à toutes les foibleſſes du bas âge, elle n'a d'autre modele que la tendreſſe maternelle. Que néanmoins elle carreſſe ſans trop flatter ; une main prodigue de complaiſances à contre-temps, eſt quelquefois la ſource des pleurs, des caprices & des mutineries. J'aimerois mieux cependant un excès de douceur qu'une rigueur quelquefois brutale. Frapper un enfant au berceau, c'eſt faire d'une main dévouée aux plus tendres ſoins, l'inſtrument qui bleſſe ou fait ſouffrir une créature innocente; l'épouvanter par des clameurs effrayantes & bruſques, c'eſt laiſſer de funeſtes impreſſions ; le contrarier ſans en connoître la méthode, c'eſt enflammer ſa colere & l'expoſer à des accidents fâcheux.

La ſanté, la vigueur, la propreté, la fidélité, l'intelligence & la tendreſſe ſont les qualités d'une

nourrice. Il eſt difficile ſans doute de les trouver raſſemblées dans une villageoiſe : mais une mere prudente doit inſpirer celles qui dépendent du cœur, procurer celles qui ſont au pouvoir de la fortune. Il feroit à propos de garder, au moins quelques mois, la ſuppléante, à la maiſon, pour la connoître & la former. Si l'on ne remarque en elle que des mains inhabiles, mercenaires, inappliquées, ou ſi les infirmités du poupon indiquent une ſource empoiſonnée, mere attentive, vous devez chercher une autre dépoſitaire. Dans les hôpitaux d'enfants trouvés, le beſoin d'un grand nombre de nourrices rend le choix difficile. On ne rencontre trop ſouvent que des femmes ſans compaſſion, dans les mains deſquelles un nourriſſon n'eſt qu'un fardeau languiſſamment ſuſpendu à des mamelles avares ou meurtrieres. L'effet de cet abus eſt une mortalité preſque générale, répandue ſur de malheureux êtres auxquels la charité ne fait procurer qu'une mort plus lente. J'ai connu par des relations très-particulieres & capables de m'inſtruire, un hôpital d'enfants trouvés, où ſur cent victimes échappées à la barbarie maternelle, il en échappoit à peine la moitié à l'inhumanité des nourrices. Au lieu d'envoyer un enfant au loin, plus expoſé qu'il n'étoit, quand on le trouva ſur le ſeuil de la porte en butte à tous les accidents, il feroit à propos d'entretenir dans les hôpitaux, des femmes à l'épreuve, & chargées ſeulement d'ajouter à leurs ſoins, le lait de vaches, ou le pis de la chevre, dont le tendre inſtinct eſt d'adopter ſon nourriſſon. Cette précaution feroit moins coûteuſe & plus sûre, parce que les nourrices feroient moins nombreuſes, ſurveillées, & mieux

choiſies. L'inconvénient ſeroit l'air mal-ſain & trop concentré : mais on pourroit obvier par des appartemens bien percés, des jardins bien airés où l'on promeneroit les enfants dans les beaux jours, afin de ſuppléer au grand air de la campagne, ſalubre à cet âge.

Un autre abus funeſte; c'eſt la coutume d'emmailloter de la maniere dont ont le fait preſque généralement. Le maillot eſt ſans doute le lit le plus convenable à l'enfance au berceau, c'eſt un rempart contre la chûte, & les accidents qu'entraine l'indiſcrétion des mouvemens d'un enfant, quand il eſt trop libre ; mais ſi l'on doit mettre des bornes à ſa liberté, du moins qu'on lui laiſſe la facilité de ſe mouvoir. Qu'on ne craigne point les dangers de la ſituation qu'il peut prendre ; toute poſition contraire à la nature, eſt ordinairement accompagnée de la douleur, ou d'un malaiſe qui avertit les animaux même, qu'il faut ſe placer autrement. L'uſage de garroter le nouveau né, lui fait trouver ſon premier ſupplice dans le berceau, une priſon dans laquelle il eſt moins libre que dans le ſein qui l'a porté. Je voudrois qu'on envoyât la nourrice à l'école des ſauvageſſes, qui n'ont que l'horreur d'un ſemblable uſage, & qui ſe croiroient d'autres mégeres, ſi elles y prétoient leurs mains.

Que n'appele-t-on la religion au ſecours de la nature, contre un abus enraciné par l'avantage de ſe débarraſſer d'un petit importun, & l'impuiſſance où il eſt d'articuler ſon tourment. Dans pluſieurs diocèſes, ſous peine de cas réſervé, il eſt défendu aux nourrices de coucher les enfans à leurs côtés avant l'âge d'un an. Je ſuis ſurpris de ce qu'on ne leur fait aucun crime de la maniere perni-

cieuſe de tenir les enfans dans le berceau. Si la premiere ſituation eſt dangereuſe à la vie, elle eſt favorable au développement des membres & du corps dégagé de ſes liens, la ſeconde eſt oppoſée à l'un & à l'autre. De là, les cris, les efforts d'un petit malheureux qui ſe pâme & devient violet. Un état ſi violent eſt ſuivi de pluſieurs accidents, ſur-tout de deſcentes incurables, ſi l'on n'y remedie promptement. Enfin la compreſſion trop étroite gêne le développement des membres, empêche l'accroiſſement & la circulation. Les humeurs & le ſang devenus ſtagnans, laiſſent une ſource d'infirmités. Le maillot a encore un autre inconvénient, c'eſt que l'enfant y trouve une tranſpiration trop abondante & capable de l'affoiblir. Il faut, il eſt vrai, le tenir chaudement, mais il ne doit pas être fourré ſur-tout en été. En outre, par une habitude dangereuſe, on le couche ordinairement ſur le dos & quelquefois de ſorte qu'il ne peut voir que de travers, ce qui le rend louche, & ne peut évacuer les eaux qu'il rend par la bouche quand il eſt ſur le côté. Dans cette attitude pénible, l'enfant s'explique par des cris douloureux : on le berce pour l'appaiſer & l'aſſoupir, autre abus ; la nature aménera le ſommeil au beſoin ; il faut l'attendre & non pas le forcer. Si le caprice excitoit les pleurs, il faudroit les diſtraire par le chant, les jeux, ou le ſpectacle d'un objet agréable. C'eſt ordinairement la colique ou une ſituation gênante qui fait pleurer les enfans. Il faut les remédier ou les dégager. Bercer eſt ſûrement un mauvais uſage. Le mouvement du berceau occaſionne dans l'eſtomac, l'effet du roulis d'un vaiſſeau balloté par les vagues : il peut auſſi déranger les fibres du cerveau. J'ai en-

tendu dire à un célebre médecin, que ce mouvement étoit le principe de plusieurs épilepsies. Que l'enfant est à plaindre! nos premiers jours sont les jours les plus critiques; c'est la semence encore foible qui rampe au milieu des frimats de la saison décisive pour les trois autres. Cependant le berceau, dangereux par lui-même, est encore mis en dépôt chez la femme étrangere, en des mains qui n'éprouvent que foiblement ce ressort actif & tendre qui n'est jamais que dans le sang. Ah! si la raison se prêtoit au sentiment, dans l'enfance; si dans l'âge avancé, la réminiscence se prêtoit à la raison! les premiers soupirs de l'enfant, dans les bras de la nourrice, invoqueroient une mere inhumaine, & les derniers soupirs de l'homme valétudinaire lui reprocheroient de lui avoir donné l'être sans lui donner la vie, puisque languir & souffrir n'est pas vivre.

CHAPITRE II.

De l'Enfant chez ses parents.

En sortant des bras de la nourrice, l'enfant passe dans la maison paternelle. C'est là qu'il trouve les petits soins & les ménagemens que demande l'âge tendre à l'égard de la nourriture, des vêtements, des infirmités, de l'influence des saisons. Je ne m'étendrai point sur cette matiere; le cœur d'une mere est plus disert que ma plume. Mais il n'est pas toujours sage. La tendresse est souvent aveugle, ou du moins elle ne voit que l'enfant, sans envisager

l'homme formé. Ce qui flate l'un pour le présent, tue l'autre pour l'avenir. Vous voudriez, mere trop tendre, procurer à votre enfant, contre tous les maux, un asyle dans votre sein, le défendre de la nature; vous secondez ses penchants déréglés, vous les développez, vous les fortifiez plus que son tempérament & sa santé. Il ordonne, l'on obéit, vous êtes le premier esclave de ses caprices. La parure flatte sa vanité naissante, vous prodiguez tout ce qui peut le satisfaire, vous enflammez un luxe dévorant. S'il mange, c'est par sensualité plutôt que par besoin; il a rarement faim, parce qu'il est presque toujours gorgé de friandises qui le délicatent sans le nourrir. Les aises l'environnent, les plaisirs le préviennent, appellés par vos soins, vous voudriez bien l'exempter de tous les maux. Ah! que vous enviez le sort de la déesse qui rendit son fils invulnérable! Vous rendez le vôtre plus sensible. S'il se plaint, vous le plaignez, s'il pleure, vous vous attristez, il est blessé, votre cœur saigne. Il est malade ou du moins il vous le dit, vous le croyez; s'il a la fiévre, il va mourir.

Si dans la suite l'éducation vient interrompre la fête, (car avec vous sa jeunesse n'en est qu'une) vous savez aussi bien émousser les épines qui étouffent les fruits, & votre enfant est perdu: s'il croît, & s'il est élevé sous vos yeux, il faut absolument ici les remédes qu'on apporte à l'amitié dangereuse; l'arracher à des embrassemens qui l'étouffent, l'envoyer au loin sans espérance de retour, qu'à la fin d'une éducation à l'épreuve. Si le college, par des vacances intermédiaires, le rend quelquefois aux folies maternelles, il ne faudra qu'un mois pour effacer les travaux des instituteurs les plus zélés. Savez-

vous, mere idolâtre, quelles feront les fuites de cet amour défordonné? Vous provoquez les defirs, vous multipliez les befoins, vous femez le germe des infirmités, vous formez un diffipateur, un épicurien; vous donnez à fon corps, à fon cœur, une fenfibilité auffi cruelle que les revers, parce qu'elle prête à la douleur un nouvel aiguillon. Votre idole ne fera pas toujours dans vos bras. Les faifons, les climats rigoureux, l'adverfité, les fatigues, les dangers, fous les étendarts ou fur l'océan, parmi les fituations d'une vie pénible, l'attendent dans un lointain dérobé où vous conduifez, fans y penfer, un guerrier efféminé, un marin timide, un homme que la faim, le froid, la chaleur, les peines, les travaux trouveront fans force & fans courage. Mais je veux que la fortune refpecte la fituation brillante dans laquelle eft né le jeune homme. Il n'en fera pas plus heureux. Le luxe & la fomptuofité, fa premiere école, le rendront avide. La foif du fang lui deviendra naturelle, & les forfaits néceffaires. L'horreur & l'opprobre de tous les vices viendront fe mêler à l'éclat du rang & de la fortune. Je vous appelle au fpectacle de l'avenir : contemplez dans l'objet auquel vous vous confacrez, le faquin qui s'adonife au milieu d'un cortége de domeftiques qu'il appelle fes gens, d'une troupe vile dont il eft le plus méprifable; l'égoïfte qui après avoir retréci ou dévoré la fortune dont il nourriffoit fon orgueil, engraiffoit fa moleffe, fe repaît de crimes & de baffeffes, s'énivre d'un fang malheureux qu'il fait couler fur fa table, à fa toilette, parmis fes plaifirs, par la main d'un fermier impitoyable, dans la finance par la voie des impôts concuffionnaires, dans le barreau

par le canal de la juſtice. Pour alarmer votre tendreſſe & développer ma premiere idée, je dois ajouter que le ciſeau fatal eſt dans vos mains careſſantes. Vous invitez le trépas par l'apprentiſſage de la ſenſualité. Votre fils aimera les plaiſirs de la table ; vous ne l'avez ſevré qu'en les lui faiſant ſavourer. Vous lui ouvrez une ſource d'infimités meurtrieres, comme la goutte, la vapeur, la pâleur, les indigeſtions, indices d'un eſtomac qui n'a plus de reſſort, la caducité long-tems avant la vieilleſſe, cent maladies dont la derniere ſeroit la moins cruelle : témoins plus d'un Jonatas dont le ſouffle mourant accuſe les douceurs de la main maternelle, témoins enfin la vie des patriarches, des religieux dans le cloître, d'une multitude de vieillards dont aucun ne fut diſciple d'Epicure.

En évitant un excès, il ne faut pas tomber dans un autre. Expoſer le tempérament & la vie d'un enfant, ſous prétexte de l'endurcir, le faire jeûner pour l'accoutumer à ſupporter la faim, ou le rendre plus leſte, l'expoſer ſous la gaze d'un habit trop léger, au ſouffle de la ſaiſon rigoureuſe, le baigner dans l'eau glacée, c'eſt une éducation de ſyſtême, ou plutôt une barbare extravagance. Qu'on ne nous vante pas les Hurons & les Caraïbes : nous ne ſommes pas ſous leurs climats ; nous n'avons pas leur tempérament. Cette méthode eſt celle de la phliosophie, mais elle n'eſt pas celle de la nature, & l'expérience a fait plus d'une fois pour tout ſuccès, ſouffrir & mourir le fils d'un philoſophe bourreau, plutôt que pere. Si la vigueur naturelle triomphe d'une éducation homicide, le jeune homme contracte quelquefois une dureté cruelle. Sans humanité pour lui-même, il n'en

a pour perſonne; auſſi impitoyable que s'il avoit ſucé le lait d'une tigreſſe, il eſt ſans entrailles au ſpectacle des malheurs d'autrui. Devenu pere, ſans connoître la tendreſſe, il croit aimer ſes enfans, quand il n'eſt que barbare, & les expoſe auſſi à cette éducation deſtructive dont on ne connoît les dangers qu'avec des ſentimens qu'il n'a pas. Sans doute, les friandiſes, le duvet, le coin du feu, ſont un mauvais apprentiſſage de la vie; mais on n'en offre pas un meilleur dans la dureté, les ſouffrances & les maux qu'on doit épargner à la jeuneſſe, quand ſont nuiſibles à tous les âges.

Suivons la nature inſtitutrice, ennemie de tous les excès dangereux & de tous les beſoins nouveaux. Un enfant a faim, qu'il mange, mais ſans aucun choix; il a ſoif, qu'il boive, un coup d'eau eſt toujours prêt; il a froid, qu'il ſe chauffe, pour en retourner chercher autant; il veut dormir, qu'il ſe couche, & ſe leve, non pas à ſa volonté, mais quand on l'appelle; il eſt fatigué, qu'il ſe repoſe, mais pour voler à de nouveaux ébats: l'exercice eſt de néceſſité pour l'enfance. Il faut qu'un enfant rampe au ſortir du berceau; dès qu'il peut former des pas chancelans, on doit l'enhardir, en le ſuivant par la liſiere. Quand ſes forces ſe prêtent à ſon ardeur, qu'on ne l'empêche pas de courir, de ſauter & de danſer. Il eſt prudent de modérer & de ſurveiller l'eſſor de la jeuneſſe; mais il n'eſt jamais permis de l'enchaîner. Rien n'eſt plus déraiſonnable qu'une mere qui fixe à ſes côtés des enfans ſtatues à reſſorts, qui ne remuent qu'aux caprices d'une prude plus jalouſe de montrer ſon deſpotiſme, que d'aſſurer le bonheur de ſa famille.

CHAPITRE III.

Du Penſionnat.

DANS les détails qui regardent l'éducation domeſtique, à la déclamation je dois joindre les regles; c'eſt le remede à l'abus, je me le propoſe auſſi. Je vais parler de l'éducation publique qui fait mon objet principal, parce que, devenue mon occupation depuis bien des années, elle eſt plus à ma portée. En parlant, non pas aux inſtituteurs, (ils en ſavent plus que moi) mais à ceux qui le deviendront, je parle aux peres & aux meres qui ne ſeroient pas inſtruits. La maniere de former le tempérament au college, dès qu'elle eſt bonne, eſt la meilleure qu'on puiſſe obſerver à la maiſon. La nourriture eſt le premier article de l'éducation phyſique.

Dans une penſion, les mêts ne doivent point être ni trop multipliés, ni trop délicats : la ſomptuoſité ſeroit auſſi nuiſible qu'elle ſeroit difficile. Des alimens d'une bonne qualité, en quantité ſuffiſante, c'eſt le régime le plus utile & le plus ſage. Le ſervice doit toujours être propre. Quant à l'apprêt, les enfans ne doivent jamais mettre les pieds dans la cuiſine. Il ſeroit à ſouhaiter que les éleves partageaſſent la table de leur maître, afin d'apprendre à ſe tenir avec décence, à manger proprement, à ſervir, à défaire; ce qu'on aime dans la ſociété à trouver dans un jeune homme. Les inſtituteurs, en même temps, ſeroient à portée d'avoir l'œil ſur

un article important : parmi les enfans, il s'en trouve qui ne mangent point assez pour un âge où le corps doit se nourrir pour croître, ou qui deviennent sensuels & gourmands, s'affoiblissent pour toute la vie, en se nourrissant uniquement de sucreries & de fruits, qui leur deviennent doublement pernicieux, quand ils sont de mauvaise qualité, mais qui leur seroient très-salutaires, s'ils étoient pris sans excès & dans leur maturité. D'autres sans l'attrait des friandises, naturellement gloutons se gorgent à table, mangent plus qu'ils ne peuvent digérer, & tombent dans les excès & les dangers de la goumandise, qui sont, de contracter un tempérament plein d'humeurs & d'infirmités, d'user les ressorts de l'estomac, souvent ceux de l'esprit, & de devenir stupides. On doit porter sur ces inconvéniens une attention particuliere. Il faut proscrire toute espece de friandise, & surtout les douceurs de la main maternelle qui vient encore à la dérobée empoisonner l'éducation. Tout ce qui vient de la famille est toujours dangereux dans la pension, parce qu'il dégoûte les enfans, & leur fait dédaigner ce qu'on leur sert. Il seroit aussi très à souhaiter que les externes & les pensionnaires, obligés de partager les mêmes leçons, se vissent sans se fréquenter; leur relation est le canal de la liqueur, des friandises, en même temps de la crapule. Si la chose n'est gueres possible, on peut du moins obvier à tous ces inconvéniens par la vigilance. Un écolier ne mange pas à table, à un âge où l'on ne manque pas d'appétit : cette abstinence ne peut venir que de la maladie, de la délicatesse, ou de la satiété : dans le premier cas, il faut envoyer à l'infirmerie ; dans le second il faut

mettre l'enfant dégoûté au train de la communauté, l'accoutumer à manger de tout, à moins qu'il n'ait pour certains mets, une anthipatie qui lui fasse soulever le cœur, & qu'il seroit cruel de vouloir contraindre. Dans la troisieme circonstance, on doit fouiller dans ses poches, dans celles de ses amis du dehors, & sur-tout dans sa chambre; vous y trouverez la boîte aux confitures, laquelle vous l'obligerez à briser lui-même, afin qu'il s'en souvienne; & quelquefois aussi vous y verrez la bouteille d'un vin délicieux, parce qu'il est défendu, & d'autant plus funeste, qu'en abreuvant le penchant, il l'irrite, & fait un ivrogne de celui qu'on croyoit avoir mis à l'école de la sobriété. Sans retrancher tout-à-fait l'argent, il seroit à propos qu'en pareil cas, le maître en réglât, ou du moins en connût l'usage. Enfin, on doit écarter tout ce qui peut nuire à une bonne constitution, afin d'assurer à la patrie des citoyens vigoureux & capables de la servir.

Le sommeil est un second besoin : dans les colleges, il est toujours suffisant, on ne doit pas le prolonger; c'est ce à quoi les maîtres ne font point assez d'attention, c'est qu'il est important, pour le cours de la vie, de rendre un enfant matineux, & de l'accoutumer à se lever à toute heure. Il prendra cette heureuse habitude, s'il est toujours debout au son de la cloche. On ne doit pas non plus abréger le repos de la nuit. Dans les pensions où les écoliers ont des chambres particulieres, quand la lecture ou l'étude les intéresse, ils veillent trop tard, & le sommeil venant à les surprendre, leur chandelle peut devenir incendiaire. L'exercice que font les jeunes gens est un soporatif qui les dispense de

tout autre ; le duvet ne peut qu'entretenir la vie mole ; il ſuffit que les appartemens ſoient bien clos & les lits bien couverts : ce dernier article eſt ſur-tout néceſſaire ; le froid en dormant entraîne des rhumes, des douleurs & d'autres infirmités. Les dortoirs doivent être vaſtes, ou du moins bien percés, ouverts le plus qu'il eſt poſſible ; un vent paſſant eſt abſolument néceſſaire pour renouveller l'air concentré & le purger des différentes haleines qui le rendent mal ſain & contagieux. Ce ſoin eſt celui des domeſtiques, auxquels on doit le recommander rigoureuſement : car, outre qu'ils ne ſont pas toujours aſſez inſtruits pour ſavoir que le bon air eſt auſſi néceſſaire que les bons alimens, ils s'en tiennent ſouvent à la groſſe beſogne, ſans ſe ſoucier des détails auxquels ils n'attachent aucune importance. Il ſeroit très-à-propos & très-ſage que chaque écolier eût ſa chambre, ou du moins qu'un lit fût un alcove bien renfermé, ſeulement ouvert par le haut, & contenant ce qui eſt de précaution pour les beſoins naturels ; cet uſage eſt jugé ſi important, qu'on l'obſerve dans les colleges bien réglés, où la choſe eſt poſſible.

Le feu eſt un beſoin de la nature, moins néceſſaire, mais plus ſenſible que la faim. Aucune penſion ne doit-être ſans poële ou ſans chauffoir, ſi ce n'eſt dans le temps & les lieux où le mouvement échauffe ſuffiſamment la jeuneſſe. Je me donnerois bien de garde alors de leur ouvrir le foyer : ce ſeroit les rendre frileux & délicats, leur ôter l'aiguillon d'un exercice encore plus néceſſaire à leur tempérament qu'à leur beſoin préſent. Dans toute autre circonſtances, le froid ſeroit un ſupplice qu'il ſeroit inhumain de leur laiſſer endurer,

parce que la tranquillité qu'exige l'étude, ne leur permet pas le reméde aux rigueurs de la ſaiſon. La nature nous condamne à ſouffrir, & la religion nous preſcrit la patience & la mortification volontaire; mais elle défend de faire ſouffrir autrui, & nous ordonne de ſoulager tout le monde, ſurtout ceux dont les ſecours ſont dans nos mains, & dont la douleur doit nous faire ſouffrir. La prudence veut qu'on dédommage l'enfant d'une aſſiduité qui le captive, par les ſoulagemens & les aiſes qu'on peut lui procurer. Si le ſéjour de l'éducation n'eſt aimable, s'il eſt dur, elle devient odieuſe, & dès-lors infructueuſe. Qu'on ne diſe pas qu'il faut habituer la jeuneſſe à ſupporter la rigueur de toutes les ſaiſons & de tous les climats, un tel apprentiſſage feroit trop rigoureux, & ne rendroit pas inſenſible: ceux qui le conſeillent ne l'ont pas pratiqué.

Je ne dois pas omettre les vêtemens & la propreté. Le beſoin, la bienſéance, & la ſanté les demandent. Un jeune homme doit être vêtu ſelon la ſaiſon, je n'oſerois dire ſelon ſon rang; dans un temps où chaque état, trop haut monté, a la fureur de briller, ce principe devient le reſſort du luxe, & le poiſon des mœurs. On ignore ſans doute qu'un bel habit peut rendre un jeune homme dédaigneux & fier à l'égard des autres qui ſont moins brillants que lui, qu'il ſe croit un grand ſeigneur, & ſe perſuade d'autant plus aiſément qu'on n'eſt eſtimable qu'autant qu'on eſt bien paré, que ce préjugé eſt l'erreur du ſiecle: on ne penſe pas qu'on le rend ſi ſomptueux, qu'un jour peut-être il ſe ruinera ou fera banqueroute. Il feroit à ſouhaiter, qu'un college eût un uniforme, ce ſeroit un frein à l'émulation

tion diſpendieuſe qu'ont les enfans de l'emporter, les uns ſur les autres, par la recherche de leurs habillemens & l'étude de la parure, plutôt que de la ſcience : émulation qui fait d'un penſionnat une école de luxe, un aſſemblage de petits maîtres damoiſeaux. On ôteroit en même-temps aux parents la liberté de ſe produire, ou plutôt de s'effacer eux-mêmes en montrant dans le fils d'un fermier ou d'un parvenu, ce que n'étoit peut-être pas il y a vingt ans, le fils d'un comte & d'un marquis. Je voudrois que cet uniforme fût réglé par la décence & la nature, qu'il reſpirât la ſimplicité & la propreté, ſans conſtituer les parens dans de grands frais ; & qu'enfin il ne fût point un appas qu'un maître de penſion avide & charlatan offre à la crédulité des familles où les peres & les meres ne ſont quelquefois que d'autres enfans enthouſiaſtes déclarés de tout ce qui brille. Le luxe eſt un vice, mais la propreté eſt une vertu, & la mal-propreté un défaut qui rend un jeune homme repouſſant, & mal-ſain par les maladies de peau qu'il peut contracter. C'eſt ſur-tout à la tête que les enfants courent des riſques. On doit les confier à des domeſtiques patiens & aſſez attentifs pour obſerver les pareſſeux, afin d'avertir les maîtres qui doivent ſe réſerver une inſpection générale ſur toutes les têtes. Un peigne à la main ne les déshonore pas plus qu'une diſcipline. Ce ſoin eſt d'autant plus néceſſaire, que les enfans qui ſe font volontier friſer, n'aiment pas à ſe faire peigner. Ils n'aiment gueres plus changer de linge, ſur-tout en hiver ; ils pouſſent la pareſſe juſqu'à coucher avec leurs vêtements : c'eſt au préfet de la chambre, à veiller là-deſſus.

Pour former les jeunes gens à la propreté, il faut

la faire pratiquer. Qu'un écolier s'habitue à s'ajuster, à nétoyer fon habit taché, à faire un point d'aiguille, à fe frifer. Accoutumez-le à fe fervir lui-même autant que la décence le permet. Se faire fervir par les autres, c'eft en devenir l'efclave. Vous dépendez de votre perruquier, de votre valet, que vous attendez, que vous payez, que vous fouffrez, dont-il vous faut effuyer la mal-adreffe, la mal-propreté, l'impertinence. Enfin pour leçon, faites bien comprendre à vos éleves qu'ils doivent faire au college l'apprentiffage de cette propreté que tout le monde regarde comme une bienféance, & la religion comme une vertu, & que rien n'eft fi injufte que de dire: cet habit, ce chapeau eft affez bon pour le college. Une penfion eft remplie d'honnêtes gens. On doit faire avec des confreres, l'effai du refpect & de la décence qu'on doit porter un jour dans la fociété. La propreté des éleves, demandant une vigilance exacte de la part des maîtres, un feul préfet n'y peut fuffire tout feul. Le profeffeur de chaque claffe doit lui prêter un œil fuppléant; ayant deux fois par jour fes écoliers fous les yeux, il eft à portée d'examiner leurs ajuftemens. Il faut d'abord avertir avant de châtier. Il eft des enfans naturellement rangés, ou difpofés à le devenir, avec lefquels les avis fuffiront. Il en eft avec lefquels la malpropreté femble s'être incorporée: vous diriez qu'il eft plus facile de blanchir un négre; en fortant de la toilette, ils fe vautrent dans la boue; il faut en venir au châtiment, mais avec difcrétion. On paroît fans boucles & fans jarretieres, les menus plaifirs feront pour l'achat. L'habit eft mal-propre ou déchiré; on reftera aux arrêts, pendant qu'il fera chez le couturier. La

chaussure est mal en ordre, on portera les sabots. Ce défaut demande sur-tout beaucoup de patience de la part des maîtres : il est assez souvent le défaut de l'enfance, la raison & la nécessité de paroître & de se présenter un jour dans le monde, améneront peut-être la propreté, quelquefois il vient d'un caractere insouciant & incorrigible : alors il faut que l'instituteur s'y accoutume, comme la société s'y accoutumera un jour elle-même.

L'exercice est un point essentiel à l'éducation physique. Il est naturel à l'enfant de sauter & de bondir presqu'au sortir du berceau, comme à l'oiseau de voltiger en sortant du nid. Ce mouvement est un instinct de la nature, ou plutôt une loi de la providence, parce qu'il est nécessaire pour déployer les membres, les rendre plus vigoureux & plus souples. L'ordre qui doit régner dans un collége contraint un peu trop ce léger penchant, à l'égard des petits enfans. Les maîtres ne doivent point trop exiger de l'âge encore volage. Tenir un enfant deux ou trois heures assis, menacer la férule à la main, un mot échappé, le moindre mouvement, c'est être moins zélé que févere. Souffrez que l'enfant incapable de se fixer long-temps, entrecoupe par de légers ébats ses travaux, sans cela rebutans. Dans les momens absolument consacrés à l'étude, ou à la leçon, pour épargner la contrainte & l'ennui, permettez les questions ingénues, elles fourniront l'occasion d'instruire & de former le jugement. Cette liberté vaudroit bien *musa* la muse, cette premiere fleur du parnasse à laquelle on joint des épines qui laissent souvent l'aversion & les préjugés nuisibles aux progrès de l'éducation. Que les instituteurs se souviennent que

les premieres années font celles des jeux & des ris : le créateur le voulut ainfi. N'allons point contre les loix de la nature : elle amenera le temps du travail. En l'attendant, il faut le faire defirer en le faifant aimer par la douceur & l'indulgence dont on doit accompagner les effais. Je ne connois rien de plus odieux qu'un certain pédagogue qui prenoit cette dévife : je ne dis mot, mais je frappe dur ; la baguette à la main, au milieu d'une troupe d'enfans dont il faifoit un peuple de martyrs, par la contraite & la frayeur dans lefquels il les tenoit continuellement.

A l'égard des jeunes gens que leur âge doit mettre au train ordinaire, dans les colleges le temps de la récréation eft fuffifant; mais elle eft communément mal-employée, les uns s'amufent à jouer aux dames, aux échecs: ces jeux qui demandent beaucoup de contention, rendent quelquefois les enfans inappliqués dans les momens de l'étude & les mettent dans la néceffité de la diffipation. D'autres paffent leur récréation à caufer ; cet amufement fédentaire nuit à leur tempérament, & n'eft fouvent qu'un tête à tête, une occafion de médire, de cabaler, de murmurer contre l'autorité, de leçons réciproques contre les mœurs & quelquefois contre la religion. Ils eft très-ordinaire de permettre aux jeunes gens des jeux intéreffés. C'eft un ufage pernicieux; l'argent fubftitue l'intérêt au plaifir, enflamme l'avidité du gain, fait de la récréation l'apprentiffage du jeu deftructeur de la fortune, de l'honneur, de la vie même. L'exercice eft la récréation la plus convenable, pourvu qu'il ne foit point violent & qu'on en prévienne l'excès. Il rend le corps robufte, l'accoutume au travail

& à la fatigue. Les récréations & fur-tout les jours de congé devroient rétracer ces exercices par lefquels les jeunes gens Partiaftes endurciffoient leur jeuneffe, tels que la courfe, la lutte, les jeux qui déployent les nerfs, la force & la foupleffe, fortifient leur tempérament & la fanté. Si une bonne conftitution eft tellement néceffaire à l'homme, que fans elle le citoyen languira toujours, il me femble que pour animer les jeux qui rendroient vigoureux, on devroit y mettre autant d'intérêt qu'à l'étude des fciences qu'on anime par des prix & des récompenfes. Nous avons trop fubftitué les arts d'agrément aux exercices du corps ; la mufique, le deffein, l'anglois, d'autres fciences de cette efpece, ne fervent fouvent qu'à diftraire les talens d'un objet intéreffant. Notre mufique amollit & difpofe au libertinage, un petit maître qui fe croit du mérite, parce qu'il fait chanter & danfer, fe produire dans un bal avec grace. J'aimerois mieux qu'il fût paroître dans une bataille. Les exercices dont je viens de parler, formeroient des citoyens endurcis à tous les travaux, des foldats auxquels il ne manqueroit que la difcipline. Les écoliers mettent beaucoup de chaleur & d'intérêt dans les divertiffemens. De-là les difputes & les parties de toupet où l'on fe bat avec autant d'acharnement, que deux étourdis, l'épée à la main dans un café. C'eft-là que le maître attentif démêlera dans un caractere acariâtre le duelifte qui fe prépare, & qui porte déjà dans fon cœur, le foyer des difcordes les plus cruelles. Il faut par de fages avis prévenir les difputes : fi l'on ne peut réuffir autrement, interdire les efpeces de jeux à un jeune homme quand par fa mauvaife humeur

il les rend aussi dangereux à la société qu'à lui-même. Le meilleur moyen d'empêcher les contestations, est d'introduire parmi les enfans, l'esprit de politesse & de modération, de les former aux procédés généreux. Il faut leur faire comprendre que la gloire ne consiste pas à l'emporter, mais à céder dans de pareilles occasions, & que c'est-là qu'il faut se vaincre, contracter l'habitude de la patience qu'un chrétien doit offrir aux outrages.

Les promenades sont aussi un exercice nécessaire à la jeunesse, pour procurer le délassement & le changement d'air; mais le maître doit ici renouveller sa vigilance, & faire ses observations : quand il s'agit de promenade, il ne s'agit ni de course, ni de voyage. Il faut toujours régler la marche & le terme, sur les forces des plus foibles. Ces derniers s'épuisent & se rendent malades dans une longue promenade qui devient quelquefois dangereuse pour tous en général. Après avoir couru, s'il se rencontre un ruisseau, ils se jettent à boire tout en nage, moins raisonnables que le perdreau, qui connoît au sortir de la coque, le poison qui peut lui nuire. J'ai vu des enfans échauffés par l'exercice, avaler la mort avec l'eau qu'ils buvoient à longs-traits. On devroit avoir la prudence de ne pas les laisser boire dans ces circonstances, & de ne pas souffrir d'eau dans les lieux où ils prennent leur récréation. Les promenades ont d'autres inconvéniens pour la santé. La fureur des nids dérobe souvent les écoliers à l'œil du maître; au premier nid de pie, un enfant grimpe avec l'agilité de l'écureuil; mais comme il n'en a la légéreté que dans la tête, la branche tombe, & voilà l'étourdi

à bas : n'en parle pas, je t'en prie, n'en dis rien : ce sont les paroles qu'il dit à son camarade, en sortant de l'évanouissement ou plutôt des bras de la mort, qui ne le laisse échapper que pour quelques années. Voilà un accident auquel on ne remédiera point, parce qu'on l'ignore. Un jeune homme vient à mourir dans la vigueur de l'âge, on est surpris : c'est la témérité ou plutôt la négligence d'un maître qui l'assassine. Les enfans aiment beaucoup les fruits, quand ils leur sont défendus ; dans les promenades ils sont sujet à la rapine, outre le danger de la chûte, ils sont exposés à la fureur d'un paysan brutal, qui peut tirer un coup de fusil ou casser un membre. Les promenades sont aussi très-dangereuses aux mœurs, quand on n'y veille pas. Les maîtres doivent faire la-dessus une attention particuliere, & ne pas souffrir qu'aucun s'écarte.

Après avoir parlé des précautions qui peuvent affermir le tempérament, je ne dois pas omettre les maux qui peuvent lui devenir nuisibles. Le premier & le plus grand, est le libertinage, qui commence souvent avec le college, & auquel la fin de l'éducation en déchaînant la liberté, donne une explosion qui creuse le tombeau au printemps de la vie. Présentez à vos éleves d'un âge plus avancé, les gouffres qu'ouvre à la jeunesse, la débauche meurtriere. Peignez l'opprobre & les malheurs de ses victimes, empruntez leurs derniers soupirs, pour porter l'effroi dans un jeune cœur, plus sensible à la voix de ses plus chers intérêts, qu'à celle de la raison. Ce fut le motif dont le pere d'Horace, se servit dans l'éducation de son fils. Un hydropique, dit le poëte, retraçant les leçons paternelles, trouve dans la mort de son semblable, l'effroi qui

glace & ralentit sa soif. Mais ce moyen quoique salutaire, en inspirant la crainte, n'inspirera pas toujours la haine du vice, & l'amour de la vertu, & s'il est un reméde pour un cœur déjà gâté, il peut-être dangereux à l'égard d'un cœur innocent, dans lequel le seul nom du libertinage peut devenir un étincelle. Ne mettons point l'innocence curieuse sur la voie du crime : elle interrogera des maîtres d'iniquités, sur des mysteres qu'elle ne connoît point sur vos levres. La religion est le préservatif le plus assuré : mais non pas une religion vague, dont les maximes uniquement confiées à la mémoire, n'influent point sur les mœurs. Une institution qui la prêche sans établir la piété qui n'en est que la pratique, ne donne à ses éléves qu'un manteau décent qui fait honneur, & ne rend pas meilleur. La fréquentation des sacremens est nécessaire aux bonnes mœurs. Tout college qui ne sera pas confié à des gens capables de l'introduire & de la maintenir, sera difficilement vertueux.

A la débauche, joignez les excès de l'intempérance, cette passion est rarement meurtriere dans la jeunesse, mais elle le sera dans un âge avancé, si l'enfant en contracte le penchant : inspirez l'amour de la sobriété, montrez les dangers de l'intempérance, par l'énumération des maladies cruelles dont elle est la source; développez le plus vrai de tous les proverbes : la gourmandise tue plus de gens que l'épée. Montrez par les effets, que le vin avec excès, est un poison trop doux.

Chaque animal est son propre médecin, chaque homme le devroit être aussi. Qu'un enfant connoisse son estomac & sa poitrine, la qualité des mets, les remedes les plus naturels à ses incom-

modités ; mais prenez bien garde de faire un malade imaginaire, que tout incommode, les mets, les ſaiſons, les lieux, le moindre exercice, l'air qu'il reſpire ; qui paſſe la vie à ſe ménager, à ne rien faire autre choſe qu'à ſe rendre malade en ſe le perſuadant, à s'affoiblir par un régime à contre-temps ; enfin à s'empoiſonner par des remedes dont il n'a pas beſoin. Ne lui tâtez jamais le pou ; n'écoutez point ſes plaintes : comme il n'a rien d'infirme que l'imagination, le meilleur remede eſt l'indifférence ou la raillerie : s'il eſt malade, il faut le ménager ſans le plaindre. Le germe des maladies des enfants eſt auſſi quelquefois dans leur caractere ; il en eſt d'atrabilaires, dont la mélancolie peut devenir dans la ſuite homicide : la gaieté eſt le meilleur de tous les remedes ; il faut ſubſtituer avec ſoin l'humeur gaie à l'humeur ſombre ; porter un jeune homme à des plaiſirs qui diſtrayent, lui défendre la ſolitude comme la ſource de ſes maux. Le premier devoir du maître à l'égard de ſon éleve, en pareil cas, eſt de ménager ſa ſenſibilité & de lui épargner les chagrins qui nourriſſent ſon humeur trop ſenſible.

L'excès dans les divertiſſemens, l'exercice violent, les efforts téméraires qui rompent les reſſorts de la force en voulant les déployer, les courſes, les accidents, ſont encore des cauſes deſtructives. C'eſt au maître à défendre les jeux dangereux, à empêcher les efforts imprudens, à prévenir par des remedes & des précautions, les ſuites d'un accident fâcheux. C'eſt ici que je voudrois montrer aux inſtituteurs combien la douceur eſt importante : Dès qu'un enfant vous croit ſévere, il ſe donnera bien de garde de vous découvrir, qu'en

ſe battant on l'a bleſſé, qu'il eſt tombé ſur la glace, & d'un arbre défendu. Voilà donc une plaie que votre ſévérité rend peut-être mortelle, parce que la mort ſourde & lente fera des progrès meurtriers que vos ſoins auroient arrêtés : ſi l'on vous connoiſſoit cette bonté qui, en épanouiſſant le viſage du maître, ouvre le cœur des diſciples, on auroit avec vous la confiance dont on uſe avec ſa mere. Je ne voudrois jamais punir en pareil cas, ou je ne punirois que moi-même par une plus grande vigilance. Dans une ſeconde témérité cependant, mais que j'aurois apperçu moi-même, j'infligerois une peine, toujours avec bonté, comme un préſervatif plutôt qu'un châtiment, & je ferois ſentir au coupable une main tremblante, pour des accidens que je craindrois pour lui autant que pour moi-même. Enfin, inſpirez la prudence à la jeuneſſe dont la témérité eſt la maladie ordinaire; repréſentez ſouvent aux jeunes gens, qu'après avoir connu le prix de la ſanté par ſes avantages, ils le connoîtront peut-être par des infirmités : dites-leur que les excès en fait d'exercice, de travail ou de plaiſir, ſont auſſi meurtriers que la peſte & le fer ennemi. Cette morale cependant n'eſt pas bonne à débiter devant un puſillanime à l'égard de ſon tempérament; il eſt déjà trop diſpoſé à devenir un malade imaginaire, c'eſt-à-dire, un fardeau accablant pour lui-même, un membre inutile à la ſociété.

L'infirmerie mérite des attentions particulieres; elle doit être bien ſituée. Deux choſes y ſont importantes, un bon air, un bon médecin: mais ſon art & ſes lumieres ne le mettent pas toujours au fait de la maladie. Les parens, en préſentant leur

enfant, devroient faire connoître ſon tempérament, ſes infirmités, ou celles de ſa famille. On doit fournir aux malades une nourriture plus délicate que celle de la communauté, & réglée par le médecin. L'infirmerie doit être pourvue de domeſtiques infirmiers, intelligents & charitables; mais quand des enfans ſont malades, c'eſt dans le cœur d'un maître qu'il faut chercher celui d'une mere. Il ſeroit à ſouhaiter que dans les colleges il y eût un préfet d'infirmerie; il veilleroit au beſoin des malades, il feroit obſerver le régime preſcrit, mieux qu'un domeſtique quelquefois ſans prudence & ſans autorité; il démêleroit ceux qui ſont malades d'avec ceux qui ne le ſont pas; car ſouvent le mal de tête ou de ventre, c'eſt-à-dire, la pareſſe, conduiſent à l'infirmerie, des gens qui ſont bientôt guéris, s'ils ſe voyent condamnés à la diette jointe à l'eau chaude: un préfet empêcheroit auſſi par ſa vigilance, les déſordres contre les mœurs; c'eſt une choſe à laquelle on ne fait point aſſez d'attention. L'infirmerie eſt trop ſouvent, pour les enfans peu ſurveillés, une école de libertinage.

SECONDE PARTIE.

DE L'ÉDUCATION LITTÉRAIRE.

L'ÉDUCATION littéraire développe les talents, aggrandit l'homme, le rend ſupérieur à lui-même & à ſes ſemblables, en lui donnant l'art de les éclairer & de les conduire. Quelles ſont les facultés que l'éducation littéraire doit cultiver, quel eſt ſon objet, quels ſont les moyens pour parvenir à ſon but, quels ſont les obſtacles ? C'eſt la diviſion de cette ſeconde partie. La mémoire, l'imagination & le jugement ; ce ſont les facultés confiées à l'éducation littéraire.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mémoire.

LA mémoire eſt cette faculté précieuſe qui nous conſerve le ſouvenir de ce que nous avons appris, de ce que nous avons entendu, ou de ce qui nous eſt arrivé ! Elle alimente les autres facultés. Elle fournit au jugement des comparaiſons, des portraits à l'imagination, au cœur des ſentiments, à l'eſprit des connoiſſances, à la vertu des modeles.

Elle eſt la mere de cette expérience heureuſe qui nous met en main le flambeau de la prudence. Les jeunes gens doivent cultiver avec d'autant plus de ſoin, ce beau préſent de la nature, que l'exercice le conſerve & l'augmente, & la négligence l'anéantit ou l'affoiblit. D'abord ne ſurchargez point la mémoire des enfants : quand la tâche eſt trop longue, ils apprennent ſans retenir, ils écorchent une leçon plutôt qu'ils ne la récitent, ils contractent, avec le dégoût de l'étude, une mauvaiſe prononciation & l'habitude de s'expliquer difficilement & ſans grace. En preſcrivant une leçon à toute une claſſe, ne ſuppoſez dans vos écoliers qu'une mémoire médiocre; il vaut mieux mettre les uns au large, que de gêner les autres. Si vous voulez proportionner la tâche à la capacité, ce qui feroit très-ſage, je vais vous ſuggérer un expédient pour connoître ce que chacun peut apprendre. Preſcrivez à tous, à apprendre le plus de lignes qu'il ſera poſſible à chacun, dans le même temps & le même endroit d'un livre déſigné, avec promeſſe de régler, comme dans une compoſition, les places ſur les leçons; de ſorte que la plus nette & la plus longue occupera le premier rang, & les autres ainſi de ſuite. Au bout du temps déterminé, faites diſparoître les livres, & que chacun écrive ce qu'il vient d'étudier. L'émulation trahira la pareſſe, & vous fera connoître la capacité de vos éleves.

La méthode favoriſe la mémoire : les écoliers apprennent confuſément. Un enfant enviſage dans ſa lecon ſon devoir plutôt que ſon intérêt; il apprend pour réciter & non pour retenir : une leçon dite eſt une leçon oubliée. Comme il voudroit la

ſavoir tout d'un coup, il voudroit l'apprendre toute à la fois. Il ne ſait que répéter en apprenant, pour réciter comme il apprend. Enſeignez à vos écoliers la maniere d'étudier : une leçon ſe diviſe en pluſieurs parties. Un article appris, on paſſe à l'autre : de deux l'on n'en fait qu'un, que l'on s'imprime en y réfléchiſſant. On va au troiſieme qu'on identifie avec les autres. Pour intéreſſer les enfants à ne point oublier, qu'ils récitent le dernier jour, ce qu'ils ont appris dans le cours de la ſemaine : à la fin de chaque mois, ce qu'ils ont appris dans le courant : qu'à la fin de l'année, ils analyſent leurs études. Mais pour cela, il ne faut propoſer que des choſes très-claires : la conception facilite la mémoire. Ou la leçon renferme des préceptes, ou elle contient des modeles. Dans le premier cas, le maître doit développer la nature, l'étendue du précepte & ſes exceptions ; ne le point abandonner que chaque écolier n'en puiſſe faire une application juſte, & pour vérifier cela dans quelque genre que ce ſoit, joignez la pratique à la mémoire. Dans la langue latine, par exemple, pour graver les principes qu'on étudie actuellement, & rappeller ceux qu'on avoit appris, je voudrois que le thême de chaque jour ne fût qu'un cercle & des uns & des autres. Avec cet uſage & celui de faire remarquer en expliquant les auteurs, l'application des regles & le génie de la langue, je ſoutiens qu'un enfant peut apprendre en peu de temps, les principes d'un idiome auquel on conſacre ſouvent huit ans, au préjudice des éleves qui perdent un temps précieux, & des parents auxquels ſont comptables des penſions infructueuſes, des inſtituteurs inhabiles. Si ce ſont des mo-

deles que vous offrez à la mémoire ; tels que des morceaux tirés des poëtes ou des orateurs, vous devez en développer la beauté, & même les défauts de la maniere la plus ſenſible. C'eſt moins une leçon confiée à la mémoire, qu'un exemple propre à enflammer l'imagination, à former le goût & quelquefois les mœurs.

Il ne faut faire apprendre aux enfants que des choſes utiles pour le moment, ou dépoſées pour l'avenir. Rien n'eſt plus ridicule que de faire marmotter à un enfant ce qu'il n'entend pas, ce dont tout le fruit eſt de flatter la vanité des parents & des maîtres, & de jetter le germe de la fatuité dans le cœur du tendre perroquet. Dans pluſieurs colleges à la fin de l'année on propoſe un prix de mémoire. Cet uſage eſt très-propre à ranimer l'ardeur qui ſe refroidit ordinairement au dernier mois : mais des vers latins ſont des vers grecs pour bien des écoliers. La mémoire n'y gagne que l'exercice perdu pour les autres facultés avec le temps qu'on leur dérobe : je voudrois pour concourir, propoſer a chaque claſſe, l'analyſe de ce qu'on a vu pendant l'année. Le prix ſeroit un aiguillon pour apprendre, un intérêt pour ne point oublier ; je propoſerois, du moins dans les baſſes claſſes, les hiſtoires choiſies de l'ancien & du nouveau Teſtament, non pas préciſément à réciter mot à mot, mais à débiter avec aiſance & même avec grace : Dans les claſſes plus avancées, l'abrégé d'une hiſtoire intéreſſante, en réthorique l'art poétique d'Horace : non-ſeulement on le réciteroit, mais on en développeroit les préceptes d'une maniere propre à former le goût, à montrer qu'on en a.

CHAPITRE II.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION eſt cette faculté qui nous peint les choſes ſenſibles; qui reçoit les images, les arrange, les nuance & ſemble créer dans la combinaiſon qu'elle leur donne. Jointe au goût, elle fait l'homme de génie : quand ſes images portent l'émotion dans l'ame, elle fait l'orateur pathétique, elle produit les grands monumens & les morceaux de ſentimens. Tantôt elle ſaiſit & peint avec force, & ſes portraits ſont approfondis & frappés: tantôt elle eſt ardente; ſes peintures ſont enflammées & répandent la chaleur. Quelquefois elle s'épanche doucement ſur les objets, les embellit & les fait ſourire; ſes tableaux offrent le coloris des graces & les charmes du printemps. Souvent elle étincelle & s'échappe en mille ſaillies faciles & légeres. Dans ſes ébats elle offre l'homme d'eſprit. Quelquefois elle ſaiſit légérement; ſon pinceau eſt ſupérficiele. Quand elle peint ce qu'elle ſe repréſente mal, ſes images ſont fauſſes. C'eſt un aveugle qui veut peindre les couleurs. Ici elle outre les tableaux & les rend giganteſques; ſes écarts ſont un délire qu'on ne pardonne jamais qu'à l'enthouſiaſme de la poëſie. L'imagination quand elle eſt ſage, eſt une faculté précieuſe. Elle imite & ſurpaſſe la nature ſous le pinceau du peintre & du poëte. Elle prête à l'éloquence l'agrément & la nobleſſe, à la philoſophie le manteau

teau des graces, à la chaire des ornements qui rendent la vérité persuasive. Elle embellit la gloire aux yeux des héros de tous les genres, & lui dévoue leurs élans. En présentant un laurier sur des remparts ensanglantés, elle aveugle le guerrier sur les dangers qui l'environnent; l'éleve du parnasse sur les soucis de sa carriere en mettant le prix du savoir dans un verd feuillage, plus précieux que le rameau d'or. Le chrétien, dont le cœur se ferme aux motifs humains, trouve un puissant aiguillon dans la peinture que lui fait l'imagination, de la palme des saints. Mais quand elle est déréglée & sans frein, c'est une folle extravagante. Elle nous séduit & nous transporte par les peintures qu'elle nous offre. Elle fait les fanatiques dans la religion, les scrupuleux dans la dévotion, les enthousiastes dans un parti, l'auteur sans goût dans la composition, le critique sans justesse, l'homme sans jugement. Quiconque la prend alors pour guide, est une dupe qu'elle met au repentir. Nous avons tous une imagination: le plus ou le moins de sensibilité dans les organes, la rend plus ou moins active. Le climat n'influe peut-être que médiocrement: les sauvages du Canada, seroient quelquefois pris dans leurs harangues pour des orientaux: les grands intérêts l'enflamment, les objets susceptibles de ses couleurs l'invitent, & l'éducation la développe & les rectifie. C'est dans la jeunesse qu'elle domine; c'est alors qu'il en faut prévenir les égaremens; les regles en chaque genre, en poésie, ainsi que dans l'art oratoire, guident son essor, & l'arrêtent sur le penchant de l'erreur, ou du délire. La lecture des beaux modeles, tels qu'Homere, Virgile, Horace, Démosthenes, Saint-Jean Chri-

ſoſtôme, l'embrâſent, l'étendent, l'embelliſſent & prêtent à ſon pinceau les couleurs propres à chaque ſujet. Si les romans, les brochures & les ouvrages futiles lui communiquent des fleurs & des étincelles, ils la refroidiſſent, l'énervent en même temps. En la livrant à la magiſtrature, à la tendreſſe du ſentiment paiſible & doux, ils la dérobent aux mouvemens impétueux, aux éclats du génie, à ces grands traits qui font les Démoſthenes. N'eſpérez point un orateur, d'un jeune homme dont l'imagination s'eſt nourrie de poéſies légeres. Il n'offrira pour tribut à la patrie que des contes, de jolis couplets, des vers légers & charmans, capables de la faire ſourire & de l'amuſer, ſouvent de l'empoiſonner. C'eſt dans les différentes compoſitions que l'imagination des jeunes gens ſe développe. Mais il faut qu'ils conçoivent parfaitement & ſurtout qu'ils ſoient intéreſſés aux ſujets qu'ils traitent. Votre rhétoricien eſt accuſé d'une faute; qu'il ſoit chargé de ſe défendre. Il s'agit de ſolliciter un congé; que les écoliers ſoient obligés de motiver la ſupplique: que le ſuccès ſoit attaché à la ſolidité, à l'adreſſe des moyens de l'obtenir. Les débats & les petits intérêts du college, ne ſont pas toujours propres à l'exploſion du génie; je ſens qu'il faut des ſujets plus intéreſſants; mais il eſt à propos de les biens choiſir. Si le pere le Jay, qu'on ſuit dans certains colleges, eſt bon pour les préceptes, l'eſt-il pour les exemples? ſi les modeles qu'il propoſe enſeignent l'art de l'amplification, enſeignent-ils auſſi celui de l'éloquence? Le rhéteur n'eſt-il point plus propre à faire des déclamateurs, que des orateurs? Je trouve que pluſieurs de ſes ſujets de compoſition, ne ſont propres qu'à gâter l'eſprit

& le cœur d'un jeune homme. Quand il propofa pour amplification, Brutus condamnant à la mort fes propres enfans ; Régulus diffuadant le fénat de l'échange des prifonniers, il met là, fur les levres de fes écoliers, le langage de la barbarie; ici le langage du fanatifme. Il érige à leurs yeux, dans fes finopfes, le vice en vertu fublime; en forçant à trouver des preuves, il laiffe dans les cœurs tendres le germe fombre d'une dureté ftoïque, & dans les efprits des idées fauffes. Donner, comme il le fait, à traiter le pour & le contre dans un fujet qui n'en eft pas fufceptible, à défendre Marie Stuart & à l'accufer, c'eft former l'avocat du pour & du contre, montrer à détruire la vérité par le menfonge, l'innocence par la calomnie. Propofer l'éloge d'un héros dont les vertus font équivoques, c'eft former des déclamateurs. Offrir à traiter à des jeunes gens, dont le raifonnement n'eft pas formé, des caufes ingénieufes & difficiles, c'eft rifquer de faire des fophiftes. Enfin quand il arrondit une période fur les levres d'une mere qui demande en foupirant la grace de fon fils devoué à la mort, cela vaut bien les épigrammes dans la bouche de nos héros expirans.

Un jeune homme doit être citoyen ; je le placerois par avance dans la fociété, fur le théâtre où il doit un jour jouer fon rôle; je lui fournirois des fujets qui ne feroient point étrangers à fes devoirs futurs, encore moins à fon cœur, des fujets qui auroient tant de relation avec ceux qu'il doit traiter un jour, qu'ils en feroient l'apprentiffage. Saint Flavien, follicitant la grace des habitans d'Anthioche, la Reine d'Angleterre, époufe d'Edouard III, s'intéreffant pour les libérateurs de Calais, offri-

roient des matieres capables d'enflammer l'imagination & le cœur; inſpireroient en même temps, & le penchant & l'art de protéger les malheureux & les foibles. La Fontaine juſtifiant ſon amitié pour Fouquet, ſans juſtifier le coupable, ſe bornant à l'excuſer ; un tel ſujet graveroit les ſentiments de l'amitié en les développant, enſeigneroit à voir les choſes ſous leur vrai point de vue. La liberté des Négres, débattue depuis peu dans le parlement d'Angleterre, fourniroit aux jeunes gens d'excellentes obſervations ; elle leur apprendroit à embraſſer un ſujet dans ſes rapports relatifs à la cauſe préſente, & à ſaiſir le reſſort qui remue le cœur, auquel un orateur veut s'adreſſer. L'humanité ſemble être l'avocat des malheureux; ſes cris cependant ne retentiront point ici : l'intérêt, non la compaſſion, eſt le premier mobile de l'homme qui ſacrifie à la fortune : montrer les frais qu'entraînent les Négres d'une habitation, leur achat, la nourriture, l'entretien, la ſurveillance, la non-valeur de l'enfance, de la vieilleſſe, des infirmes & des nourrices, la pareſſe naturelle à tout homme qui travaille pour autrui, c'eſt montrer qu'un Négre ouvrier coûteroit beaucoup moins qu'un Négre eſclave & produiroit beaucoup plus ; c'eſt, laiſſant les rapports touchans, inéficaces, ſur un cœur de métal, eſſayer le triomphe par ceux du profit ; c'eſt préparer les jeunes gens à cette induſtrie, qui donne à une cauſe, par la maniere de la ſaiſir & de la préſenter, un nouvel intérêt. Ce n'eſt pas que j'omiſſe tout-à-fait l'humanité ; c'eſt un moyen avec ceux qui en ont, une bienſéance avec ceux qui n'en ont pas; c'eſt quelquefois outrager un homme, que de le prendre pour ce qu'il eſt.

L'aſſemblée nationale fournit ſur-tout des matieres propres à développer les talens du citoyen & de l'orateur. Enfin on ne doit donner aux jeunes gens aucun ſujet à traiter, ſans les rendre capables, par l'explication qu'on leur en fait, de le bien concevoir, de l'enviſager ſous les juſtes rapports, & de s'en bien pénétrer. Ils ont ordinairement l'imagination exaltée, féconde, & par-là très-difficile; ils ſont enclins à noyer une penſée dans le verbiage. L'art de l'amplification, ſi l'on n'y prend garde, leur fait contracter ce défaut pour toute la vie; pour obvier à cet inconvénient, il faut les accoutumer à reſſerrer leurs idées dans de juſtes bornes, à dire beaucoup de choſes en peu de mots; il faut enfin leur mettre ſous les yeux des modeles propres à les y former; je n'en connois pas de meilleurs que Tacite, qu'on devroit expliquer en réthorique; il montreroit aux jeunes gens l'éloquence des choſes: ils ſe forment ſur-tout par l'imitation; on ne doit leur mettre ſous les yeux que d'excellens modeles; ceux qu'on leur fournit ordinairement dans l'éloquence, la poéſie & dans l'art de raconter, ſont, Cicéron, Virgile, Horace, Tite-Live & Quinte-Curſe. Ces modeles ſont bons, ſans doute, mais la religion en fournit qui ne ſont point à négliger. Pourquoi ne pas produire à côté de Demoſthene & de Cicéron, Saint Jean Chriſoſtôme & Saint Ambroiſe?

Eſt-il une poéſie plus ſublime que celles des pſeaumes, des prophéties, & ſur-tout des cantiques de Moyſe: quelle hiſtoire plus naïve, plus claire, plus naturelle & plus touchante que celle de l'écriture. Il convient de développer aux écoliers ces modeles, capables de les former à l'éloquence, à la

poésie, à l'art de copier la nature, d'enflammer leur génie, d'épurer leur goût, de leur donner une haute idée de l'écriture des Peres & de la religion; enfin de les désabuser de l'erreur où ils sont, qu'il n'appartient qu'à l'antiquité profane de produire l'éloquence & les grands hommes.

Les défauts de l'imagination dans les jeunes gens s'annoncent dans leurs compositions; on ne doit pas les laisser sans qu'ils les sentent; cela ne suffit pas; à chaque faute le maître doit substituer le corrigé; il seroit inutile de leur montrer le faux sans leur indiquer le vrai, puisqu'il s'agit de leur apprendre à mieux faire; afin de n'être point pris au dépourvu, & de ne rien dire que de réfléchi, il faut attendre à corriger demain les compositions qu'on apporte aujourd'hui; vous avez le temps de vous préparer à tête reposée sur celle que vous aurez dessein de faire lire en classe. Les écarts de l'imagination paroissent, non-seulement dans les études, mais encore dans la conduite des jeunes gens, dans les résolutions & les partis qu'ils prennent. Il faut leur faire observer ces écarts, en même temps ce qu'un homme judicieux auroit fait en pareil cas. Qu'on leur apprenne à réfléchir, à voir les choses telles qu'elles sont, & non pas telles que l'imagination les présente: qu'on leur persuade qu'elle est la source de leurs erreurs, & qu'avant d'agir ils doivoient laisser refroidir une effervescence aussi aveugle que les transports de la colere & les vapeurs de l'ivresse. La société, trop féconde en entousiastes, qui s'engagent sur la foi d'une imagination exaltée dans des démarches si funestes à la patrie, vous fournira des exemples que vous devez offrir aux yeux des jeunes gens, afin de leur apprendre à se défier de leur

imagination; mais le meilleur moyen de la rectifier, est le jugement, c'est le frein le plus sage.

CHAPITRE III.

Du Jugement.

LE jugement montre ce qui convient ou ne convient pas, ce qui est bon ou mauvais, juste ou injuste, ce qui est beau ou ne l'est pas. De toutes nos facultés, le jugement est la plus intéressante : il fait l'homme de mérite ; avec la mémoire seule, l'on n'est qu'un perroquet, avec l'imagination on n'est souvent qu'un étourdi, ou qu'un entousiastre : l'ensemble de ces deux facultés ne vaut gueres mieux que chacune séparément. Mais avec le jugement seroit-il moralement seul, on peut régler sa conduite, ses affaires, sa famille, une communauté, un empire. Cette faculté, la plus précieuse, est aussi la plus rare. Je le pourrois prouver d'un seul trait : souvent dans une assemblée nombreuse, pour un choix important, le jugement est si rare, qu'en cherchant des gens de mérite, on ne choisit que des gens d'esprit. Cette faculté s'annonce la derniere dans les enfants. L'imagination étincelle déjà, la mémoire retient avec facilité, le jugement n'est encore qu'un léger crépuscule. C'est la tige d'un arbrisseau qui ne fleurit pas encore. Il faut la rectifier avec soin, mais doucement. Il s'agit de former le jugement ; ne le supposez pas formé : si vous voulez élever votre écolier jusqu'à vous, il faut descendre jusqu'à lui. Rapellez-

vous ce que vous fûtes, oubliez ce que vous êtes; afin de mieux sentir ce qu'il est. Pour faire passer votre esprit dans le sien, il faut imiter le prophete, qui, pour ranimer un enfant, applique sur son petit corps, ses membres racourcis. Réglez les leçons & les réflexions sur l'âge, la capacité, l'avancement, & les connoissances de votre écolier. Gravez d'abord des principes clairs sur chaque chose; en fait de science, comme en fait de morale, montrez en bien la justesse, l'étendue, les bornes & les conséquences. En un mot, ne donnez sur chaque objet que des notions qui le présentent clairement & le distinguent de tout autre. Qu'est-ce qu'une phrase? Qu'est-ce qu'une figure? Qu'est-ce que la poésie? Qui est-ce qui constitue chacune de ces choses? Quelles sont les qualités, les perfections & les défauts? En littérature vous établissez le principe: chaque sujet a son style particulier; montrez les conséquences de ce même principe, comment-il est invariable, sans exception, & fondé sur la nature. Vous dites à votre éleve, l'historien doit-être exact: développez l'étendue de cette exactitude qui embrasse les faits, les circonstances, l'ordre avec les dates, & ne va point jusqu'aux digressions, aux détails minutieux, aux vérités qui flétrissent les mœurs ou la religion: quand vous avez gravé un principe littéraire, produisez tantôt des morceaux qui l'observent, tantôt des morceaux qui l'outragent, & que l'écolier fasse lui-même les observations qui se présentent. En morale vous établissez qu'il n'est point d'ami, s'il n'est fidele. Développez tous les traits de la fidélité, montrez-en la nature & les bornes. Quand la religion, la patrie, quand le prince ou le

ſang ont parlé, on doit voir diſparoître cette amitié à laquelle on ſacrifieroit le moi-même. Quand un jeune homme, dans ſes compoſitions, ſes raiſonnemens & ſa conduite, s'écarte des principes, on doit l'y rappeler; que votre premier but ſoit de montrer l'art de penſer. Votre éleve lit l'hiſtoire, les poëtes & les orateurs. Il ne ſuffit pas de meubler la mémoire de dates & de faits, de lui faire apprendre par cœur des morceaux d'éloquence & de le parer des dépouilles d'autrui. Ce que les autres penſent, diſent ou font dans l'hiſtoire, ſur le parnaſſe ou dans la ſociété, n'eſt que pour lui apprendre à penſer, à parler, à agir par lui-même: il faut faire réfléchir un jeune homme ſur ce qu'il apprend par cœur, ſur ce qu'il lit; qu'il eſſaye ſa critique ſur les faits, les perſonnages & ſur l'hiſtorien même. Montrez lui à ſaiſir un trait ſous le vrai point de vue; à juger les poëtes & les orateurs, conformément aux régles preſcrites. Faites parler les enfans, interrogez beaucoup, & que les queſtions ſoient toujours relatives à la capacité. Inſinuez quelquefois la réponſe, & laiſſez le plaiſir flatteur de l'avoir trouvé. Applaudiſſez à celui qui répond avec juſteſſe, n'inſultez qu'à l'ignorance coupable, en forme de châtiment. L'uſage de faire analyſer aux écoliers ce qu'ils ont appris, & ce qu'ils ont lu, eſt encore très-propre à rectifier leur jugement, ſi l'on a ſoin de les accoutumer à rendre leurs idées d'une maniere nette & préciſe. Il ſeroit auſſi très à ſouhaiter que les écoliers d'une même claſſe ſe repriſſent les uns & les autres. Je voudrois qu'ils fiſſent leurs obſervations avec liberté & qu'ils ſubſtituaſſent ce qu'il faut mettre à ce qu'ils condamnent. Rien ne forme mieux le juge-

ment que l'habitude de remplacer une réflexion vague ou fauſſe, par un mot précis ; une penſée, un raiſonnement ſans juſteſſe, par quelque choſe de juſte & de vrai. Mais prenez garde de faire éclore & de nourrir dans les premiers débats littéraires, cette opiniâtreté que l'on conſerve enſuite pour des erreurs dangereuſes, & cette malignité plus jalouſe de remarquer plutôt les défauts que les beautés. Pour étouffer ces deux tiges d'un orgueil trop naturel, mettez la gloire moins dans cette pénétration qui découvre les défauts, que dans la modeſtie qui les avoue ; qu'un écolier s'accoutume à faire ſentir avec complaiſance les beaux endroits de la compoſition d'un rival, & qu'il ne faſſe jamais la cenſure qu'avec modération : il eſt de la plus grande importance de former les jeunes gens à cette politeſſe qui doit régner dans les démêlés littéraires, afin de prévenir cette rivalité qui conduit à l'antipathie, & fait des ennemis funeſtes.

Le jugement trouve des obſtacles dans le défaut d'expérience, les préjugés, les paſſions, l'ignorance, la préſomption, la pénétration même qui ſe diſpenſe d'approfondir, enfin dans la défiance exceſſive de ſes propres lumieres. Pour ſuppléer à l'expérience, ouvrez le théâtre de l'hiſtoire & de la ſociété. C'eſt à cette école qu'un jeune homme apprend à juger les hommes. Montrez-lui ſur-tout leur inconſéquence dans la contradiction de leurs principes & de leur conduite. Qu'ils s'accoutument, dans l'hiſtoire, à régler les rois, les généraux, les miniſtres, les magiſtrats, les citoyens. Ces réflexions formeront inſenſiblement & ſon jugement & ſa prudence. A l'égard des préjugés, ceux de l'éducation & de la coutume, ſont les nuages les plus ordinaires à la

jeunesse. Opposez le bon sens aux préjugés. Ne souffrez jamais qu'un enfant se décide, par ce qu'il a vu ou par ce que les autres font, ni même précisément par l'exemple de son papa ; ce seroit le conduire en aveugle même sans l'égarer; mais qu'il se décide toujours par des motifs raisonnables. L'opinion des gens accrédités influe beaucoup sur notre maniere de penser. Tel qui se refuse aux lumieres de sa religion, croit, sur la foi d'un homme révéré, des chimeres absurdes. Montrez aux enfans à juger d'après les principes admis de tout temps & avoués par les sages, & non pas d'après l'opinion des philosophes. Il vous sera facile de montrer, qu'ils sont ignorans, parce qu'ils en ont plus rêvé qu'ils n'en ont appris, & que leurs erreurs sont les plus grandes & les plus dangereuses, parce qu'étant plus orgueilleux que personne, ils sont plus présomptueux & plus opiniâtres. Il est des charlatans qui ne réussissent à empoisonner le peuple crédule, que par le crédit qu'inspire un air de morgue, un habit galonné, le babil qui dore la pilule, le titre d'ami de l'humanité. Si vous leur dérobez les dehors, ils seront au rebut. Démasquez tout systême irréligieux, mettez à côté, le coloris du style, les épigrammes, les saillies, les maximes en forme d'oracle ; arrachez à des levres qui le prophanent ce mot d'humanité, produisez le monstre tel qu'il est; il n'a pas de plus grand ennemi que lui-même, ni de meilleur contre-poison que ses conséquences & son absurdité. Faites sentir de bonne heure aux jeunes gens que nos demi-dieux littéraires seroient moins célebres, si leurs lecteurs étoient plus judicieux qu'amateurs de la nouveauté, & que tant d'ouvrages si vantés, auroient moins

la vogue, si l'on y cherchoit les vrais principes; au lieu des paradoxes, des détails & des portraits, qui ne portent au plus sophismes.

Les passions, la haine, l'amour, le desir ou la crainte, l'intérêt, l'esprit de parti, laissent paroître les objets sous un faux jour. Ayez pour maxime, que pour s'assurer de son jugement il ne faut pas consulter son cœur; qu'il faut, pour bien juger, cesser d'être ami, parent, citoyen, partisan, ennemi. Si votre éleve est présomptueux, pour le redresser il faut le confondre par l'expérience de ses erreurs. Ce remede est excellent, à moins que le sujet ne soit tout à-la-fois présompteux & sot, ce qui n'est que trop ordinaire; alors c'est un aveugle avec lequel le flambeau seroit inutile; il faut chercher le moyen le plus propre dans les circonstances & le caractere du jeune homme; avec l'esprit pénétrant qui n'approfondit point, parce qu'il croit tout voir du premier coup-d'œil, il faut aussi employer l'expérience, inspirer l'humanité & la sage défiance. Se trop défier de soi-même est une pusillanimité aussi très-nuisible au jugement dont elle suspend l'action, en lui substituant souvent l'opinion & l'erreur d'autrui. Persuadez à votre écolier, que nous ne devons pas tant nous défier de nos lumieres, que de nos préjugés, de nos passions & de notre ignorance, & qu'après un examen réfléchi, fondé sur la connoissance de l'objet, avec des principes, tout homme sensé peut se décider. Le dernier écueil du jugement est l'ignorance; la bonne éducation en est le préservatif.

CHAPITRE IV.

De l'Objet & des Etudes.

QUEL doit être l'objet de l'éducation ? Si je n'ofe pas le déterminer, je ne craindrai pas de dire que la langue latine ne fuffit pas. Ce n'eft pas feulement un Grammairien, c'eft un membre de la fociété qu'il faut former. Il s'agit de le difpofer aux devoirs du pofte qu'il doit remplir. Mais quel fera l'état de votre éleve ? Il ne le peut favoir, & les parens doivent l'ignorer. Cette connoiffance n'appartient encore qu'à celui qui tient en fes mains un cœur qu'il a formé. Si cet état étoit connu, il faudroit dès le bas âge, former le prêtre, le magiftrat & le guerrier. Dans l'incertitude où fe trouve un inftituteur, du deftin de fes éleves, il doit les rendre propres à tous les états qu'ils pourront embraffer, développer les talens, donner les vertus, les connoiffances, & fur-tout la méthode, l'amour du travail & du devoir, cet amour néceffaire dans chaque place. Vous ne favez fi votre écolier fera prêtre ou magiftrat, mais vous n'ignorez pas qu'il doit être citoyen, chef ou pere de famille, & qu'en cette qualité, il aura des relations avec tous les états, quoiqu'il n'en occupe qu'un feul. Pourquoi ne lui pas montrer la fociété en détail, & ne lui pas donner une idée des hommes, une teinture des arts & des métiers qui la compofent, une idée des loix de fon pays, de l'agriculture, de la guerre & du commerce? Ce ne font point précifément des

leçons particulieres que je demanderois ſur chaque objet, mais des leçons répétées de temps en temps. L'hiſtoire, l'explication des auteurs claſſiques, vous fourniront l'occaſion de donner ces différentes connoiſſances. Vous avez ſous les yeux l'artiſan, l'ouvrier ; votre éleve n'en connoît que le nom : je ne vous dis pas qu'il en apprenne le métier, mais qu'il le connoiſſe ſuffiſamment pour ſavoir ce qu'un ouvrier peut faire & gagner, quel doit être la qualité de ſon ouvrage, quel en peut être l'utilité, quels en ſont les défauts, & quelles ſont les ſupercheries dont il pourroit uſer. Vous me dites que les écoliers puiſeront un jour ces connoiſſances, le grand nombre ne les aura jamais qu'imparfaitement. Ceux qui l'inſtruiront à fond ſeront cent fois dupes avant d'être habiles. Si vous ne donnez pas à vos écoliers une pleine connoiſſance, du moins vous leur apprendrez à s'inſtruire. En leur faiſant ſentir l'importance de connoître, vous leur en donnez le deſir & le goût.

En admettant ce ſentiment pour la pratique, on me demandera une méthode. L'attelier eſt ſans doute la premiere école, & même l'unique pour un homme réfléchi : les écoliers ne le ſont gueres ; il faut que le maître anime & guide leurs réflexions, leur fourniſſe l'ordre & l'intérêt. Mais quel moyen doit-il employer? Donner aux leçons de ce genre le ſérieux de celles de la grammaire, ce ſeroit avoir l'air de faire un cordonnier, comme on fait un grammairien. Faire d'un jeune homme un obſervateur qui viſite pour s'inſtruire, la boutique de l'ouvrier & de l'artiſte, qui porte ſur tous les objets l'œil philoſophe du Czar Pierre-le-Grand, ce ſeroit prêter à l'adoleſcent un diſcerne-

ment qu'il n'a pas. Cependant cette méthode a quelque chose de noble, & conserve au génie sa dignité, même parmi les détails les plus bas. On pourroit l'adopter, pourvu qu'on sçut l'égayer & lui communiquer l'empreinte du plaisir, mobile puissant de la jeunesse. Les écoliers ont parmi eux un amusement qui se prête heureusement à l'instruction dont il s'agit. Ils mettent en jeu un métier, & dans un cercle nombreux, chacun à son tour est obligé de désigner un outil, une qualité, ou bien un défaut du métier en question. A quelqu'un de ces objets est attachée, en secret, pour celui qui le nommera, une peine par celui qui propose le métier à deviner aux autres. Malheur à celui qui tombe sur la pierre d'achopement! c'est Colin-Maillard qui se casse le cou. La peine est une singerie propre à divertir la bande joyeuse qui s'amuse de tout, même des choses les plus insipides, parce qu'elle porte dans sa gaieté naturelle, un assaisonnement qui les rend piquantes. Pour donner à l'instruction le charme des jeux & des ris, ce sauve-conduit avec lequel elle est toujours bien venue, j'emprunterois cette méthode pour mettre un métier en leçon, je le mettrois en jeu; mais l'ignorance, & non le hasard, feroit les coupables. Celui qui répéteroit ce qu'on auroit dit sur la profession désignée, celui qui donneroit des notions fausses, ou qui ne trouveroit rien à dire avant que la matiere fut épuisée, subiroit la peine, laquelle n'en porteroit que le nom. Elle ne seroit en effet qu'un amusement & l'exercice des talents & de la vertu. Ce seroit une anecdote à raconter, un service à rendre, une politesse à faire, quelquefois à dire, ou bien à écouter une vérité qui se diroit en riant,

ſur le ton de l'allégorie, & qui, pour n'être pas un compliment, ne feroit pas moins une leçon plus efficace, peut-être, que ſur les levres d'un inſtituteur, où le férieux quelquefois rend un avis froid & le ſouris trop amer. Si vous vouliez, par ce moyen, ſuppléer à des réprimandes, coûteuſes au maître comme au diſciple, il faudroit examiner le caractere des jeunes gens; ſi, dans la bouche de celui qui parle, une vérité eſt déja trempée dans le fiel, ſi, même en lui preſcrivant la modération, vous ne faites que le rendre à ſon penchant malin, & lui fournir l'art & l'occaſion d'aiguiſer un trait, abſtenez-vous de ce moyen dans ce cas, & dans celui où la vérité ne feroit qu'aigrir un enfant, le rendre plus ſenſible, ou le déchaîner contre le cenſeur, plutôt que contre ſes défauts. Mais ſi, par une vérité dite en riant, vous pouvez corriger, rendre l'eſprit bien fait; ſi, dans un trait qui pique légérement, il y a du ris pour tout le monde; ſi, par-là, vous formez le cenſeur & la compagnie à ce ton d'honnêteté qui préſerve de moleſter, quand on ne peut plaire, rien n'eſt plus utile que cette leçon.

Pour développer la méthode que je viens d'indiquer, & prêter plus d'intérêt à l'inſtruction, je ferois la ſuppoſition de gens tout-à-coups iſolés dans un déſert. Je ne ſuppoſerois pas Robinſon & ſon négre, deux hommes repréſentant la ſociété, quatre bras capables de tous les métiers; cette hypotheſe feroit une chimere. Mais cent hommes raſſemblés peuvent former une ſociété, deux cents bras ſont un mobile plein de force & d'induſtrie, & dans lequel chaque individus met du ſien pour jouir de l'enſemble. Je dirois à des écoliers raſſemblés: vous

êtes

êtes tous ſur un vaiſſeau que la tempête fait échouer ſur les côtes d'une iſle déſerte. Vos débris & votre ſéjour vous fourniſſent des beſtiaux, des ſemences & des matériaux, & les reſſources néceſſaires à la ſociété. Mais vous n'êtes que matelots, & il faut devenir laboureurs, maçons, charpentiers, ouvriers, artiſtes dans tous les genres. J'amenerois d'abord l'agriculture ſur le chapitre, & je ferois ſentir la préférence qu'on doit aux arts les plus utiles. Je dirois : la terre qui réſerve des préſents aux animaux, n'a pour l'homme qu'un tribut qu'il faut arracher de ſon ſein. Comment dans votre iſle pourriez-vous la cultiver? Chacun répond, je n'en ſais rien. Je détermine un temps pour s'inſtruire; pendant ce temps là on interroge le laboureur, on obſerve quelles ſont les différentes terres, quelle en eſt la préparation, quels en ſont les engrais, quelles ſont les différentes plantes ou légumes; comment & dans quel temps les ſemer, comment les ſurveiller, quels ſont les accidents qu'on peut en écarter; comment moiſſonner ces différentes productions, quel en eſt l'uſage & le commerce, quels en ſont les bonnes & les mauvaiſes qualités; ce ſont les objets qu'on étudieroit. Pendant qu'on s'inſtruit, le temps s'écoule ſans que la claſſe en ſouffre beaucoup. A l'époque marquée, chacun, ſuivant la méthode preſcrite, rend compte de ſes connoiſſances & profite de celles de tous les autres. Le premier venu, afin que chacun ſoit prêt à s'expliquer ſur chaque article, parle des différentes eſpéces de terres; terres fortes, légeres, pierreuſes, &c. ſur leur préparation & leur propriété. Un autre ſur les engrais & l'art d'améliorer. Un troiſieme ſur les grains & leurs eſpéces, &c. Celui-ci ſur le bled, l'art de le ſemer,

de le moiſſonner, de le battre, de le conſerver, &c. Celui-là, ſur le commerce qu'on en peut faire. Un autre enfin, ſur le moyen d'en procurer dans la diſette; ſur les monopoles dont on peut uſer. Chaque production paſſe en revue avec ſa culture, ſes qualités, ſes défauts, ſon uſage.

Après l'agriculture viennent différents métiers. Les lambris du firmament, dirois-je, ne garantiſſent pas des injures de l'air. Comment dans votre iſle, pourriez-vous vous en défendre. Ici ſe préſentent le charpentier, le maçon, le couvreur, les autres profeſſions à la ſuite, excepté celles du confiſeur, du pâtiſſier, du parfumeur, qui ſeroient oubliées; je ferois remarquer que cet oubli eſt naturel, parce qu'elles ſont inutiles. Ici les écoliers, dans leurs opérations, détaillent un métier article par article, tour-à-tour, les qualités, les défauts de l'ouvrage & de l'ouvrier, le ſalaire de celui-ci, ſes ſupercheries, le prix, la bonne ou mauvaiſe qualité des matériaux, l'eſpéce & l'uſage des outils, &c. Ceux de la compagnie qui répétent, n'ont rien à dire, ou diſent mal, ſubiſſent la peine dont j'ai parlé, laquelle eſt portée par le plus habile. Après avoir propoſé une profeſſion ou un métier, avant d'envoyer les jeunes gens à l'attelier, pour s'inſtruire, il ſeroit quelquefois à propos pour développer leur induſtrie, de leur propoſer l'ouvrage & l'invention des moyens pour l'exécution. Ici un château en eſpagne ne coûte rien, & peut beaucoup ſervir en amuſant; les enfans, naturellement imitateurs, ont encore un jeu qui ſe prête à l'objet dont j'ai parlé. Ils ſe partagent en deux bandes : dans l'une tous les aſſociés deviennent artiſans & jouent par un geſte imitatif un métier que les autres ſont obligés de devi-

nèr. Cet amuſement, s'il étoit bien dirigé, ne feroit autre choſe que la méchanique en action.

De la phyſique on pourroit paſſer à la politique, à la morale. Quel feroit, continuerois-je, vôtre gouvernement dans votre iſle? cette queſtion fourniroit l'occaſion de faire connoître les différens gouvernemens de l'Europe. En mettant ſur le chapitre l'état monarchique ou républicain, on diſſeque en quelque façon, l'un & l'autre par le détail des qualités qui le compoſent, des avantages, ou des inconvéniens qui l'accompagnent. Dans une ſociété devenue pour vous la patrie, quels feroient les devoirs, les droits d'un citoyen? qu'eſt-ce qu'un citoyen? il s'agiroit de l'enviſager dans les trois âges de la vie, dans différens poſtes & dans différentes circonſtances. Mille queſtions intéreſſantes, s'offriroient à l'eſprit des jeunes gens. J'obſerverois toujours après avoir propoſé un objet, de donner le tems de ſe préparer à le diſcuter. Les enfans n'ont pas toujours la facilité de ſe procurer toutes les connoiſſances néceſſaires; le maître doit leur offrir une ſource toujours ouverte. Il doit lire, obſerver ſur chaque objet: c'eſt l'oiſeau qui ſe gorge en voltigeant de côté & d'autre, pour nourrir ſa famille. Dans la converſation, il trouvera le moyen de communiquer à ſes éleves, les connoiſſances qu'ils ne trouveroient pas ailleurs.

Au lieu d'une énigme qu'on propoſe, étude très-ſtérile, je voudrois mettre les jeunes gens dans certaines poſitions critiques & qui demandent un expédient pour ſe tirer d'affaire. Je raconterois une anecdote qui pourroit devenir leur hiſtoire, du moins quant à la ſubſtance. Le cardinal de Richelieu dans un appartement ſeul, en veſte, s'exer-

çoit à ſauter contre un mur. M. d'Aumont entre à l'improviſte, & ſurprend l'éminence dans une exercice où ſa dignité n'étoit pas avec lui. Le cardinal paroît embarraſſé : un courtiſan devoit l'être davantage ; déplaire même ſans le vouloir, c'eſt un écueil dans le temple de la fortune. Je demande à des écoliers, qu'euſſiez-vous fait ? ils chercheront bien loin ſans trouver l'expédient. Le plus naturel ici ſe découvre. Parions, dit d'Aumont, ſans ſe déconcerter, que je ſaute auſſi bien que votre éminence. A l'inſtant il quitte ſon habit & ſe met à ſauter. Cette défaite fit rire le cardinal, & ſervit à l'avancement du courtiſan. Pendant que ſubſiſtoit le fléau de la gabelle, deux employés bouleverſoient un ménage. La maîtreſſe du logis par ſes inquiétudes, diſoit tout, excepté le dépôt. Qu'euſſiez-vous fait pour la tirer d'embarras ? ici l'on devine : pendant ce temps-là un domeſtique entre, & jettant ſur ſon dos, un ſac de farine qui ſe trouvoit derriere la porte, il court à toutes jambes, & force les gabeleurs à galoper. Ils atteignent le fuyard. De par le roi. Le roi n'avoit pas mis la farine au rang de la contrebande. Les deux dupes reviennent à la maiſon, mais leur proie étoit délogée. Un particulier avoit confié ſans récépiſſé, à un ſoi-diſant honnête homme, la ſomme de vingt mille livres, en préſence ſeulement de la femme de celui-ci : au beſoin le propriétaire demande ſon dépôt, on ne lui répond que par la négative & la ſurpriſe. Il va trouver M. de Sartine, juge de police. Celui-ci paroît embarraſſé. Un fripon ne reſpecte pas plus le ferment que la juſtice. Quel expédient trouver ? c'eſt une énigme à deviner. Chacun fouille, aucun ne rencontre, alors je dis : M. de Sartine envoie cher-

cher le dépositaire, & lui dit : écrivez sous ma dictée ce billet adressé à votre épouse ; ma femme, tout est découvert, envoie moi ce que tu sçais ; ton époux.... Si vous êtes innocent, dit le magistrat, vous ne devez rien craindre ; si vous êtes coupable votre refus en sera la preuve. Ce raisonnement étoit sans réplique. L'épouse, à la lecture du billet, donne dans le piége, & la somme est rendue.

Je ne fais qu'indiquer la méthode ; un maître habile la développera & l'appliquera, non-seulement à l'adresse, mais même à la vertu, à la bienfaisance, à la politesse. Vous voulez obliger un malheureux dans l'indigence, mais une aumône le feroit rougir. Comment s'y prendre en pareil cas ? on devine. M. de Brancas, archevêque d'Aix, pour soulager deux demoiselles de condition, tombées dans la misere, leur faisant visite, feignit d'être enchanté d'un tableau qui n'avoit rien de remarquable. On se fit un plaisir de le lui offrir ; il l'accepta ; mais ne voulant rien devoir, il envoya mille écus pour le payer. Quelquefois ce trait a rapport à la politesse. Une dame, ayant un procès, se transporte chez son rapporteur, & lui fait d'abord les plus beaux complimens ; ils sont mieux accueillis qu'une demande qui n'étoit pas équitable ; aux refus, quoiqu'honnête, la dame tourne le dos & se retire en marmotant la palinodie de son premier langage. Le magistrat, par honnêteté, la suivoit & l'entendoit sans être apperçu : cependant ayant tourné la tête, la plaideuse voit son rapporteur aux écoutes & paroît déconcertée. Qu'eussiez-vous dit, en la place d'un homme honnête & spirituel ? Madame, dit-il, vous dites de si jolies choses, qu'on ne peut

vous quitter. Ainſi la jeuneſſe pourroit s'inſtruire & ſe former en s'amuſant; mais il ne faut pas que ces jeux & ces leçons ſoient trop fréquentes, ils doivent venir à propos, amenés par les circonſtances, ou mieux encore, par le deſir des enfans, lequel, un maître adroit, ſait exciter ſans y paroître. Il faut toujours que ces exercices ſe produiſent ſous les traits du plaiſir, jamais ſous ceux du travail. Pour les faire chérir davantage, dévouez-leur quelquefois une partie du temps conſacré à l'étude; ces momens paroîtront des heures de congé, & ce nom ſeul eſt toujours cher. Pour obtenir le droit de s'inſtruire pendant deux heures, mais à titre d'amuſements, on ſe livrera pendant la ſemaine à la recherche des connoiſſances les plus utiles.

Quelles ſciences doit-on préſenter aux enfans? le latin eſt un article de l'éducation littéraire: on devroit y ajouter le grec. Ces langues ouvrent au génie des ſources qui le fortifient, l'enflamment, l'embelliſſent & l'enrichiſſent des dépouilles de Rome & de la Grece. C'eſt par ce double canal que les Ecrivains & les Orateurs du ſiecle dernier, ſe ſont élevés à ce haut point de perfection que n'ont jamais atteint ceux qui ne ſavoient pas ces deux langues. Mais livrant un enfant à des langues étrangeres, il ne faudroit pas le dérober à la langue maternelle. Pourquoi inſiſter ſur le rudiment, & négliger la grammaire françoiſe? De bons principes joints aux meilleurs modeles, fixeroient dans l'eſprit des jeunes gens notre langue ſur le penchant de la barbarie, & les mettroient en garde contre cette multitude de nouveaux mots qui ne font qu'appauvrir notre idiôme: car ce n'eſt pas l'enrichir, que de l'accabler de très-pauvres expreſſions. L'An-

glois, l'Allemand, l'Italien, peuvent être utiles dans des cas particuliers ; mais je ne crois pas qu'ils puiſſent entrer dans le plan général de l'éducation. Les arts de pur agrément en doivent être également bannis ; quand ils ſeroient ſans danger pour les mœurs, ils ſont preſque toujours nuiſibles aux talens qu'ils empêchent de ſe porter à des objets intéreſſans & ſérieux. La poéſie a ſes avantages ; mais elle demande une tournure de génie que tous n'ont pas. Sur cinquante écoliers, vous ne trouverez pas dix poëtes ; les autres ſont des verſificateurs qui perdent leur temps, parce que c'eſt la nature & non pas l'étude qui fait les poëtes. J'inſiſterois peu ſur cet article ; je ferois de l'hiſtoire un point eſſentiel ; mais je voudrois qu'on la lût avec méthode, avec reflexion & avec fruit, & je prendrois garde qu'un enfant ne devint un liſeur qui voit les faits dans une hiſtoire, comme les tableaux dans un optique, où les objets en ſe ſuccédant, s'effacent les uns, les autres, & j'aurois ſoin qu'il enrichit ſon jugement de réflexions & ſon cœur de leçons, encore plus que ſa mémoire, de dates & de traits inutiles, quand ils ne vont point au-delà de la réminiſcence. L'hiſtoire ne va point ſans la géographie ; mais je ferois en ſorte qu'un géographe fût un voyageur qui ſe rendît tributaire les villes & les pays de ſon paſſage. Rien n'eſt plus ridicule qu'un écolier qui jaſe ſur la carte ſans y connoître que des mots, des barres vertes ou rouges ; je ferois enſorte qu'il ſût s'orienter, aller de ville en ville, parcourir ſans guide la France, l'Europe & l'Univers ; qu'il ſût lever un plan, faire la carte de ſa ville, de ſa province & de ſa patrie. Il faudroit pour cela, dites-vous, ſavoir la géo-

métrie ; ſans doute, mais dans tous les colleges ne devroit-on pas montrer les mathématiques ? Cette ſcience qui a fourni des Archimedes, dont un ſeul quelquefois, valut mieux que cent mille hommes. L'éloquence eſt comme le complément de l'éducation littéraire. Cette partie demande du talent dans l'écolier, mais ſur-tout beaucoup de goût dans le profeſſeur ; je ne crois pas qu'on puiſſe la confier à un jeune homme, ſeroit-il orateur lui-même ; il faut de plus être rhéteur : ce n'eſt que par un long acquit qu'on le devient. J'ai parlé de l'éloquence, ſur-tout, & non pas ſeulement de rhétorique ; il ne faut pas confondre l'une avec l'autre ; celle-ci n'a rapport qu'à la connoiſſance des regles, celle-là regarde le génie : bien des écoliers paſſent par la réthorique, ſans connoître l'éloquence ; ce n'eſt pas leur faute, ſi on ne leur ouvre pour ſource qu'un cahier diſputatif, parſemé de queſtions méthaphiſiques : *Rhetorica eſt ars dicendi* ; doit-on ajouter *benè*, ne le doit-on pas ajouter ? Là deſſus ſix pages d'ergotiſme, autant ou plus ſur un autre article. Je demande ſi ces queſtions formeront un orateur ? ce ſeroit certainement un grand miracle ; ce ſeroit créer de rien quelque choſe : ce n'eſt pas là ſemer les fleurs ſur le parnaſſe ; c'eſt planter l'arbre de porphire, cet arbre hériſſé d'ergos pour toutes fleurs, & quelquefois pour tous fruits. Etabliſſez des principes vrais & clairs : développez-les par des exemples qui les rendent ſenſibles : provoquez l'imitation & guidez les eſſais. Athenes, les ſiecles d'Auguſte & de Louis XIV vous offriront la ſource des plus beaux modeles. Nourris à cette école, vos éleves formeront leur génie & leur goût, & ſortiront du college avec un avantage ineſtimable ; un

heureux préjugé contre le bel esprit, qui fut autrefois le déclin des lettres, & qui l'est encore aujourd'hui. Je finis cet article par une derniere réflexion. On trouvera peut-être dans ce plan les objets trop multipliés : je n'ai qu'un mot à répondre : l'éducation dure huit ou neuf ans ; ce temps n'est pas trop long, & il est sage ; on ne peut gueres être citoyen avant vingt ans. Or, en huit ou neuf ans d'éducation, que ne peut-on pas apprendre sous un maître qui sait faire valoir les talens & le temps, par le zele, le savoir & la méthode. C'est dans la difficulté d'en trouver de tels, plutôt que dans mon plan, que se rencontrent les obstacles aux objets que j'ai proposés.

CHAPITRE V.

De l'Emulation.

L'ÉMULATION est un ressort qui nous fait remplir nos devoirs avec ardeur. Point d'éducation sans cet aiguillon puissant, parce qu'il fait contracter l'habitude & l'amour du travail, le plus beau présent qu'on puisse faire à la jeunesse, non-seulement parce que le travail est la source des connoissances d'un jeune homme, & garant d'un citoyen instruit & laborieux, mais aussi parce que c'est le moyen le plus propre à rompre au collége, certains caracteres dangereux dans la suite à l'individu & à la société. Il est des caracteres inconstans, il en est de légers, il en est qui sont faits pour la dissipation & le plaisir. Laissez-les à eux-

mêmes fur le penchant qui les entraîne ; vous verrez un jour l'inconftant changer fans ceffe d'état, de conduite, de fyftêmes, changeant tout, excepté lui-même, parce qu'il refte toujours inconftant. Du refte, incapable, inappliqué dans tous les poftes, il y feroit un fléau, fans qu'heureufement il n'a l'eftime & la confiance de perfonne. L'écolier indolent s'enfoncera dans l'inertie, à mefure que l'âge ralentira le cours du fang. S'il fe meut dans la carriere des dignités, c'eft fans fe dégourdir; les charmes de la pareffe plutôt que l'éclat des honneurs, ouvrent fon cœur à l'ambition. Dans le pofte auquel il vife, c'eft le repos qui lui fourit : le magiftrat ne fe propofe que de dormir fur les lys, & le prêtre fur l'autel. L'amateur du plaifir, s'il refte oifif, devient libertin dans la jeuneffe, & dans l'âge plus avancé, l'efclave ou la victime du libertinage, à moins, ce qui n'eft que trop rare, qu'il ne devienne le martyr d'une vertu pénible par des combats où l'ennemi difpute encore le dernier foupir de la vie. A ces malheurs qui menacent les jeunes gens, oppofez l'habitude du travail; vous donnez une affiette fixe au cœur léger qui n'en avoit point, vous lui apprenez à réfléchir; en formant fon jugement, vous confolidez fa tête. C'eft une girouette dont vous décidez la direction. Mais quand l'éducation ne réformeroit pas tout-à-fait la nature, vous lui donnez des lumieres & le canal qui les procure; dans cette application qui, le mettant de niveau avec fon état, fera que, s'il fe nuit à lui-même par fon inconftance, il fera moins nuifible à la fociété. Comme les contraires fe varient, fe guériffent par les contraires, c'eft par le travail

que vous corrigez le pareſſeux. A l'égard de celui que le plaiſir domine, vous ne l'arracherez point à ſon penchant : il faut l'en diſtraire en lui donnant l'échange par l'étude qu'on doit lui faire aimer. C'eſt ſur-tout-là le grand point; il ne s'agit pas ſeulement de faire travailler, il faut faire aimer le travail pour en donner l'habitude. Or, comment inſpirer cet amour? ſi vous n'employez que la contrainte & les châtiments, le travail n'eſt plus qu'un joug que le pareſſeux traînera, que la légéreté portera toujours en folâtrant, l'amateur du plaiſir en frémiſſant. Le travail contraint peut donner des lumieres, mais il ne changera jamais le caractere, & ſans cette réforme, l'éducation eſt manquée. Inſpirez l'émulation, & vous verrez un enfant livrer à l'application, le penchant qu'il avoit pour le plaiſir, voler à l'étude avec ardeur, s'oublier dans un cabinet, heureux berceau du citoyen précieux. C'eſt l'oiſeau que l'eſſor de la liberté même ramene toujours à la cage dans laquelle une main adroite a ſu mettre des douceurs. Si l'émulation eſt abſolument néceſſaire, elle n'en eſt pas moins dangereuſe, ſi elle eſt mal réglée. Cette ardeur, qui pourſuit au collége les récompenſes & les premieres places, dans la ſociété, changeant de but, devient cette ambition qui brigue les honneurs, ſe dévoue les talents & les vertus, comme des inſtrumens pour parvenir, & cherche quelquefois les degrés de ſon élévation, dans des forfaits conſacrés par le nom de patriotiſme. L'éducation littéraire ne doit jamais aller ſans l'éducation chrétienne; l'une eſt le mentor de l'autre. Malheur à l'inſtituteur qui ſait exciter l'émulation, ſans exciter la vertu! il prépare à ſa

patrie des fléaux, & lui-même eſt le plus grand de tous.

Les charges héréditaires ſupprimées, ainſi que la vénalité, offrent à la jeuneſſe un nouveau motif d'émulation. Mais ne montrez point aux jeunes gens le bonheur dans les honneurs qui les attendent. C'eſt en les préſentant ſous ce rapport, que les parents quelquefois font naître, dans des cœurs tendres, le germe fatal de l'avidité ſans frein. Ne leur montrez les dignités que comme des devoirs glorieux, mais pénibles, qu'il faudra remplir, & bien remplir, parce qu'il n'eſt pas permis d'être inutile, & qu'il eſt défendu d'être dangereux. Prouvez que les erreurs ſont inévitables à tout homme en place, ſans les préparatifs d'une bonne éducation. Peignez les ſuites de l'incapacité, le crime & l'ignominie qui ſuivent un homme qui n'enviſage dans un poſte, que le plaiſir, la fortune, l'honneur ou le repos. La crainte d'un pareil ſort eſt un motif pour l'éviter. Rendez les jeunes gens idolâtres de la patrie. Comme l'imagination les domine, c'eſt par ce canal qu'on doit pénétrer dans leur cœur. Choiſiſſez dans l'hiſtoire & dans la ſociété, des traits de patriotiſme, capables de les enflammer. L'amour de la patrie, devenant un penchant, leur laiſſera un puiſſant aiguillon dans le deſir & l'eſpoir de la ſervir. Répétez ſouvent que le ſacrifice de votre temps, de votre ſanté, de vos talents, vous ſeroit doux, ſi vous pouviez donner des citoyens à la mere commune de tous les François. Votre ardeur leur donnera une haute eſtime de la gloire de la ſervir, & ſera pour eux un modele. Sur-tout faites parler Jéſus-Chriſt lui-même ; ce Dieu, devenu citoyen,

amene ſur vos levres, la ſageſſe incarnée qui con-damne au feu l'arbre ſtérile, & le ſerviteur qui ne fit pas valoir ſes talents.

La correſpondance des maîtres avec les parens, eſt encore un puiſſant aiguillon. Si l'enfant ſait qu'on tient de ſa conduite un journal qui doit dé-cider des récompenſes ou des châtiments, il en craindra le rédacteur. Ce moyen eſt auſſi rare qu'il ſeroit utile. La plûpart des parens envoyent un enfant au college, comme un fardeau dont ils ſe croient déchargés, quand ils l'ont oublié. Pourvu qu'il revienne à la maiſon gras & dodu, l'on eſt content. C'eſt certainement donner moins d'atten-tion & de ſoin à ſon fils, qu'on n'en donne à l'ani-mal qu'on fait dreſſer pour la chaſſe, & au per-roquet dont madame eſt elle-même inſtitutrice, pendant qu'elle ne l'eſt pas de ſon enfant. Cette correſpondance entre les parens & les maîtres, doit avoir pour appui dans le cœur d'un jeune homme, cet amour qu'inſpire une éducation tout à-la-fois ſage & douce. La haine ou le dépit d'un enfant qu'on mécontente ſans raiſon, eſt un grand obſtacle à l'émulation. Si votre éleve eſt aigri, il ſe donnera de garde de s'appliquer, parce qu'il ſçait que ſon application vous feroit plaiſir. Un autre obſtacle eſt le dégoût qu'inſpirent les mau-vais ſuccès, l'humeur d'un maître toujours mécon-tent, une tâche trop longue ou trop difficile, qui fournit le prétexte, quelquefois la néceſſité de ne rien faire ou de faire mal. Que la tâche, ſur-tout, d'abord, ſoit facile, & la main qui la donne quelquefois careſſante. Cette méthode amènera l'a-mour du travail, qui portera au-delà du zele de l'inſtituteur, l'ardeur de l'écolier. Soyez content

des efforts autant que des ſuccès : louez, quand la louange eſt un aiguillon relatif au caractere. Mais donnez rarement cet éloge ſi froid, *laudo conatum*, il met l'émulation au déſeſpoir & bleſſe l'amour propre. Celui-ci, quoique d'ailleurs puiſſant mobile, atteint quelquefois l'ardeur. Un jeune homme qui s'eſtime & veut être eſtimé, redoute les mauvais ſuccès : il affecte la négligence, dérobant ſon incapacité ſous le voile de la pareſſe. Ne lui laiſſez point entrevoir que vous le connoiſſez incapable : ne le flattez pas non plus, mettez lui en tête des rivaux quil puiſſe balancer ou ſurpaſſer.

L'uſage d'accorder des prix, favoriſe auſſi beaucoup l'émulation ; mais ils ne doivent point être trop multipliés : ils ceſſeroient d'être piquants. Ils ne doivent pas être trop rares non plus ; ils inſpireroient plutôt le déſeſpoir que l'ardeur. Chaque genre d'étude offre un prix ; mais tous ne devroient pas être entaſſés ſur la tête d'un ſeul écolier : en les partageant on excite l'émulation par l'eſpérance. Dans les colleges de l'Oratoire, auroit-on mérité tous les prix, on n'en a jamais qu'un, ſauf à rendre au vainqueur un autre hommage. Enfin il faut que les prix ſoient intéreſſants. Ils le ſont par la ſolemnité de la diſtribution ; mais cet appareil n'eſt-il point dangereux ? un plaiſir auſſi vif que celui de reçevoir un prix parmi la pompe du plus beau ſpectacle & le charme des applaudiſſemens, ne laiſſe-t-il point dans le cœur d'un enfant, la ſoif des honneurs dont-il s'eſt enivré ? Quand les premieres impreſſions ſont flatteuſes, elles peuvent ſe tourner en paſſion dominante. Au lieu d'un livre, qui n'eſt quelquefois intéreſſant que par le laurier qui l'accompagne, au lieu de l'éclat & de l'appa-

reil, ne feroit-il point plus à propos d'offrir aux efforts d'une claffe, un ouvrage volumineux, curieux, & capable d'inftruire? Ce feroit fournir le canal de l'inftruction, en donner le défir & le goût. Des places affignées au bout de la femaine fur les compofitions des écoliers, des infignes pour les premiers, un livre offert à celui de tous qui, au bout d'un temps défigné, faura mieux l'expliquer ou le lire, s'il s'agit de petits enfans, ce font-là des refforts puiffants. Je voudrois encore propofer un livre intéreffant, l'offrir aux efforts de chacun à qui l'aura, comme un étendard au milieu de la mêlée. Je laifferois les rivaux fe débattre pendant un certain temps, & je ne fixerois qu'en fecret le terme auquel je ferois ceffer les combats pour décider la victoire. A chaque claffe je donnerois ou je ferois cenfé donner le livre à celui qui auroit le mieux fatisfait, non pas abfolument, mais relativement à fes forces, afin que tous puiffent y prétendre; celui qui l'auroit aujourd'hui, feroit intéreffé à le conferver demain. On l'arracheroit, on le perdroit, on le difputeroit encore. L'émulation s'enflammeroit dans la chaleur de la mêlée parmi la réfiftance de l'affiégé, & les affauts des affaillants, moins confédérés que rivaux. Au bout d'un ou deux mois, j'affignerois le livre à celui qui l'auroit eu le plus fouvent dans les mains; ce prix eft d'autant plus capable d'exciter l'émulation, qu'un écolier médiocre qui a peu de prétentions par ailleurs aux récompenfes glorieufes, peut s'en flatter ici. Cet expédient m'a toujours réuffi.

Il eft auffi très-utile de tenir une lifte des bonnes expreffions, d'une bonne réponfe ou d'une compofition bien faite, & d'un autre côté, des fautes

grossieres de chaque écolier, en chaque genre; à la fin de la semaine, on fait lecture de l'un & l'autre. C'est le moyen de graver dans la mémoire, ce qu'on doit éviter & ce qu'on doit suivre, & d'inspirer l'exactitude à éviter les fautes par la crainte d'en essuyer la confusion. Ce châtiment est excellent pour les paresseux; mais il faut ménager un enfant qui manque de facilité sans manquer d'exactitude. Vous devez au contraire accorder votre estime & votre amitié à l'écolier studieux; le desir de la conserver lui donnera du nerf. Un autre moyen d'exciter l'émulation, est de diviser une classe en deux parties, l'une contre l'autre : c'est Rome & Carthage. Tantôt on livre, tantôt on essuye des assauts. Quelquefois prenant une autre méthode, le maître mettra un écolier contre un autre, ou bien trois ou quatre contre un pareil nombre d'égale force. Le mercredi au soir, les vainqueurs sont exempts d'une partie considérable de la tâche imposée à toute la classe. Ce n'est pas un temps perdu pour les diligens qui savent s'occuper; à l'égard des paresseux, c'est sacrifier un jour pour en obtenir six. C'est même avec ceux-ci le plus puissant aiguillon. C'est tourner la paresse contre elle-même & la faire travailler par l'attrait du repos. D'ailleurs il est facile de la séduire, & de l'occuper en l'amusant. Votre écolier paresseux est exempt de travail le jeudi; mettez lui sous les yeux un livre qui puisse lui plaire en l'instruisant, par un choix à dessein; que la composition ou le devoir que vous donnez le mercredi à apporter pour le vendredi, soit piquant & capable d'intéresser même ceux qui n'y sont point obligés. Je sais par expérience, que rien n'est plus propre à l'éducation que ces différents

moyens

moyens ; mais pour en aſſurer le ſuccès, il faut que le maître ſe faſſe petit avec ſes éleves & s'intéreſſe à tous leurs débats, qu'il s'enflamme avec eux, qu'il prenne tantôt part à la victoire, tantôt à la défaite. Ces petits démêlés, quoique ſans intérêts pour un homme formé, doiven en avoir beaucoup pour un maître, non parce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais par la fin à laquelle ils tendent. Si le tendre Racine jouant avec ſes enfans encore petits, bien loin d'avilir le grand homme, faiſoit honneur à ſon cœur, quel maître ne le fait pas à ſon eſprit, quand il anime des débats qui préparent les éclats des talens & du génie.

CHAPITRE VI.

Des Exercices publics.

SI les exercices ne ſont qu'une repréſentation de theâtre, dans laquelle un jeune homme joue le perſonnage de ſçavant, comme on joue ſur la ſcene, celui de Brutus ou de Céſar, ſans être ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt là qu'une impoſture propre à tromper les parens & le public, qui veut bien applaudir à des abus qu'il devroit réformer. Mais cet uſage, tel qu'il ſe pratique dans un grand nombre de colleges, eſt très-utile. Les jeunes gens, dans une ſéance ouverte à toute une ville, répondent ſur ce qu'ils ont étudié pendant l'année, aux interrogations des aſſiſtans, & ſe diſpoſent par-là à paroître en public, forment leur maintien, leur geſte, leur ton, & s'eſſayent à parler avec grace. Dans

cet examen ; chaque éleve, obligé de rendre compte à la patrie de ſes talens & de ſes ſuccès au bout de de ſa carriere, eſt intéreſſé à apprendre, ainſi qu'à retenir. Mais avant de produire les enfans, il faut les exercer. Le maître doit être plus jaloux d'inſtruire que de briller, & ne pas faire la leçon à des perroquets, ſemblables à ceux qui ſoutiennent une thèſe par argumens communiqués. Ces exercices doivent être piquans par la méthode, le choix des matieres, & ſur-tout, par la maniere dont les écoliers répondent ; c'eſt le moyen d'intéreſſer le public, qui n'eſt pas ſans reproche ſur cet article. Les citoyens de chaque ville doivent ſe faire un devoir d'aſſiſter, ſi ce n'eſt pas par goût, du moins par intérêt pour la jeuneſſe & pour la patrie. On ne ſauroit croire combien des ſpectateurs nombreux & bien choiſis flattent les jeunes gens : c'eſt un ſpectacle qu'ils voyent pendant tout le cours d'une année, & dont le ſouvenir eſt un aiguillon qui les tient toujours en haleine.

Que doit-on penſer des tragédies ? On les a ſupprimées ſans nuire à l'éducation. Ces repréſentations diſſipoient la jeuneſſe, l'occupoient toute entiere, & la déroboient à ſes devoirs : elles introduiſoient l'indépendance ; un écolier acteur, menaçant de laiſſer ſon rôle, aſſerviſſoit ſon maître. Elles donnoient du goût pour les ſpectacles, & plus d'une fois on a vu un jeune homme applaudi ſe faire comédien au ſortir du college. Outre les inconvéniens, un acteur ſaiſit quelquefois ſi bien le caractere du perſonnage dont il eſt chargé, qu'il ſe l'adapte, devient comique, fat, hautain, romaneſque, duelliſte ou vindicatif. On rapporte qu'un écolier jouant le rôle d'un Mexicain contre un Eſ-

pagnol, dans la chaleur d'un démêlé, entra tellement dans son personnage, qu'il fut près de le rendre trop naturel, & d'étrangler son adversaire qu'il prit à la gorge dans un transport aveugle. Il sortit du college avec toute la rage du Mexique, frémissant sous le fer de l'Espagne homicide, furieux d'épancher le feu meurtrier qui l'embrâse, il se jette sur un vaisseau flibusquier. Le premier spectacle sur mer est un navire Espagnol. Le nouveau Mexicain tréssaille à l'aspect de sa proie; dans l'attaque il se lance à l'abordage, frappe d'estoc & de taille, & ne cesse que pour passer sur ses levres, son sabre dégoutant, & savourer le carnage d'une bouche écumante. Je ne vois pas d'avantages qui puissent balancer ces désagrémens. Les maîtres, entendant rarement la déclamation théâtrale, se fatiguent beaucoup, & ne font que gâter ceux qu'ils veulent former; quand même ils l'entendroient, elle ne peut être que nuisible, n'étant pas plus naturelle que le style, dans un siecle où l'art presque par-tout contrefait la nature, au lieu de l'imiter. Mais cette déclamation fût-elle parfaite dans la bouche du maître, n'est point celle de la chaire & du barreau. Pour former au débit oratoire, je ferois apprendre & débiter de temps en temps des morceaux choisis des orateurs. Ce n'est pas que je voulusse négliger les poëtes; je sais combien la poésie est capable d'enflammer le génie & le sentiment. Mais je voudrois qu'un jeune homme, en débitant des vers pleins de chaleur, maîtrisât ses mouvemens, & leur donnât le ton de la nature. Qu'un écolier conçoive bien ce qu'il débite, qu'il se mette dans les circonstances du personnage qui parle par sa bouche;

qu'il consulte le sentiment qui en fait plus que toutes les regles, lesquelles ne peuvent que prévenir les écarts, sans jamais donner le talent.

CHAPITRE VII.

De la Lecture.

UN enfant aime entendre & voir, comme il aime courir & se livrer aux ébats. La providence lui donna ces deux penchans, l'un pour développer les organes & l'autre ses facultés. Par une suite de cette curiosité naturelle, les jeunes gens sont jaloux de la lecteure, & c'est à leur âge qu'elle est sur-tout avantageuse, parce qu'ils apprennent plus facilement & retiennent plus fidelement. En lisant ils enrichissent leur mémoire, rectifient leur jugement & leur conduite, forment leur stile & rendent leur imagination féconde par les dépouilles d'autrui, lesquelles s'identifiant avec leurs idées, prennent sur leurs levres & sous leur plume, l'empreinte de l'invention. Le goût de la lecture, si les jeunes gens le contractent, est pour toute la vie l'école des plus belles connoissances, un rempart contre l'oisiveté, les passions & les ennemis dont les richesses & les honneurs ne sauroient nous défendre. Mais pour lire avec fruit, il faut lire avec méthode, avec réflexion & de suite. Les idées confuses s'effacent ou se nuisent mutuellement, & rendent un homme plus ennuyeux que savant. Que les jeunes gens rangent par ordre leurs idées sur un répertoire, rappellant chaque chose à son article : ils contractent par-là le talent de

l'analyſe ; la méthode gravée ſur le papier paſſe dans leur eſprit, ce qu'ils écrivent s'imprime dans leur mémoire & dans leur cœur, & s'ils viennent à l'oublier, un ſeul coup-d'œil ſur ce riche dépôt peut leur rendre un jour, les traits d'érudition & les maximes propres à régler leur conduite. A la méthode, joignez la réflexion. Avoir beaucoup réfléchi, c'eſt avoir beaucoup lu. Rien n'eſt plus facile & plus dangereux que de former des lecteurs ſuperficiels. C'eſt rendre les jeunes gens incapables de profiter jamais de leurs lectures, d'approfondir & de s'appliquer aux affaires. Pour les accoutumer à réfléchir, ne leur mettez pas ſous les yeux des livres futils ; ce n'eſt pas dans une veine ſtérile qu'on cherche le métal précieux. Les ouvrages de ce genre n'apprennent point à penſer ; ils ne laiſſent que des mots & ne font que des parleurs. Accoutumez auſſi vos écoliers à lire de ſuite. Un enfant voudroit feuilleter une bibliotheque, ou un ouvrage ſans le ſuivre & ſans en profiter, ſemblable au papillon qui flaire chaque fleur ſans en rien emporter. Accoutumez-le à ne jamais rien paſſer en liſant : cette loi, impoſée dès le bas âge, deviendra une habitude pour la vie. Dans un ouvrage les choſes s'amenent & ſe prêtent du jour : le fil exact eſt le flambeau qui nous inſtruit à fond. Une mémoire meublée de morceaux déplacés, eſt une galerie confuſe & non pas une bibliotheque vivante.

Que les jeunes gens ne liſent rien que de relatif à leur âge, à leurs études, à leurs talents. Le grand art du maître eſt de lier le plaiſir à l'intérêt, de faire de la lecture un amuſement. Elle ne ſeroit qu'un ennui, dès qu'elle ſeroit au-deſſus

de la portée d'un jeune lecteur qui pourroit ſe dégoûter dès les premiers pas de la carriere littéraire. Pour donner à la lecture un nouvel intérêt, il faudroit, comme je l'ai dit, qu'elle s'accordât avec l'objet des études, qu'elle les facilitât, qu'elle en favorisât les progrès. Un géographe lit la géographie, un orateur les orateurs, un grammairien doit lire les auteurs anciens, & non les latiniſtes modernes, parce qu'ils habillent trop la langue latine à la françoiſe pour la faire bien connoître. Conſultez les talens, dans le choix des lectures. Votre éleve eſt d'un génie froid, qu'il liſe des modeles propres à l'échauffer: il eſt abondant & diffus, mettez-lui ſous les yeux des ouvrages profonds & concis qui profeſſent l'art de dire beaucoup de choſes en peu de mots. Ce n'eſt pas qu'il faille diſtraire ces talents d'eux-mêmes, leur dérober les modeles avec leſquels ils ſimpatiſent & qui peuvent les alimenter: rien n'eſt plus vrai que cette maxime: il faut que chacun ſuive ſon talent; mais il faut auſſi leur offrir ce qui peut ſervir de correctif & de frein, & les préſerver des excès & des écueils. Au reſte un écolier ne doit pas lire qu'un ſeul ouvrage; l'abeille compoſe ſon miel de ſuc de diverſes fleurs. Il en doit lire pluſieurs, & les meilleurs en chaque genre. Car dans un jeune homme le caractere & le génie ne ſont point encore décidés : ils ſe décident ordinairement ſur le modele pour lequel vous leur donnez du penchant. Un livre eſt un ami qui détermine le goût: ne fourniſſez que des ouvrages excellents, parce que l'eſprit eſt de cire auſſi bien que le cœur. Si l'état d'un jeune homme étoit fixé dans le cours de ſes études, je voudrois que ſes lectures fuſſent or-

dinairement relatives à cet état; mais comme on ne peut envifager qu'un citoyen dans un écolier, ce qu'il lit, doit avoir rapport aux différents devoirs de la fociété.

Mais pour affurer le fuccès de l'éducation, écartez fur-tout les mauvais livres. Un jeune homme qui les ouvre eft perdu. Vous ferez difparoître tout-à-coup dans le tombeau des mœurs & des talens, l'écolier ftudieux, entraînant avec lui le citoyen utile. Les romans, les brochures obfcènes & galantes doivent être profcrites d'une bibliotheque ouverte à la jeuneffe. Ils énervent toutes les facultés de l'ame: vous diriez que, parmi des feux trop tendres, où le cœur de cire femble fe fondre, le génie contracte la foibleffe & la langueur, & perd fes tranfports pour paffer tout entier dans le fentiment doux & langoureux. Racine qui dit trop bien je vous aime, diroit mal, je vous hais : mais s'il n'eut appris parmi les échos de cithere le langage des foupirs, il eut peut-être connu celui de la foudre. Ces ouvrages font pernicieux aux mœurs; un jeune homme fe paffionne avec les perfonnages d'un roman, il aime, il foupire, il craint, il efpere avec eux : il époufe leur caractere, leurs défauts, leur langage, leurs façons affectées & romanefques. Après une carriere femée d'intrigues, de galanteries, d'opprobres & de forfaits, un jeune homme imitateur jufqu'au bout d'un héros romanefque, s'élance l'épée à la main, fous les coups d'un rival, ou bien l'amour au défefpoir lui prête le poignard du fuicide : prefque fous nos yeux, un jeune homme depuis peu fe donna un coup de piftolet, & tomba mort fur un livre dans lequel il avoit trouvé cette fource dont parlent les poëtes, *qui bibit*,

indè furit. Quant aux brochures dont nous ſommes inondés, je ne voudrois pas les livrer à la diſcrétion de mon éleve; mais qu'il les reçût d'une main capable de les choiſir. Ces ouvrages pour la plûpart reſpectent peu les mœurs, la religion, reſpirent le fanatiſme qui fait tourner tant de têtes, & ſont capables d'exalter dans un enfant, l'imagination toujours prête à s'enflammer; d'ailleurs quels modeles d'éloquence, qu'un ouvrage dont ſouvent on peut dire à coup sûr: ſi l'auteur avoit autant de goût qu'il a de prétentions, il ne nous auroit pas ennuyé.

L'hiſtoire eſt une école dont ne peut ſe paſſer un jeune homme; mais dans ce monde ſi vaſte de tous les ſiecles paſſés, Thélémaque ne doit marcher que ſous les pas de ſon mentor. Il eſt des hiſtoriens qui produiſent la vérité parmi l'ordure des expreſſions les plus obſcenes, qui enchériſſent ſur des faits ſcandaleux, par la maniere de les raconter, au lieu de leur prêter le pinceau de la décence. Il en eſt d'autres qui, pour ſaper les fondemens de la religion, marchent par des ſouterreins, ſans nier la foi, la rendent ſuſpecte, font rejaillir ſur elle le ridicule & le fiel dont ils couvrent les miniſtres, & préviennent un enfant qui ne connoît pas aſſez ſa religion, ni ceux qui l'attaquent, pour reſter inébranlable parmi les traits dont ſon cœur eſt atteint. Un enfant a néceſſairement ſous les yeux des auteurs claſſiques: mais diroit-on que les ſources publiques ſont empoiſonnées, des apôtres du libertinage ont ajouté des contes dangereux aux fables de la Fontaine, à la traduction d'Horace par Sanadon, des vers abominables, comme pour ſurprendre l'innocence juſques dans un ſanctuaire que l'on voudroit fermer au nom même de la cor-

ruption. Parmi les auteurs que les enfans expliquent ordinairement, il se trouve quelquefois des morceaux que l'on devroit dérober à leurs yeux, parce que c'est dérober le poison à leur cœur : je ne voudrois pas faire passer l'endroit précisément, ce seroit exciter une curiosité dangereuse, mais sous différents prétextes, je laisserois plusieurs pages, & pour ne point interrompre le fil d'un ouvrage, j'en ferois l'analyse de vive voix, dissimulant adroitement l'endroit mauvais. Si vous me trouvez trop scrupuleux, lisez Quintilien, sur cette matiere ; vous rougirez vous-même de l'être moins qu'un payen. Il ne faut qu'un étincelle pour allumer un incendie ; d'ailleurs, dans une classe nombreuse, il se trouve déja des maîtres d'iniquité : ce que vous expliquez d'une maniere chaste à vos écoliers, ils l'expliquent derriere vous d'une maniere indécente à leurs voisins, au sortir de la classe à leurs confreres, avec des commentaires capables de corrompre l'innocence trop curieuse. Sous prétexte de ne rien laisser passer, vous vous rendez responsable du mal qui peut en résulter, & vous perdez peut-être l'innocence par une exactitude meurtriere : mais pour détourner vos enfants de la lecture des mauvais livres, il ne suffit pas de les leur ôter des mains ; il faut les en dégoûter, leur en inspirer l'horreur : autrement, pour les préserver, il faudroit brûler la boutique des colporteurs, ou plutôt tarir tant de plumes, depuis long-temps l'objet des trop justes malédictions de tous les bons instituteurs.

En parlant de la lecture à voix basse, je ne dois pas omettre celle qui se fait à voix haute : il est si rare de trouver de bons lecteurs, qu'on ne peut

s'empêcher de blâmer l'éducation ſur cet article. Il faut montrer à lire aux enfans, non pas ſeulement pour eux-mêmes, mais encore pour la ſociété : ne leur enſeignez jamais rien par routine : montrez-leur la lecture comme toute autre choſe, par principe, & même par démonſtration, autant que leur jugement le permet ; dites à un enfant, l'y formant en même temps, qu'il faut lire, pour l'eſprit, le cœur & les oreilles de l'auditeur : pour l'eſprit, d'une voix diſtincte, ni trop lente, ni trop rapide, proportionnée à l'édifice, aſſervie à la ponctuation, afin de favoriſer l'intelligence : pour le cœur, c'eſt-à-dire, varier le ton avec les choſes : un lecteur qui a du ſentiment, ne s'en défendra pas dans la prononciation ; & s'il a du goût, ſans aller juſqu'à la déclamation, il amenera ſur ſes levres, tantôt la douleur ou la joie, la tendreſſe ou l'averſion, l'aſſurance ou l'effroi ; il fera ſentir une interrogation, une apoſtrophe, un point d'admiration ; il ne lira pas la proſe comme les vers. Dans ceux-ci, la voix ne ſera ni monotone, ni chantante : il paſſera la rime pour s'arrêter avec le ſens. Si l'on faiſoit pratiquer ces obſervations, on donneroit de l'ame aux enfans dès le bas âge ; on les formeroit non-ſeulement à lire avec grace, mais même à débiter avec énergie. Enfin, on doit lire pour l'oreille, obſerver les accens, les aſpirations, la rencontre des conſonnes & des voyelles, des breves & des longues, ſuivre les différens principes conſignés dans la grammaire françoiſe ; c'eſt un des premiers livres qu'on devroit mettre entre les mains des enfans. En apprenant à lire, ils apprendroient à parler leur langue, à la bien prononcer, à ſuivre l'ortographe trop négligée dans

les basses classes, & cependant d'autant plus facile à montrer, que l'occasion s'en présente chaque jour, l'écriture étant un instrument inséparable de presque toutes les sciences. Qu'on permette cette digression & cette réflexion sur l'écriture. Si les écoliers écrivent communément mal, c'est moins la faute du maître d'écriture, que des instituteurs qui ne sont point assez fermes à l'égard des jeunes gens, qui se défont la main, parce qu'ils sont plus jaloux d'écrire vîte que de bien écrire.

CHAPITRE VIII.

De l'Attention.

LA dissipation d'une classe vient des écoliers ou du maître; vous vous interrompez sans cesse, par des impatiences, des invectives, des menaces & des apostrophes, ou par des digressions, des saillies, par un babil sans frein. Vous voudriez l'attention de vos éleves; vous leur dites sans cesse, écoutez. C'est comme si, veillant au repos d'un malade, vous criiez sans cesse à pleine tête à ses côtés, dormez; ou bien par l'effet d'un caractere indolent & facile, vous laissez d'abord aller les choses comme elles vont: vous livrez les enfans à la dissipation. Donner l'essort à leur imagination captive, c'est, ouvrir la cage à la linotte: vous voudriez ensuite arrêter le torrent, & peut-être vous n'en avez pas le courage, ou même la hardiesse: on disoit à certain magister, messire Jean, vos écoliers ne vous craignent gueres; je ne les crains gueres aussi, répondit-il: vous n'en diriez pas autant, les

vôtres vous font la loi. Enfin, quelquefois le maître n'a pas le ſecret d'intéreſſer; il fait bailler ou fait rire, & c'eſt lui-même qui perd le temps de ſes éleves. Pour parer à ces inconvéniens, ne parlez pas beaucoup, menacez peu, puniſſez encore moins, mais à propos, & avec ſévérité; vous vous diſpenſerez d'avertir trop ſouvent. Tout d'abord, ſoyez ferme & n'en démordez jamais : préparez vos leçons, rendez-les intéreſſantes par le fond & la méthode de les donner; mettez-y du feu, il en faut avec la jeuneſſe : piquez la curioſité, animez l'intérêt, mettez dans la néceſſité d'écouter par l'obligation de répéter; ſi vous ne ſavez pas, inſtruiſez-vous; mais ſouvenez-vous qu'il eſt beaucoup plus facile de s'inſtruire que d'apprendre l'art d'enſeigner les autres, & ſur mille ſçavans on ne trouve pas cinquante maîtres : ſi vous ne pouvez ſaiſir la méthode d'intéreſſer vos écoliers & de les inſtruire, quittez votre état, vous n'y êtes pas plus propre qu'un inſtituteur indiſcret, impatient, vétillard, ou bien inſouciant ou puſillanime.

A l'égard de la diſſipation qui peut venir des écoliers; pour l'empêcher, dès qu'ils entrent, exigez le plus grand ſilence; il eſt plus facile de prévenir le babil que de l'arrêter; c'eſt un ruiſſeau qu'on peut retenir à ſa ſource, mais qu'on enchaîne difficilement dans ſon cours. Le grand art, eſt d'introduire & de ſoutenir le ſilence avec de ſages intervalles : car des écoliers, ſur-tout de petits enfans, ne ſont pas capables d'une longue contention. Le ſérieux n'eſt point du caractere de la jeuneſſe, ce n'eſt jamais parmi des rides prématurées qu'on pénétre dans un jeune cœur. Un continuel ſérieux dans le maître, eſt dans ſes éleves un continuel en-

nui qui efface à mesure qu'ils apprennent & ne leur laisse pour tout fruit qu'un éternel dégoût des sciences & de la vertu. Souffrez, excitez les interrogations de vos écoliers, permettez-vous des réflexions, des anecdotes, & quelquefois des saillies qui puissent inviter celles d'un enfant, & lui fournir l'occasion de s'ouvrir & de se faire connoître dans un moment de belle humeur. Mais que le premier mouvement de votre part soit un coupe-langue & le signal d'une application nouvelle. Il est des enfans naturellement étourdis & volages; il faut en pardonner à la légéreté de l'âge, & fermer les yeux sur un mot échappé à la volée : je l'ai dit, je le répete encore, il ne faut pas que l'éducation contraigne trop la nature. La tyrannie mal-adroite est capable de tout gâter. Il se trouve aussi des enfans qui par malice ou par espiéglerie, répandent le trouble dans une classe qu'ils rendent tumultueuse. Ne pardonnez jamais au coupable; ce n'est que par la fermeté & les châtiments à propos qu'on réprime la dissipation d'un méchant, & de ceux qui pourroient l'imiter. Si le défaut est dans un esprit pervers, ou dans une tête mal organisée, le sujet est assez souvent incorrigible; il faut vous en défaire, plutôt que d'exposer la tranquillité & les progrès de toute une classe. Il est des maîtres qui, pour obtenir du silence, constituent les plus sages pour marquer les causeurs sur une sédule, en lettres rouges : c'est pour devenir un Argus, emprunter des yeux perfides; en faisant des délateurs, c'est préparer des ames basses à la société. D'autres pour connoître l'auteur d'un tapage accusent un écolier sur de simples soupçons, & l'accusé n'a de ressource pour se justifier, que de nommer le cou-

pable. Mais quand on eſt innocent, faut-il devenir traître à ſes amis. Si l'enfant vous obéit, vous l'aviliſſez, & vous faites une brêche à ſon cœur; s'il eſt diſcret, & s'offre au châtiment par une généroſité héroïque dans un jeune homme, oſerez-vous bien punir ſa vertu? S'il aime mieux la porte que la punition, que diront ſes parens? Que penſera le public? Qu'en fait de délicateſſe dans ſes procédés, vous n'êtes pas fait pour être l'écolier de votre éleve. Soyez vigilant, vous n'aurez pas beſoin de ſentinelle, & les enfans ſe tenant ſur leurs gardes, vous punirez rarement: un mauvais inſtituteur punit ſouvent, & des fautes dont il eſt le premier coupable, parce qu'il les occaſionne par cette négligence qui n'a ſon principe que dans l'amour du plaiſir de la liberté, ou dans une pareſſe qu'il ne pardonne qu'à lui ſeul.

CHAPITRE IX.

Des Réprimandes, des Menaces & des Châtiments.

Les réprimandes, les menaces & les châtimens dont on pourroit quelquefois ſe paſſer avec un ſeul éleve, ſont en général indiſpenſables dans un college; mais il y faut admettre des regles & des bornes. Dans les réprimandes, jamais de paſſions, de préjugés, d'exagération, d'orgueil, de dédain ni d'aigreur. Ce ſeroit envénimer la plaie qu'on veut guérir: il faut auſſi bannir l'emportement; ſi, pour émouvoir le coupable, l'émotion ſe produit dans vos paroles, que la compaſſion régne en votre cœur, qui doit toujours être ſur vos levres quand vous

reprenez, afin qu'il laiſſe entrevoir que le zele & l'amour ſont les motifs de votre conduite, & que la néceſſité en eſt le ſeul mobile. Comme une réprimande eſt un correctif, elle doit préſenter les moyens de mieux faire : les menaces l'accompagnent aſſez ordinairement, mais elles ne doivent être ni trop fréquentes, ni ſans ſujet, ni ſans effet de la part du maître, quand elles l'ont été de la part du diſciple. Un enfant s'accoutumeroit à vous entendre gronder, comme il ſe familiariſe avec le tonnerre qu'il n'a jamais vu tomber. Autant en emporte le vent, vous dit-il par derriere, & c'eſt tout le fruit de vos menaces. Réfléchiſſez avant de menacer : examinez le caractere & les diſpoſitions de l'écolier, l'eſprit du gouvernement plus ou moins ſévere de la maiſon où vous vivez; il faut en dépendre dans les peines qu'on inflige, quand il ne convient pas, ou quand on n'a pas le droit de réformer. Evitez la témérité d'un arrêt dans lequel l'injuſtice, la rigueur, l'imprudence entraînent des punitions déplacées, injuſtes, ou des deſſous qui décréditent l'autorité & la font déteſter.

A l'égard des châtimens, je voudrois admettre ces regles : ils doivent ordinairement venir de la nature du défaut, afin de le faire éviter, en le faiſant déteſter. L'abeille, en voltigeant, n'ira point flairer une fleur, ſi vous mêlez l'abſynthe à ſon parfum. Un enfant eſt livré à la pareſſe; dévoilez ſon ignorance, mettez-le en parallele dans des conférences avec un écolier ſtudieux; ſes réponſes ou ſon ſilence le feront rougir, & ſon amour propre aiguillonnera ſa pareſſe : privez-le des douceurs & des privileges attachés à la diligence. Les peines, dès qu'elles ſont afflictives, ne doivent être infli-

gées que par néceſſité : la verge, dit l'Eſprit Saint, eſt attachée au col de l'enfant ; elle n'eſt pas dans les mains de l'inſtituteur, il ne l'a pas à diſcrétion, & ce n'eſt que par beſoin qu'il l'a doit employer : ſouvent le pardon vaut mieux que le châtiment : cent fois la bonté d'un maître ſage, à l'égard d'une faute que tout autre auroit puni, a ſurpris, touché, converti le coupable. Il eſt toujours fâcheux de moleſter ſon ſemblable ; n'omettez rien pour l'éviter : inſpirez l'amour, le reſpect & la crainte, on ne peut oppoſer aux défauts de l'enfance, de barrieres plus puiſſantes. Soyez vigilant ſans être vétillard ; la vigilance eſt un œil que les écoliers croient toujours avoir pour témoins. Excitez l'émulation, c'eſt l'aiguillon le plus efficace & le plus doux pour le maître & le diſciple : reveillez les ſentimens, inſpirez la religion, préſervez les mœurs, & vous verrez vos enfans marcher avec ardeur dans la carriere du devoir & de la vertu, ſans que vous ayez beſoin de les y traîner la verge à la main. Dans la néceſſité de punir, ſi les châtimens peuvent être ſéveres, ils ne doivent jamais être cruels : un maître n'eſt pas un tyran. Toute inſtitution ſage proſcrit les punitions qui reſpirent la barbarie, ainſi que l'indécence : il eſt d'expérience, que moins les châtimens ſont révoltans, comme auſſi plus ils ſont rares, plus les mœurs ſont douces parmi la jeuneſſe.

On ne doit jamais punir par humeur ni dans la colere : je ſais qu'un maître ne peut être un ange, mais il doit être un ſage ; dès qu'il ſe ſent hors de ſon aſſiette, il doit tenir ſon bras ſuſpendu juſqu'au moment de la réflexion. Retirez-vous, mon enfant, je me fâche, diſoit le célebre Porée, dans les moments

mens où il ſentoit qu'il étoit homme. La colere reſpire la vengeance, & montre moins le zele que le plaiſir de faire ſouffrir un enfant qu'on devroit plaindre : abſtenez-vous, en puniſſant, des inſultes, des mépris, des épithetes & des ſurnoms odieux. Le châtiment, quand il eſt juſte, eſt bientôt pardonné ; mais une raillerie eſt un trait pour toujours enfoncé dans le cœur d'un enfant qui, un jour devenu à ſon tour votre ſupérieur, peut vous faire ſentir qu'il eſt votre ennemi. Une mauvaiſe épithete ne coûte rien à donner, mais ſait-on qu'on abuſe indignement de l'autorité pour mortifier impunément, & qu'un ſur-nom donné à un écolier, eſt quelquefois pour toute ſa vie une tache à ſa réputation : il ne faut jamais auſſi châtier un enfant quand il eſt irrité ; vous le trouveriez opiniâtre, & vous le verriez mettre le comble à ſes fautes, par des fautes nouvelles ; ne l'aigriſſez pas non plus dans ce moment, par des reproches amers, des inſultes ou des menaces ; vous l'expoſeriez à vous manquer ; attendez le moment de la raiſon, la punition alors deviendra profitable : on doit prendre garde auſſi de trop multiplier les châtimens, ils perdent leur ignominie, ou trouvent le coupable inſenſible, en devenant trop fréquents. Cette répétition vient, ou de l'écolier ou du maître : il faut ſe défaire du premier, s'il eſt incorrigible, & du ſecond, s'il n'a pas d'autre ſecret pour conduire les hommes, que l'art de dreſſer les chiens à la chaſſe, ou ſi c'eſt un médecin qui n'a jamais qu'un ſeul remede, celui de ſaigner toujours.

Une punition étant un remede, pour être ſalutaire, doit être relative au caractere de celui qu'on punit. Un enfant aime le plaiſir; au lieu de faire jouer

la férule, retranchez la récréation; celui-ci eſt ſenſible, contentez-vous d'une réprimande ; il faut auſſi faire attention à l'âge. Un écolier fait une faute, & je le connois orgueilleux : ſi c'eſt un enfant, je lui ferai porter le ſarau : j'obſerverai ici, que pour punir & pour humilier, il eſt très-dangereux d'envoyer chez un artiſan un enfant en forme d'apprentif; c'eſt lui laiſſer, contre le peuple, une horreur à-peu-près ſemblable à celle qu'on conſerve toute ſa vie contre un animal dont on fut effrayé dès le bas âge. Il faut auſſi que la punition ſoit juſte, & qu'elle le paroiſſe aux yeux même du coupable. Ce n'eſt pas qu'il faille qu'il en convienne de bon gré; un écolier n'a jamais tort, mais il faut qu'il ſoit forcé d'en convenir, ſinon par ſon aveu, du moins par l'impuiſſance de produire de bonnes raiſons en ſa faveur. Enfin, un châtiment doit être utile, puiſque c'eſt une correction. Dès qu'il eſt dangereux ou ſans fruit, il eſt un malheur pour le diſciple, un crime pour le maître. Qu'on ne preſcrive jamais de poſture trop gênante : M. Rollin ne veut pas qu'un enfant ſoit plus d'un quart-d'heure à genoux. Pour punir, on ne devroit jamais ſe ſervir d'une férule de bois. Cet inſtrument peut devenir cruel dans une main dirigée quelquefois par l'indignation & la colere. Les ſoufflets, d'autres punitions ſemblables, tiennent de l'outrage, & doivent être mis au rang des mauvais traitements. On a proſcrit l'uſage du fouet des inſtitutions ſages : on ne conçoit pas comment on a jamais pu l'introduire.

Le châtiment doit être, ainſi que les réprimandes, tantôt ſecret, tantôt publique. Dans le premier cas, vous pourrez gagner le coupable, en lui faiſant ſentir que vous le ménagez. Dans le ſecond

cas, vous rendez la punition ſenſible & ſalutaire à ceux qui la voient. J'ajouterai, en finiſſant, que l'arrêt d'un châtiment ne doit jamais être irrévocable. Je ſerois charmé de trouver l'occaſion de faire grace, & je ne la refuſerois jamais, que par de bons motifs, à un honnête homme qui la demanderoit. Il ne convient pas de refuſer une grace raiſonnable, avec une dureté obſtinée qui laiſſe quelquefois entrevoir l'acharnement à pourſuivre un enfant, comme un homme qu'on prend à parti pour une réparation. Un inſtituteur ſe déshonore, quand ſon zele ne reſpire que la vengeance, l'orgueil, ou l'envie de dominer. Une grace accordée eſt ſouvent plus efficace qu'un châtiment. Elle pique le coupable de générosité & de reconnoiſſance, lui fait aimer ſon maître, & lui fait craindre, en cas de rechûte, de le trouver juſtement inexorable. Mais en accordant une grace, je voudrois faire convenir un jeune homme qu'il méritera d'être châtié, s'il retombe, & j'exigerois qu'il portât la peine lui-même, afin que s'il l'encouroit, il ne murmurât pas contre un arrêt, que ſa bouche auroit porté. Il faut, en général, beaucoup d'indulgence avec les enfants. On a dit que, pour les conduire, il falloit de jeunes inſtituteurs: ſans doute, le caractere bouillant d'un jeune homme de vingt ans, a plus de feu; ſon âge a plus de relation avec celui de la jeuneſſe qu'il enſeigne; mais un jeune maître eſt moins propre à conduire qu'un homme déja formé. Il faut, avec les enfants, de la méthode, de l'aſſiduité, de la douceur, de la patience. La bonté, jointe à la prudence, à la fermeté; ces qualités eſſentielles ne viennent que de l'expérience & de la maturité. Vous ferez tou-

jours porté à la miséricorde, quelqu'âge que vous ayez, si vous vous souvenez de ce que vous étiez à l'âge de vos écoliers, de ce que vous êtes dans la société, où vous avez besoin d'indulgence pour des fautes peut-être pires que celles de votre éleve. Il est indocile, vous êtes indépendant; il est paresseux, remplissez-vous mieux vos devoirs? peut-être perd-il encore moins de temps que vous n'en perdez vous-même. Ses fautes sont plus excusables que les vôtres, parce qu'il a moins de raison. Si vous connoissez bien les enfants (j'excepte ce qui concerne les mœurs & la religion dans cette matiere, je ne voudrois rien passer sans raison): si, dis-je, vous connoissez les enfants, vous fermerez les yeux sur la moitié de leur fautes, parce qu'elles viennent souvent de leur imagination, plutôt que de leur cœur.

CHAPITRE X.

Des obstacles à l'Education littéraire.

LES obstacles à l'éducation littéraire viennent des maîtres, des écoliers ou des parents. L'incapacité, le dégoût, l'ignorance, le défaut de zele, de méthode, d'industrie, de douceur, de fermeté, de prudence seroient des obstacles de la part des maîtres. Livrer une classe à l'instituteur sans talents ou sans goût, c'est confier un champ fécond au cultivateur qui ne peut qu'y laisser croître les ronces. L'ignorant est une source vuide; le maître sans zele, est l'instrument qui, destiné à souffler la fournaisse, la laisse éteindre parce qu'il est sans

ame. Manquer de méthode ou d'induſtrie dans les leçons, c'eſt jetter au vent le germe qu'on veut répandre. L'emportement, le caprice, la hauteur ou la dureté ne ſont autre choſe que le ſouffle brûlant qui deſſéche les fleurs au lieu de les faire éclore. Le maître indolent eſt l'eſclave de ſes éleves, l'imprudent eſt un mauvais guide. Si ces défauts viennent de la nature ingrate, ou de la mauvaiſe volonté, on ne peut, ſans trahir la jeuneſſe, les familles & la patrie, confier à des mains qui menacent de la plus mauvaiſe éducation, l'âge le plus précieux de la vie, la partie la plus intéreſſante de la ſociété. On ne pourroit écouter les conſidérations d'un inſtituteur qu'un remerciement laiſſeroit ſans reſſources. Les éleves ne ſont pas faits pour le maître, celui-ci pour eux, & leur intérêt toujours préférable par la raiſon que la ſociété l'emporte ſur un individu. Je pourrois ajouter qu'un mauvais inſtituteur peut influer ſur toute une inſtitution. Il répand quelquefois parmi les écoliers, l'eſprit de diſſipation ou de révolte. C'eſt une épidémie qui paſſe d'un troupeau dans un autre, & qui nuit, dans la morale comme dans les lettres, aux progrès de toute une année. Si les obſtacles ne viennent que du défaut de ſavoir ou d'expérience, le remede eſt dans la lecture, la réflexion, l'étude & ſur-tout celle du cœur des écoliers. Les avis des perſonnes expérimentées ſont des leçons puiſſantes, mais quelquefois négligées. L'ignorance où l'on eſt de l'étendue de ſes devoirs, le défaut d'expérience, la préſomption qui accompagne les talents, & qui fait confondre le ſavoir avec l'art de le communiquer, empêche de conſulter les gens habiles dans le gouvernement de la jeuneſſe : ou bien

leurs avis, trop modérés, s'accordent peu avec le caractere bouillant d'un jeune homme.

A l'égard des écoliers les obſtacles ſont dans le caractere où dans l'incapacité. J'ai parlé du premier, le ſecond eſt ſans remede. Je condamne l'intérêt, la négligence ou la bonté funeſte d'un maître qui n'arrête pas un jeune homme qui pourroit avancer dans une autre carriere, & qui au bout de celle-ci, ne peut ſuivre d'état par incapacité, ne veut prendre aucun métier par fainéantiſe, & reſte ſans autre profeſſion que celle d'être inutile, ou mauvais citoyen. Le libertinage eſt le plus grand de tous les obſtacles. Non-ſeulement il amolit le cœur & le tempérament, mais il donne encore à l'imagination d'autres feux que ceux du génie, il dérobe l'eſprit à l'étude, & le porte uniquement à des objets criminels. Sans les mœurs, tout eſt manqué, l'éducation littéraire, & l'éducation morale & phyſique. Cette vérité, fondée ſur l'expérience, montre combien il eſt néceſſaire de garantir le cœur pour aſſurer les talents. L'amour de la liberté, du plaiſir ou de la diſſipation, nuiſent auſſi aux progrès des jeunes gens. Le meilleur préſervatif eſt un penſionnat bien réglé, parce qu'il ſert de barriere contre un eſſor immodéré, contre les ſociétés, les parties de plaiſirs dangereuſes. La récréation & l'étude y ſont preſcrites: & dans les moments deſtinés à celle-ci, le ſilence facilite l'application, l'œil ſurveillant du maître y contraint.

Les obſtacles qui viennent des parents ſont l'amour idolâtre de connivence avec la pareſſe, le peu d'intérêt qu'on prend aux progrès de ſes enfants, le mépris qu'on fait en leur préſence de la ſcience ou des maîtres, les idées d'ambition ou de fortune,

qu'ils leurs donnent & qui diſtraient de l'étude l'idée du luxe qui diſpoſe au libertinage & à la futilité, enfin le penchant aux plaiſirs qu'on inſpire aux enfants dans les ſociétés du monde. Pour parer à ces inconvénients, j'offrirai ces maximes, détachées, mais relatives à chaque objet. L'amour ſage écarte d'un enfant, non pas ce qui le gêne, mais ce qui nuit. Si l'étude contraint, elle forme. C'eſt l'aiguille qui pique pour broder. Pour intéreſſer les enfants, les parents doivent eux-mêmes s'intéreſſer à leurs études, attacher la faveur & les récompenſes à leurs progrès. Comme le jugement des peres & meres, eſt une impreſſion pour leur famille, il ne doivent parler qu'avec éloge de la ſcience & du maître, afin d'inſpirer de la confiance en l'un & le deſir de l'autre. Qu'on ſe donne bien de garde de tourner les regards des jeunes gens vers les honneurs & les richeſſes. C'eſt offrir à leurs premiers hommages, des idoles qui demandent ſouvent plus de forfaits que de talents. L'idée de luxe eſt également nuiſible : en invitant à la propreté, il faut tenir dans la modeſtie. Si vous ne donnez à la jeuneſſe que des goûts ſimples qui ſont ceux de la nature, vous entretenez un calme favorable à l'application.

TROISIEME PARTIE.

DE L'ÉDUCATION MORALE.

PARMI les différents articles de l'éducation littéraire, il y en a plufieurs qui, quoiqu'ils foient utiles, ne font pas néceffaires. Il y a plus d'une profeffion dans laquelle on ne peut fe paffer de la connoiffance des langues. Mais il n'y a pas un feul état, pas une feule pofition où l'on ne doive être citoyen vertueux. Il faudroit donc infifter fur les vertus fociales. C'eft ce qu'on néglige trop dans les colléges. L'éducation littéraire fixe fur-tout l'attention des maîtres. Mais fi l'on ne forme le cœur, il eft dangereux de former l'efprit, parce que le premier eft ordinairement pernicieux, quand l'autre n'eft pas bon. Si vous ne favez donner à vos éleves, la vertu pour mentor, quand ils ne vous auront plus pour guides, vous préparez des ennemis à la patrie. Infiftez fur l'éducation morale; elle doit être d'autant plus efficace dans un collége, qu'elle y a de grandes reffources. Un jeune homme y rencontre des exemples à fa portée, il y fait avec fes confreres l'effai de fes devoirs; il y trouve une expérience qui le difpenfe quelquefois d'en faire un jour un autre à trop grands frais, enfin pratiquant la vertu, il la contracte d'autant plus facilement qu'il n'a point fous les yeux mille occafions

dangereuſes que préſente le monde avec le ſpectacle des vices, qui ſe gliſſent quelquefois dans un jeune cœur ſous le ſauf-conduit de la bienſéance, du ſang & de l'autorité. Pour donner l'avantage à l'éducation particuliere, ſur l'éducation publique, on dit, que les jeunes gens dans le monde, ſe forment à ſes uſages. Mais aſſez ſouvent, qui dit ſage du monde, dit-il autre choſe qu'une ſingerie maniérée, qui contrefait le reſpect, la complaiſance & la vertu, qui fait les petits maîtres & les coquettes, diſpoſe au libertinage ? Un écolier, non pas ſous la diſcipline d'un maître de latin, titre odieux quand il eſt unique, mais ſous la conduite d'un ſage inſtituteur, deviendra doux, officieux, plein d'indulgence pour les défauts d'autrui, rempli d'égards & d'aménité dans toutes les rencontres. Avec une telle éducation, ſans connoître les uſages du monde, il ſaura dans le temps ſe plier, non pas aux ſingeries, mais aux bienſéances & aux vertus de la ſociété; & cette politeſſe eſt la véritable.

CHAPITRE PREMIER.

De la Vertu.

L'ÉDUCATION morale conſiſte dans les leçons de vertu. La vertu n'eſt que l'amour du bien joint à la pratique volontaire & ſage : le bien n'eſt autre choſe que ce qui eſt preſcrit par l'évangile, ou même ordonné par les loix, la bienſéance & l'uſage, ſans être contraire à la loi de Dieu. Je

dis l'amour ; l'averſion de la vertu l'exclut : un ivrogne qui ſans ceſſer de haïr l'intempérance, s'abſtient du vin par crainte ou par néceſſité, n'eſt pas un homme ſobre. Quand je dis l'amour, je ne dis pas le penchant : la plûpart de nos vertus ſont contraires à nos inclinations, & ne ſont que des triomphes violents que nous remportons ſur nous-mêmes. Si les belles ames ſont vertueuſes, ce n'eſt que par la réflexion & le rapport eſſentiel de leurs actions avec la loi ; la pratique doit ſe joindre à l'amour ; aimer le bien ſans le faire, ce n'eſt pas être vertueux. Cette pratique doit être volontaire, parce qu'elle doit être méritoire. Comme la volonté eſt le mobile de nos actions, du vice & de la vertu, il eſt eſſentiel de la rectifier dans les enfants. Il faut leur donner cette volonté éclairée qui apperçoit en tout ce qui convient ou ne convient pas. Une volonté droite qui ne ſe propoſe jamais qu'un objet avoué par l'équité, enfin, une volonté remplie de cette fermeté qui réſiſte aux dangers comme aux difficultés, qui brave les peines, les menaces & le trépas. L'éducation, l'expérience rendent la volonté éclairée ; accoutumer un jeune homme à ne vouloir que ce qui eſt juſte, honnête & raiſonnable, le rappeler aux principes quand il s'en écarte, lui faire remarquer les erreurs de ſa conduite, c'eſt rendre la volonté droite ; le caractere, l'amour du devoir, le témoignage de la conſcience donnent la fermeté. Gravez les ſentiments de religon & vous laiſſerez dans un jeune cœur, la conſtance qui fait les héros & les martyrs. La pratique doit être ſage ; c'eſt-à-dire, animée par les motifs les plus purs, éloignée de tout excès. La vertu eſt en-

tre deux extrêmes: *Virtus ſtat in medio.* Aſſignez à un enfant les bornes de chaque vertu; en montrant jusqu'où elle peut aller, c'eſt montrer où elle peut dégénérer. L'eſprit ſaiſit l'idée la plus juſte, quand il comprend tout à la fois le terme auquel la vertu finit, & auquel commencent l'erreur ou la paſſion. Un enfant inſtruit de la ſorte, apprendra à ne jamais porter le zele juſqu'au fanatiſme, la prudence juſqu'à la duplicité, l'humilité juſqu'à la baſſeſſe, l'économie juſqu'a l'avarice. Les bornes touchent l'excès, qu'il ne faut pas confondre avec la perfection qui l'avoiſine. La libéralité à ſon comble touche à la profuſion. La perfection eſt la vertu montée à ſon dernier dégré. Les vertus ſont des préceptes, mais la perfection ne l'eſt pas du moins pour tous. Il ne ſeroit pas ſage de l'exiger d'un enfant; ſon cœur n'a point aſſez de fermeté, ſon eſprit aſſez de lumieres, ſon caractere n'eſt point aſſez décidé. Il ſeroit imprudent d'entreprendre un édifice ſur un ſol qui n'a point aſſez de conſiſtance. La vertu, dans un jeune cœur, eſt une fleur tendre, qui s'épanouit au ſouffle du zéphir. Un vent impétueux, ou brûlant, étoufferoit le germe délicat qu'il faut développer doucement. Le grand point eſt de faire aimer la vertu pour toute la vie. Proportionnez les leçons & la pratique à la foibleſſe de l'âge. La maturité courageuſe, & la grace plus encore, amenera la perfection.

CHAPITRE II.

De la Regle du motif de la Vertu.

LA Religion doit être le motif & la regle de la vertu, sans ce ressort, elle n'a souvent de réel, sous des dehors imposteurs, que l'intérêt, l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme adroit qui surprend l'admiration sous un beau nom. Gracchus est généreux: dans sa libéralité ambitieuse il n'aime que lui-même, & n'est jamais plus ennemi de la patrie que quand il paroît plus citoyen. Diogene se cache, mais c'est sans se dérober, & s'il paroît si dégagé de tous les intérêts, c'est qu'il prétend trouver dans son tonneau une colonne qui le produise aux yeux de l'univers & de la postérité. César pardonne, mais sans aimer: la politique emprunte les traits de la générosité. Julien est sage, mais sa philosophie n'est qu'un manteau; je le vois atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille; sa sagesse semble s'échapper avec son sang & l'espoir de la vie. Je cherche le philosophe dans les bras du trépas, & je ne trouve qu'un forcené qui meurt au-dessous du dernier de ses soldats. Qu'on approfondisse tous les héros payens dont le cœur n'eut point les ressorts de la foi, on verra que leurs vertus sont des fruits qui dérobent sous leurs coloris, le ver rongeur qui les corrompt. Pour donner aux jeunes gens une haute idée de la religion, pour inviter l'hommage qu'elle mérite, & régler le principe de leurs actions, montrez qu'il n'appartient qu'à l'évan-

gile, par ses loix & les motifs qu'il inspire, de former le héros & le citoyen. Un Chrétien envisageant la patrie comme une famille dont le Souverain est le pere, les hommes comme ses freres, Jesus-Christ, le meilleur des citoyens, comme son modele & son juge, ne peut avoir que des motifs purs & relatifs au bonheur de la société. Dans un Chrétien, l'ambition n'est point sans patriotisme, la générosité sans la charité, la modestie sans l'humilité, la philosophie sans la sagesse, l'intérêt sans la justice, parce que la foi présente à chaque vertu son motif & sa regle, des exemples rendront encore ici la vérité sensible. Saint Grégoire de Naziance s'ensevelit dans sa retraite : va-t-il chercher le tonneau de Diogene ? non, il ne veut qu'un tombeau, où connu de Dieu seul, il soit oublié des hommes, oublié de lui-même : s'il laisse échapper ses talens, c'est uniquement quand ils sont des lumieres. Saint Vincent de Paule, auquel l'Eglise a dressé des autels, auquel sa patrie doit des statues, ce héros, dont sa philosophie eût fait l'apotéose, s'il n'eût été un Saint : Vincent, le premier citoyen qu'ait eu la France, a la religion pour mobile; il devient, avec ce motif, le pere des malheureux, & s'il ne se sacrifie pas pour chacun d'eux, c'est qu'il est nécessaire à tous. Le trépas tranchera le cours de sa vie, sans interrompre celui de ses bonnes œuvres; il immortalise, il multiplie l'ame de son ame, sa charité, dans les établissemens héritiers de son esprit, dans une congrégation dont l'humanité plaide la cause, & que la politique respecteroit encore, si la religion venoit à se taire. Mais quittons l'ombre des autels, transportons-nous sur le théâtre de la gloire. Dès que les guerriers n'entendent, dans

les accens de la trompette, que la voix du Dieu des armées, plus grands par leur conduite que par leur ſuccès, ils ſont ennemis ſans être des fléaux. Bayard vit en héros, plus maître de ſon cœur que Céſar ne le fut de l'Univers. Il meurt en ſage, plus grand dans les bras du trépas, qu'il ne le fut dans le ſein de la victoire. Duguefclin a l'évangile dans le cœur, quand il a l'épée à la main : s'il eſt la terreur des ennemis, il eſt l'eſpoir des vaincus, le pere des vieillards, des femmes, des enfans. Montmorenci, qui mérita mieux le nom de grand qu'Alexandre, pardonne à la main qui lui donne la mort, & parce qu'il eſt Chrétien, porte la généroſité juſqu'à l'amour de ſon meurtrier

CHAPITRE III.

Des moyens de former à la Vertu ; de la connoiſſance du cœur.

Les moyens de former aux vertus, ſont les leçons, les exemples, la pratique, & d'abord la connoiſſance que le maître doit avoir du cœur de ſes éleves : chacun a ſon humeur, & tous les caracteres ſont preſqu'auſſi variés que les viſages ; il s'agit de les bien connoître, afin d'en profiter pour inſinuer la vertu : mais comment les étudier ? Pour connoître un enfant, il faut converſer avec lui, donner aſſez d'ouverture pour le laiſſer parler, raiſonner, agir librement : examinez avec réflexion ſes démarches, ſes diſcours ; il décele ordinairement ſon cœur & ſon eſprit. Un jeune homme a

quelquefois des intérêts pour se montrer aux yeux du maître tel qu'il n'est pas, & cacher ce qu'il est: mais avec ses confreres, il est toujours ouvert. Sachez ce que les écoliers pensent les uns des autres; ils ne se trompent jamais gueres : suivez-les dans la récréation, c'est-là que, sans y penser, ils se montrent à découvert; d'ailleurs, si vous étudiez avec attention le caractere d'un enfant, vous le connoîtrez infailliblement; seroit-il naturellement dissimulé, il se trahira d'autant plus sûrement, qu'il ne'st pas capable de soutenir la dissimulation dans un enchaînement d'occasions de se trahir.

CHAPITRE IV.

Des leçons de vertu en général.

A la connoissance du cœur, il faut joindre les leçons : il en est de générales, il en est de particulieres. La morale ne s'enseigne pas comme les sciences par des exercices réglés. Je sais que les sermons & les catéchismes sont de puissantes leçons; mais il y en a d'autres qui, sans être aussi instructives pour l'esprit, sont plus éloquentes pour le cœur & plus persuasives, parce qu'elles sont préparées par des incidens qui leur donnent de l'énergie: c'est quelquefois une réflexion rapide, à l'occasion de l'explication d'un auteur classique, d'un événement, d'un malheur, d'une faute funeste à celui qui l'a commise; ce sont mille circonstances que j'indique d'une maniere générale, mais que saisit en détail un maître habile, entre les mains

duquel tout devient instruction. L'intelligence, l'attention, la prudence, le zele & l'art de l'insinuer; sont absolument nécessaires pour répandre avec fruit le germe de la vertu dans des leçons qui doivent venir à propos & comme d'elles-mêmes, afin que si elles laissent entrevoir le desir d'instruire, elles ne montrent jamais l'envie de reprendre. Toute leçon qui porte l'empreinte de la censure, court les risques de la stérilité; il ne faut point non plus qu'elles soient trop longues ou trop fréquentes; j'ajoute qu'elles doivent être claires & frappantes, sur-tout intéressantes, par la relation qu'elles ont avec le jeune homme, ou qu'elles auront un jour avec l'homme formé.

CHAPITRE V.

Des Avis.

Les avis sont les leçons particulieres; ce sont ordinairement les plus efficaces, parce que le maître transformé en ami, ne se produit point sous les images de la sévérité, de la passion ou des préjugés, plus capables d'aigrir que de corriger, parce qu'il ménage l'amour propre, ce nous-même qu'il faut respecter pour entrer dans un cœur dont il a la clef: ce moyen presque toujours heureux quand il est bien ménagé, développe ou donne les plus belles inclinations, prévient les vices & les désordres d'un éleve, épargne au maître des réprimandes, des châtimens, & quelquefois la douleur de voir une éducation manquée: douleur qui seroit bien

bien commune aujourd'hui, ſi les maîtres connoiſſoient auſſi bien leurs devoirs qu'ils les connoîtront au jugement de Dieu. Mais les avis, pour être efficaces, doivent être fréquens, donnés à propos & d'un ton inſinuant. Pour développer ces réflexions, me feroit-il permis de donner un exemple de la maniere dont on doit inſpirer la vertu par de ſages avis ?

J'ai remarqué qu'un écolier tendoit à l'avarice ; ce n'eſt pas un penchant de la nature, c'eſt celui de l'éducation domeſtique qui a rendu l'enfant avare à la fleur de l'âge, en répétant cent fois pour toute leçon, il faut ménager, mon fils, il faut ménager : il ménage auſſi, & ſe promet aux vacances de faire ſonner tous ſes mêmes plaiſirs aux oreilles de ſa maman. Malheur à l'inſtituteur comptable à la patrie, qui laiſſera croître avec indifférence l'avare qui doit un jour retenir captive la félicité ſtagnante & la ſubſtance du public ! Je veux abſolument faire un bon citoyen de ce fléau naiſſant ; mais auparavant d'adminiſtrer le remede, je prépare le malade : j'offre à ſes yeux l'hiſtoire d'un avare couvert d'odieux & de ridicule, qui fait ſon malheur & celui d'autrui. Je place à côté l'hiſtoire d'un de ces hommes bienfaiſans, qui croyent avoir perdu la journée, quand leur main a ceſſé d'être le canal de la libéralité, d'un héros dont l'exiſtence eſt un préſent du ciel, dont la mort eſt une calamité que tous les malheureux vont pleurer ſur le tombeau de la bienfaiſance. Mon éleve me rend compte de ſa lecture. Auquel des deux aimez-vous mieux reſſembler, lui dis-je ? Le choix eſt bientôt fait dans la ſpéculation. Mais ſavez-vous comment on devient Titus, & comment on devient Créſus ?

A l'égard de celui-ci, je ne dirai pas, c'eſt en ſuivant votre marche; je feindrai même d'ignorer ſon défaut, afin de pouvoir, ſans inſulte, m'appeſantir ſur l'avarice; l'horreur que j'en témoignerai, l'ignorance où il me croira à ſon égard, intéreſſeront ſon amour propre à des précautions qui le rendront généreux, en voulant cacher qu'il eſt avare. L'éducation, lui dirai-je, eſt déciſive : quand les défauts ou les vertus commencent avec nous, ils y finiſſent ordinairement auſſi. L'horreur que vous témoignez pour l'avarice annonce un noble penchant : il ſeroit beau de retracer le généreux modele que je vous ai mis ſous les yeux : il ne tiendra qu'à vous, mais pour ſe former à la généroſité, il faut la pratiquer : vous avez à chaque jour de congé, une ſomme aſſez conſidérable pour vos menus plaiſirs; garder cet argent ſans vous en ſervir, ce ſeroit me donner de votre perſonne la plus fâcheuſe idée, & mériter le nom d'avare, c'eſt-à-dire, le nom d'un être ſi mauvais, qu'il n'eſt pas bon pour lui-même. L'uſage le plus ſage & le plus utile que vous puiſſiez faire de votre argent, eſt de le partager entre vos menus plaiſirs & ceux de vos amis, ſans oublier les pauvres; penſez d'abord à vous : je connois un de vos confreres, (je le lui nommerois alors) qui manque de fortune; ouvrez-lui votre bourſe, non pas en public; un bienfait eſt vendu trop cher, quand celui qui le reçoit l'achete au prix d'une humiliation! mais offrez entre vous & lui; cette libéralité vous fera un ami, vous apprendra le ſecret d'en faire d'autres : l'amitié vaut mieux que tous les tréſors. Les pauvres, au retour de la promenade, ſe trouveront ſur votre paſſage, ou mieux encore, vous les irez

visiter vous-même ; si vous ne leur donnez pas les prémices, du moins accordez-leur le reste de vos plaisirs ; leur misere & leurs soupirs vous accuseroient, s'il se trouvoit de l'argent dans votre bourse à la fin de la semaine.

Il n'est pas besoin de dire que la douceur, les caresses doivent accompagner les avis, ainsi que les témoignages d'estime qu'un enfant est toujours jaloux de conserver dans l'esprit de ses maîtres. Le premier congé, tout ira bien ; dès le second, l'avarice, peut-être, en murmurant, tiendra les cordons de la bourse. J'ai dit que les avis doivent être fréquents ; il faudra les recommencer. Si mon jeune homme a de la religion, j'en ferai usage, & ce ne sera pas sans succès ; mais s'il en a peu, & si je vois son cœur opiniâtre contracter la dureté du métal qu'il chérit, contre une passion dominante, j'appellerai les autres passions. On se fait friser, on apprend à danser : si vous voulez le perruquier ou le maître de danse, vos menus plaisirs en feront les frais. Si l'enfant résiste, & s'il trouve la frisure & la danse trop cheres, quand il faut les payer, ou c'est entêtement, ou c'est avarice formelle. Dans le premier cas, la patience & la douceur pourront triompher à la fin : peut-être ne se connoissant pas lui-même, il m'accuse de prévention ; alors ne gardant plus de mesure, je lui mettrai sa conduite sous les yeux, & je lui présenterai un miroir où il pourra s'envisager avec une horreur salutaire : dans le second cas, je le livrerai à la risée de ses confreres : il vaut mieux qu'il essuye au college qu'en public, un jour, les bordées de la satyre : ce remede violent ne manque gueres d'être efficace, & c'est un des plus grands avantages de l'éducation

publique; mais s'il étoit ſans effet, en m'écriant avec douleur, quel monſtre la patrie nourrit dans ſon ſein! je rendrois à la famille un fléau naiſſant que Sparte auroit étouffé pour épargner les malheurs ou la vie de mille citoyens infortunés.

CHAPITRE VI.

Des Châtiments.

EN général la vertu ſe prêche ou s'inſinue, on ne la force pas. Si les punitions en procurent les actes, loin d'en inſpirer le penchant, elles en donnent quelquefois l'averſion en la faiſant regarder comme un joug rigoureux, dont on ſaura s'affranchir quand la liberté foulera les loix de l'éducation. Je ſais que les ſentiments peuvent être néceſſaires pour réparer un ſcandale, pour ſervir d'épouvantail, ſinon au coupable, du moins aux ſpectateurs. Mais hors ce cas, la punition la plus ſage, eſt celle qui vient naturellement d'une faute. Rendez le vice funeſte & vous le rendrez odieux. Un enfant eſt prodigue, donnez lui d'abord tout ce qu'il vous demandera, la ſource ſera bientôt tarie. Laiſſez le dans l'indigence & la privation des plaiſirs qu'il ſe procuroit autrefois. Cette leçon lui fera ſentir le prix de cette ſage économie qui ménage les plaiſirs avec les reſſources, & qui fait face à tous les beſoins. Je ne voudrois pas cependant le laiſſer trop long-temps ſans argent, pour ne pas l'expoſer à des baſſeſſes. Je ne ſouffrirois pas non plus qu'il empruntât; c'eſt par de premiers

emprunts que les jeunes gens apprenent à ruiner leur fortune long-temps avant la jouiſſance. Les maîtres ſur cet article ne voyent point les choſes d'aſſez loin. Si mon éleve empruntoit, je ne voudrois pas fruſtrer le prêteur, ſur-tout, ſi c'étoit un confrere; ce ſeroit punir un enfant bienfaiſant, dans lequel le défaut de réflexion, eſt plus pardonnable, que le défaut de généroſité: mais je punirois l'emprunteur, & la dette ſeroit payée au double; moitié pour le prêteur, moitié pour les pauvres, & le tout ſeroit pris dans la bourſe des menus plaiſirs. Avant la fin de l'année il pourroit s'y trouver un déficit. Je le laiſſerois goûter ſans adouciſſement, comme les remedes qui ne ſont jamais plus efficaces, que quand ils ſont plus amers. A chaque fois qu'il demanderoit, je lui dirois avec ſévérité vous vous en ſouviendrez, mon enfant, & vous apprendrez à ne pas avoir recours à dix ans d'ici, à l'uſurier qui viendroit dévorer votre fortune auſſitôt qu'il vous en verroit maître, pour vous laiſſer le reſte de votre vie, dans la miſere & l'opprobre.

Un jeune homme eſt tapageur en récréation, maraudeur en promenade; s'il donne des chiquenaudes, il en attrapera; laiſſez le ſe mordre les doigts: ne le plaignez jamais. Quant aux fruits volés, qu'il les paye plus qu'ils ne valent, & à ſes frais particuliers? Un châtiment plus ſenſible, mais ſur-tout plus honnête, ſeroit de lui dire: mon enfant, je veux paſſer la récréation ou la promenade avec vous. Votre compagnie eſt un peu grave pour une tête légere: vous ne devez pas la rendre amuſante. Tout en cauſant avec lui, faites lui remarquer ſes camarades qui ſe livrent à l'eſſor dont

l'ardeur l'enflamme. Voyez un tel & un tel, comme ils ſont gais, d'une humeur égale, honnêtes, & patients. Ils ſont faits pour être heureux & faire le bonheur des autres, parce qu'ils aiment tout le monde, & tout le monde les aime. Montrez-lui quelqu'un qui lui reſſemble pour le caractere, & dites, je plains un tel pour ſon humeur; il eſt à charge à ſes maîtres & à ſes confreres; il ſera déteſté dans la ſociété, il n'y jouira jamais de l'eſtime des honnêtes gens, ni des douceurs de l'amitié, parce qu'il ſe brouillera avec tout le monde. Il ſentira que vous ne lui faites pas des compliments, & il en ſera d'autant plus moleſté, que votre air de politeſſe lui ôtera même la conſolation des murmures. Il oubliera peut-être la leçon; répétez le remede. Cela vous ennuyera : pourquoi êtes vous inſtituteur? ce ne ſont point vos peines que vous devez craindre, c'eſt le malheur de vos éleves. Cette méthode eſt ſage, & vaut infiniment mieux que la férule & la diſcipline, plus capable quelquefois de faire haïr le maître, que les défauts qu'il veut corriger.

CHAPITRE VII.

Des Récompenſes.

DOIT on donner à la vertu le mobile des récompenſes ou des éloges, je ne le crois pas : rendre la vertu intéréssée, c'eſt former un égoïſte. Qu'une bonne action trouve ſa récompenſe dans ſes ſuites, c'eſt le plus doux & le plus noble ſalaire. Votre éleve annonce dans une conduite ſoutenue, la

droiture d'un honnête homme: point d'éloge. Mais accordez-lui votre estime & votre confiance, ayez soin adroitement que tout le monde imite votre conduite sans affectation, mais comme par un effet du penchant qu'inspire la droiture; vous attacherez votre jeune homme à la vertu, comme on l'attache au vrai bonheur, & vous en ferez pour les autres un modele rempli d'appas. Il etoit dissipateur, vous l'avez rendu économe; l'avantage de ne manquer de rien, est tout à la fois la récompense & la leçon.

CHAPITRE VIII.

Des Exemples.

L'EXEMPLE, sur-tout celui du maître, est encore une puissante instruction; vous en trouverez des exemples convenables, dans l'écolier chrétien, l'ecolier vertueux; deux livres imprimés depuis peu. Les enfants y verront d'une maniere sensible la possibilité de ces devoirs qui peuvent les conduire à la sainteté par les sentiers d'une vie commune. On ne doit pas manquer de les rappeller à l'exemple de leurs confreres dont ils admirent la régularité. Ce sont là des livres vivants dans lesquels la vertu en action, parle beaucoup mieux qu'en récit. Mais ne louez jamais le jeune héros en sa présence; ce seroit lui présenter un écueil dans la leçon d'autrui. Que l'éloge que vous en ferez ne soit pas mêlé de reproches à vos auditeurs. Ils ne verroient dans le modele, qu'un censeur pour eux & qu'un rival à votre estime. Dites

au contraire, que celui qui eſt le mieux partagé en vertu, ne l'eſt peut-être pas en diſpoſitions; que parmi ceux qui vous écoutent, il y en a beaucoup qui ne pourroient l'égaler ou le ſurpaſſer. Parlez auſſi de temps-en-temps de l'exemple des ſaints; mais diſtinguez bien ce qu'il faut admirer & ce qu'il faut imiter. Les ſaints ont fait des prodiges de toutes eſpeces; ſi vous vouliez engager un enfant à jeûner, à ſe maſſerer, à garder le ſilence, à renoncer à tous les plaiſirs, vous rendriez la morale contraire au but de l'éducation & à l'eſprit de l'évangile, qui ne nous impoſe jamais un joug que nous ne pouvons porter. Ce ne ſont pas les actions des Saints qu'il faut prêcher, ce ſont leurs vertus; mais ſans les ſurfaire, les mettant au dégré proportionné à l'âge. Tel Saint ſe fait captif pour délivrer un eſclave, un autre ſe dépouille de ſa fortune en faveur des pauvres: voilà des traits qui font voir juſques où l'on peut porter la charité, mais non pas juſqu'où l'on doit la pratiquer. Des exemples faits pour condamner les inhumains & les avares, en montrant que nous pouvons au moins protéger & ſoulager les malheureux, puiſque des hommes ſemblables à nous leur ont ſacrifié des tréſors précieux, la fortune & la liberté: enfin le plus ſage de tous les modeles, eſt Jeſus Enfant, ce Dieu qui, par eſſence ſouverainement parfait, même ſans déployer ſa perfection, ne la fait pas éclater dans des prodiges, mais dans une ſimplicité qui la met à la portée de tout le monde. *Proficiebat ætate & ſapientiâ.* Il croiſſoit en âge & en ſageſſe: admirables paroles qui nous enſeignent que la grace ſuit la nature & la développe doucement, & qu'un Dieu fait homme ne paroiſſoit pas à douze ans, ce qu'il parut à trente.

L'hiſtoire nous fournit auſſi dans le tiſſu de ſes exemples, une excellente école. Le monde eſt toujours dangereux pour un cœur jeune & ſenſible, & ce n'eſt qu'en ceſſant d'être vertueux, qu'on y apprend à le devenir. Fatale expérience que celle qu'on n'achete qu'au prix de ſa vertu! Dans l'hiſtoire, les jeunes gens voyent la ſociété ſans en courir les riſques ; les vices, ceſſant d'être en action & partageant l'inertie du tombeau, ne ſe montrent plus qu'à l'eſprit, ou s'ils parlent encore au cœur, démaſqués ou devenus funeſtes, ils ne laiſſent plus ſur les débris de leurs charmes que l'horreur & l'effroi qui prêchent la vertu. Uliſſe mérita le nom de ſage pour s'être inſtruit en voyageant, par les mœurs & les uſages des nations qu'il parcourut. Plus heureux qu'Uliſſe, un jeune homme ſans voyager peut appeller ſous ſes yeux les ſiecles tributaires de leurs leçons, & c'eſt cent fois parcourir le monde; mais il doit, pour trouver la morale hiſtorique, la chercher ſous le flambeau d'un guide éclairé. Télémaque, voyageur ſur les traces de ſon pere, ſuivoit les pas de Mentor, obſervateur habile à dévoiler aux yeux de ſon éleve le livre de la nature & de la ſociété, toujours ſcellé pour la jeuneſſe. Je voudrois que tous les jeunes gens d'une même claſſe luſſent la même hiſtoire, qu'ils rendiſſent tous compte de leur lecture à leur maître commun, & cela dans un temps déterminé, qui ſeroit le premier pris ſur la journée, comme le plus précieux. Je ne dirai pas qu'ils enrichiroient leur mémoire par des morceaux d'érudition, qu'ils s'accoutumeroient en ſe fixant aux époques, à mettre de l'ordre dans leur connoiſſance, qu'ils rendroient leur imagination féconde, qu'ils l'embelliroient par

le coloris du ſtyle, que le ſentiment ſe déploieroit, & le génie prendroit ſon eſſor ſur les traces des héros ; qu'ils formeroient leur jugement par les réflexions qu'on leur feroit faire ; je n'ajouterai pas qu'ils entreroient dans le labyrinthe de la politique ; qu'ils développeroient l'origine & les cauſes ; qu'ils ſuivroient le fil, les progrès & les ſuites des révolutions & des événemens ; qu'enfin un fait ne feroit jamais pour les jeunes gens l'aliment d'une curioſité ſtérile : je n'entre point dans ce détail qui regarde la partie littéraire, mais ils approfondiroient les hommes, ils apprendroient à les apprécier, à démêler leurs talens, leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, les traits & les reſſorts de leur cœur, ils profiteroient de leur conduite, de leurs fautes & de leurs paſſions, qui perdent ſur le théatre de l'hiſtoire, le nom de bonheur & de vertu, & dont le dénouement trahit le cœur impoſteur & brillant.

Mais, dans le choix, doit-on préférer l'hiſtoire générale d'un empire à l'hiſtoire d'un particulier ? La premiere eſt le théatre des grands événements, des grands intérêts & de grandes paſſions ; la ſeconde eſt le détail de la vie privée & le tableau des vertus civiles & domeſtiques ; l'une ſemble être ſurtout l'école des rois, des miniſtres, des ambaſſadeurs, des généraux & des politiques ; l'autre eſt plutôt celle du citoyen dans chaque état, de l'époux, du pere de famille ; enfin, dans celle-là ; l'on ne voit guères que le roi, le miniſtre & le capitaine. L'homme, tel qu'il eſt, ſe dérobe ſous l'air compoſé qu'on prend, quand on ſe montre en public. Dans celle-là, le lecteur ſuit ſon héros dans l'intérieur d'une famille, dans mille circonſtances, où

il ſe montre, ſans penſer même à ſe cacher. La premiere eſt propre à former des ſavants ; la ſeconde, à former les mœurs, & doit avoir la préférence, quand il s'agit de morale. Mais comme le but de l'éducation eſt de rendre tout-à-la-fois vertueux & ſavant, j'adopterois l'hiſtoire d'une république ; elle préſente le fil des révolutions & des événements, les reſſorts du gouvernement, le caractere des grandes paſſions ; elle ouvre le champ de bataille, le cabinet où la politique ourdit les grands projets; ſous le même coup-d'œil, elle trace les vertus, les vices, les devoirs de l'homme & du citoyen. C'eſt pour cette raiſon, ſans doute, que M. Rolin voulant faire de l'hiſtoire une école, n'a choiſi que des républiques. Ce n'eſt pas que je vouluſſe former un républicain, mais ſeulement un citoyen ; on doit l'être ſous tous les gouvernements.

L'hiſtoire n'eſt qu'un récit, la fable eſt une action. C'eſt la repréſentation de la ſociété. Si je parlois des fables de La Fontaine, en particulier, je dirois : c'eſt auſſi un modele du goût le plus exquis, une ſcene où ſe produiſent le bon ſens, la raiſon, l'eſprit & l'art fondu dans la nature. Les écoliers avancés y trouvent le contre-poiſon de cette littérature, qui s'accrédite ſur les débris du goût. Mais ce qu'il y a de plus précieux, ils y forment leur cœur, ils y voient la morale en action, les paſſions, les vertus & les vices en mouvement. Ils apprennent ce qu'il faut penſer, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut éviter, ou faire dans les cas de la vie & dans tous les poſtes de la ſociété. Cent maîtres à la fois ſe préſentent ſous les yeux d'un enfant : chacun lui donne ſa leçon dans le détail le plus varié, & tous enſemble font pour lui les frais d'une expérience

qui ne coûte rien à celui qui s'en sert. Cette école est d'autant plus à la portée des jeunes gens, qu'ils sont au collége sur le premier théatre de la société, & que chacun y joue son petit rôle. Presque pas un écolier qui n'ait été le renard ou le corbeau pas un d'eux qui ne connoisse la fable du loup & de l'agneau, & qui n'ait subi ou fait éprouver la loi du plus fort. Sous la conduite d'un instituteur éclairé, un jeune homme trouvera, dans les fables de la Fontaine, même avant d'entrer dans le monde, cette prudence, cette maturité qu'on n'acquiert souvent qu'après avoir été long-temps la victime de son ignorance, ou la dupe des fripons. Mais le maître doit avoir une grande connoissance du monde & de la morale, pour aider l'intelligence de ses éleves, faire l'application des fables, les développer, rapprocher tellement la réalité de la figure, qu'ils oublient la seconde pour n'appercevoir que la premiere : dans la fable de l'aigle, de la laie & de la chatte, celle-ci doit disparoître pour ne montrer que l'imposteur, ourdissant, en mille rencontres, les trames de la calomnie, sous les plus beaux voiles, même sous celui de la charité.

C'est vraiment là, voir le monde pour le connoître. Ce n'est cependant pas tout à fait sans danger, si l'on n'y prend garde. La fourberie, dans l'apologue, emprunte un air trop riant : Bertrand avec Raton auprès du feu, montre comment un Madré se sert d'un sot pour escamoter en cent rencontres quelque chose de plus précieux que des marons. Demandez à un enfant auquel des deux il donne la préférence, du corbeau ou du renard? il méprise le premier sur lequel il crie haro, il aime le second qui le fait rire. Il seroit charmé d'en

avoir fait autant & peut-être il y pense, non pas par friponnerie, mais par espiéglerie. Tout en devenant espiégle, c'est qu'il apprend à devenir fripon. Voilà le désagrément de la fable. Mais rien n'est sans inconvénient, pas même les meilleures choses. Point de jardin botanique qui ne renferme des poisons parmi des plantes salutaires. C'est au maître à effacer par les leçons, les impressions dangereuses. Je demanderois à un enfant : si, tout en vous flattant on vous eût dérobé votre beurée, pendant qu'on vous faisoit chanter, ririez-vous du filoux qui vous laisseroit à jeun, que répondroit-il : non. Si le renard eût escamoté sans compliment, que seroit-il ? Un voleur. L'est-il moins, pour être courtisan. Non sans doute. Lequel est le plus coupable de celui qui vous lie les mains en vous endormant pour voler votre bourse, ou de celui qui vous met sur la défensive, en vous avertissant qu'il la veut prendre ? Le premier vola le renard, & c'est là le personnage qui vous a charmé & que vous avez l'air de prendre pour modele ; savez-vous bien que le renard de la fable n'est autre chose que le Cartouche de la société. Vous ignorez sans doute, quels ont été les essais de ce scélérat & de tant d'autres dans le chemin qui conduit à l'échaffaud. Ce sont des espiégleries & des tours de renard. Ils n'avoient peut-être d'abord intention que de rire : l'intérêt s'en est mêlé, le succès les a enhardis ; le métier est devenu d'autant plus attrayant, qu'il étoit lucratif. Ce qui n'étoit qu'un jeu est devenu une passion avide & sanguinaire, & le jeune espiégle est devenu Mandrin. (Ayez son portrait & le montrez, si vous vous adressez à l'âge tendre ; les enfants se prennent par l'imagination.) Voulez-

vous lui ressembler ? l'enfant frémit avec horreur. Ne l'imitez donc pas ; que je ne vous voie jamais tromper personne, pas même en riant. Apprenez de la fable à vous tenir en garde contre les filous, mais non pas à le devenir. Si je vous vois jouer le moindre tour de cette espece, je vous regarde, non pas comme le singe du renard, mais comme l'apprentif de Mandrin.

CHAPITRE IX.

Des obstacles à la Vertu.

MAIS tous ces moyens seroient inutiles sans pratique, le plus puissant & la fin de tous les autres. Quand elle est dirigée par une main qui sçait en rendre le joug aimable, elle donne l'inclination, l'attachement, & cette heureuse habitude qui fait qu'un cœur souffriroit plus en s'abstenant de la vertu, qu'il ne souffre pour la pratiquer. Mais l'efficacité de ces moyens trouver de grands obstacles. Les premiers viennent de la part des instituteurs. Pourquoi tant d'éducations manquées ? Les animaux les plus indomptables fléchissent sous le joug d'une main habile ; l'ours s'apprivoise, le lion devient caressant, le coursier le plus fougueux respecte le frein d'un cavalier adroit. Il faut avouer que les hommes mettent souvent plus d'adresse & d'intérêt dans l'éducation des animaux, que dans celle de leurs semblables. L'instituteur n'est quelquefois qu'un latiniste qui s'en croit quitte pour faire un perroquet ; un négligent qui se propose, il est

vrai, de former un citoyen, & qui ne forme que ſon ſemblable ; c'eſt un orgueilleux qui rougiroit de deſcendre juſqu'à l'enfant pour lequel il eſt néanmoins fait, non pas comme un domeſtique, mais comme un ange tutélaire ; ou bien c'eſt un ruſtre qui rend la vertu repouſſante, un mal adroit qui ne ſçait pas l'inſinuer, peut-être un ſcandaleux qui l'a détruit ; enfin un homme qui, avec les talents qui font le ſavant, eſt pétri de tous les défauts qui font un mauvais inſtituteur, & qui ſe porte toujours, ſans ſe faire aucune violence, parmi des enfants dont il devroit être le réformateur & le modele. Qu'on me pardonne ces réflexions ; elles n'empêchent point l'hommage que je rends aux bons inſtituteurs : il en eſt encore certainement d'excellents dans tous les colléges, il en eſt de très mauvais auſſi : dire le contraire, ce feroit démentir le public.

Le caractere d'un jeune homme, les paſſions & les préjugés, forment encore de grands obſtacles. L'inſtituteur trouve ſouvent dans celui-ci des inclinations perverſes, dans celui-là un eſprit léger ; dans l'un, un caractere inſouciant ; dans l'autre, un cœur foible. Il eſt des enfants qui ſemblent nés ſous l'étoile qui préſidoit à la naiſſance des plus grands ſcélérats, il en eſt que rien ne peut émouvoir. Celui-ci eſt une girouette ſans conſiſtance ; celui-là, un roſeau qui plie au premier vent qui le contrarie. Par quel moyen dans ces circonſtances, la vertu peut-elle s'imprimer ? La crainte, ſans doute, eſt le reſſort d'une ame perverſe ; mais les châtiments & les menaces font éviter les fautes, ſouvent ſans faire éviter les défauts. Les ſentiments ſont un puiſſant mobile ; mais quelquefois

auſſi les ſentiments ne ſont autre choſe que l'amour propre ; peintre habile à rétracer l'image des bonnes qualités, ſans en exprimer la réalité. Si les récompenſes ſont utiles, il n'eſt pas rare qu'elles faſſent envifager la vertu, non pas comme la fin qu'on ſe propoſe, mais comme le moyen d'obtenir ce qu'on eſpere. La religion eſt le moyen le plus puiſſant & quelquefois l'unique, à l'égard des différens caracteres. Gravez profondément les maximes ; ce cœur pervers dont les noirs attentats feroient des eſſais, s'il étoit livré à lui-même, réformé par la religion, entée ſur la nature, deviendra un compoſé de force & de ſageſſe, capable de grands deſſeins, intrépide dans les dangers, invincible aux obſtacles. Armez la conſcience d'un inſouciant, vous lui donnez un tyran ſalutaire. A l'égard de la légéreté, un jeune homme léger à quinze ans, le ſera peut-être encore à cinquante ; mais donnez-lui dans la religion un aigûillon qui le pourſuive toutes les fois qu'il tombera, il ſe rélevera toujours & ſes erreurs ne ſeront que des écarts paſſagers. Un cœur foible, guidé par le flambeau de la religion, évitera les dangers pour n'y pas ſuccomber, triomphera par la prudence, comme les autres par le courage. Ce dernier caractere eſt encore plus dangereux qu'un eſprit pervers : celui-ci ne fait ſouvent le mal que par lui-même, celui-là ſe prête aux projets des méchants ; tout ce qu'on veut, il le veut bien; c'eſt l'inſtrument paſſif, & du pour & du contre. Par une complaiſance qui n'eſt au fond qu'une foibleſſe, il déchaîne les torrents déſaſtreux, on n'a pas la force de les arrêter. C'eſt à l'éducation à réformer un cœur qui feroit encore de cire à cinquante

ans

ans ; il faut lui donner des principes qui l'éclairent fur fes devoirs, fur le bien & le mal, & l'affermir par une religion dont les menaces effacent les terreurs du refpect humain, & le penchant à l'excessive complaifance.

Le fecond obftacle à la vertu vient des paffions d'un jeune cœur. Nous avons tous des penchants qui font légitimes en eux-mêmes, l'amour, la crainte & la haine ne font pas condamnables, quand ces mouvements fe tiennent dans les bornes prefcrites par la loi du créateur, mais quand ils donnent dans l'excès, ou fe portent vers des objets défendus, alors ils font déréglés & fe nomment paffions. Comme un effain de Vautours, ces paffions peuvent toutes déchirer un cœur à la fois, mais il eft toujours une mere commune qui domine en fouveraine : un ambitieux efpere & craint, defire & fuit, fe réjouit & s'attrifte, aime & hait, eft avare & prodigue. D'où viennent ces mouvements qui s'entre-choquent & troublent le calme d'une ame ? De l'ambition dont le fouffle orageux fouleve tant de flots différents ; l'effet des paffions eft d'aveugler l'efprit, d'endurcir le cœur. David couronne l'adultere par l'homicide, il vit en paix dans les bras du crime. Il faut que la vérité foudroyante fur les levres d'un envoyé du Très-Haut, vienne porter l'effroi dans fon ame. Tous les jours fous nos yeux, un avare fe croit économe & fe donne pour modele, à ceux qui font en droit de le fiffler. Les paffions, étouffent les fentiments d'honneur ; Auguftin diffolu fe vante avec un front d'airain, des crimes qu'il n'a jamais commis. Herode eft ambitieux : Il égorge les innocents fans que leur tendres foupirs trouvent fon cœur fenfible. Enfin

elles rendent egoïste : Alexandre, conquérant, ne voit dans ses soldats que des êtres dévoués à sa gloire comme les chevaux qui les portent & pour cueillir un laurier, il eût écrasé cent mille hommes avec autant de sang froid qu'on écrase une fourmilliere.

Tels sont la nature & les effets des passions. Le college en est le premier théâtre, c'est-là qu'elles se développent & s'enflamment. Un maître qui étudie le cœur de ses éleves, en verra fermenter le germe; il remarquera les traits avant-coureurs de l'âge avancé, les fougues d'un caractere impetueux, insociable, éclatant parmi les conflicts des petits intérêts, & les débats légers, présagent les grands démêlés. L'amour propre, ce mobile heureux des talents, n'est quelquefois que le premier effort de l'ambition. A l'empire qu'un jeune homme prend sur ses égaux, à la jalousie de donner la loi dans la petite republique d'une classe, au ton dominant qu'il emprunte en conversation, au penchant à se mêler de tout, à se vanter de ce qu'il ne sçait pas, à l'habitude de condamner la conduite d'autrui pour approuver la sienne : à ces pronostics, dites que vous voyez se former, si vous n'y prenez garde, l'important dont la presomption est le premier talent & quelquefois le seul; le réformateur qui dit sans cesse, si j'étois maître, si j'étois roi; le tyran en conversation, l'intrigant; le fanfaron dans la société, dans les assemblées, l'enthousiaste, qui substituant l'imagination à la raison, échauffe les têtes du délire dont la sienne est exaltée. Enfin les amitiés trop tendres, la sensibilité, laissent entrevoir ces feux qui feront un jour le supplice du cœur, le crime & le malheur de la vie.

Dépoſitaires d'un avenir précieux qui ſe prépare en vos mains créatrices, inſtituteurs, ſongez y bien, c'eſt à vous à découvrir, pour l'étouffer, le ſerpent à peine éclos qui doit déchirer le ſein qui le nourrit, verſer ſon poiſon ſur une famille & ſur la ſociété. La patrie ne vous demande pas préciſément un grammairien; elle veut un citoyen, & le ciel donnant à l'éducation le prix ſur la nature, exige de vous un homme nouveau, plus parfait que le premier; pour établir la vertu dans l'un, il faut étouffer les paſſions dans l'autre: après en avoir connu l'exiſtence, appliquez en le remede; d'abord étudiez en l'origine. Les paſſions dans un enfant, ont différents principes, il en eſt qu'on apporte en naiſſant, comme le feu de la colere, il en eſt que l'occaſion fait naître comme le libertinage & l'amour du jeu. D'autres paſſions comme le vol & le menſonge ont quelquefois leurs ſources dans l'habitude qui, ſans être longue, s'enracine facilement. L'education eſt dans un enfant la cauſe la plus ordinaire des mauvais penchans. Il eſt des jeunes gens qui ſucent, pour ainſi dire avec le lait, l'ambition, l'intérêt, l'orgueil, l'égoïſme & les autres paſſions ennemies de la vertu. C'eſt ſur des honneurs deſtinés qu'on fixe quelquefois les premiers regards d'un enfant, le diſpenſant même du ſoin d'acquérir, en lui montrant des droits ou des protections. Un autre au ſortir du berceau ſe voit révêtu d'éclat, décoré de titre, entouré d'eſclaves: l'orgueil lui devient auſſi naturel que la naiſſance. Celui-ci entend vanter les richeſſes & les moyens de les acquérir, même les plus injuſtes. Il voit qu'on n'eſtime les gens que par leur fortune. Il veut devenir riche. Celui-là entend ſans ceſſe

parler d'économie ; il en voit les monuments ſur la table : Il en devient le diſciple à force d'en être la victime. Il croit ſur la foi des leçons & des exemples domeſtiques, que l'avarice eſt une vertu. Un autre naît d'un pere (il vaudroit mieux qu'il le fût d'un tigre) d'un pere qui vit dans un état où l'on ſuce le ſang par droit, ou par devoir. Nourri dans un palais qui n'eſt au fond qu'un repert, il devient égoïſte auſſi facilement que le lionceau devient lion. A l'éducation ſe joint un affreux préjugé. Il eſt des vices qui changent leur nom pour celui de bienſéance, de bonheur, ou de vertu. Ils deviennent ſi communs, que, s'en affranchir, c'eſt un opprobre. Un enfant quelquefois en voit l'image dans ceux que le ſang ou l'autorité lui donne pour modele ; il ſe croiroit ridicule & quelquefois mauvais s'il ne devenoit méchant.

Le premier moyen de corriger, eſt dans la religion, dans la grace & la piété qui n'en eſt que le canal. Les leçons ſont auſſi un remède ſage ; mais générales, elles paroiſſent quelquefois étrangeres aux coupables qui ne voit que le portrait d'autrui ; particulieres, elles lui préſentent une cenſure qui lui déplaît. Le châtiment qui vient de la paſſion même, eſt toujours la plus ſage leçon. Dites à votre éleve rempli d'orgueil, vous êtes un orgueilleux : vous marchez ſur un ſerpent qui leve la tête quand on le foule aux pieds. Livrez-le à l'humiliation, châtiment le plus ſenſible à la paſſion dont il eſt atteint, ſouffrez, que ſes compagnons le mépriſent ; ſans y paroître pour rien ; amenez adroitement l'occaſion du mépris ; ne mépriſez jamais vous-même ; il eſt important que vous ſoyez le meilleur ami de votre éleve, & très-heureux pour le ſuccès que

vous paroissiez ici être le seul. Quand vous verrez sa fatuité honnie, quand vous le verrez humilié, plongé dans l'amertume du dépit, soyez son consolateur. Montrez-lui doucement la source de ses peines : rappellez-lui ses fautes, en cette rencontre vous avez dit cela, vous faites cela ; vous avez indigné les gens contre vous. Apprenez-lui ce qu'il auroit dû faire ou dire. Ajoutez, je suis sensible à votre humiliation ; mais je m'en console, dans l'espérance qu'elle vous corrigera, en vous faisant sentir les suites de l'orgueil, & qu'elle vous épargnera dans la société, des déboires dont les mépris que vous avez éprouvé, ne sont qu'un léger essai. Son amour propre en réfléchissant, verra qu'on ne trouve pas son compte dans l'orgueil, quand on veut être estimé. Il est des passions qu'un jeune homme ne connoît que par leurs charmes séduisants. Il ne peut encore en éprouver les disgraces : c'est pour cette raison qu'il se persuade qu'elles ne font que des heureux. Il faut alors démasquer le vice, lui dérober son éclat, & le présenter sous les traits horribles & funestes qui le caractérisent ; la droiture, la crainte, l'horreur naturelle se prêteront au tableau de l'ambition sans frein, de la vengeance ensanglantée, de l'égoïsme antropophage & des autres passions aussi dangereuses au coupable qu'à la société. Transportez tout-à-coup le vice sous le coup d'œil de l'avenir. Dans un affreux lointain démasquez la Sirene ; laissez entrevoir un monstre ouvrant un précipice bordé de fleurs. Il est des passions dont les excès sont quelquefois comiques : présentez l'orgueil & l'avarice sous les traits du ridicule ; l'amour propre de vos éleves, sera de de votre côté.

Il eſt des préjugés fondés ſur des maximes ou des exemples trop accrédités : ſi le reſpect ou la charité vous fait épargner les auteurs, vous ne devez point de graces à leurs mauvais principes, ſeroient-ils ſortis d'une bouche ſacrée ou de celle d'un pere, l'évangile, la raiſon, l'intérêt, l'expérience, vous fourniront des armes. Un Ecolier me diſoit que, pour gagner un procès, tous les moyens étoient légitimes. Il me citoit l'autorité d'un de ſes compatriotes qui, pour trente milles livres, avoit acheté un arrêt que lui refuſoit l'équité ; il ajoutoit que cela ſe faiſoit tous les jours. Que lui répondre ? En niant l'abus, je ſuppoſe le fait, & pour le combattre ; je fais cette hipothèſe : pour trente mille livres Pierre achete une terre de cent mille écus, de Paul qui n'eſt pas propriétaire. Comment appellez-vous le vendeur & l'acheteur ? Deux frippons ; cette réponſe eſt une leçon d'autant plus efficace, que le jeune homme la porte gravée dans ſon cœur, ſans s'en appercevoir. Les enfants peu capables de ſaiſir un raiſonnement, ſentent parfaitement une comparaiſon. Point de moyen plus puiſſant pour leur rendre la vérité ſenſible. Après ces idées ſur la vertu en général, je m'étendrai ſur quelques vertus particulieres. Je commencerai par l'amour de la patrie, parce qu'elle eſt la premiere dans le cœur du citoyen.

CHAPITRE X.

De l'Amour de la Patrie.

LA patrie étoit l'idole des Grecs & des Romains ; ils la portoient dans leur cœur, elle étoit le ressort de leurs vœux & de leurs actions : chaque citoyen ne chérissoit ses talens, sa valeur & ses bras, que pour la gloire de les lui dévouer. Quand l'intérêt commun le demandoit, le sacrifice de la fortune & de la vie, étoit plus doux que la jouissance, ce dévouement patriotique dont les traits nous étonnent, n'est un prodige que parmi nous. L'amour de la patrie gravé dans le cœur des enfans au sortir du berceau croissoit avec eux, formoit des héros, & quelquefois des martyrs. Qu'on trouve des peres capables, non pas d'immoler leurs enfans comme Brutus, mais de les dévouer au bien public, en imprimant dans leur cœur, par leur exemple & même par leur sang, cette maxime fondamentale; il est beau de mourir pour la patrie : qu'on trouve des meres qui nous retracent les héroïnes dont l'une, présentant un bouclier à son fils qui voloit au combat, lui disoit : ne reviens qu'avec ce bouclier ou sur ce bouclier ; & l'autre, consolant le jeune héros qu'elle avoit mis au jour, & qui venoit de laisser sur le champ de bataille un membre précieux, lui disoit : console-toi, mon fils, tu ne peux faire un seul pas sans te rappeller que tu défendis la patrie : qu'on voie ces sentimens dans tous les parens, & nous aurons des héros dans les en-

ſans : c'eſt aux maîtres à les inſpirer, puiſqu'ils ſont chargés des devoirs les plus précieux de la paternité. Il s'agit d'abord de donner une juſte notion du mot de patrie, d'apprendre aux jeunes gens ce qu'ils ont reçu d'elle, ce qu'ils lui doivent, de leur enſeigner quel eſt le vrai, quel eſt le faux patriotiſme.

La patrie n'eſt point préciſément le lieu où nous ſommes nés, ce n'eſt-là que la relation de l'habitant avec ſa demeure. La patrie eſt la ſociété de tous les François ; cette multitude à laquelle chaque individu eſt uni par les liens de l'intérêt, de la reconnoiſſance & du devoir réciproque. C'eſt une ſociété qui renferme dans ſon ſein des grands, des pauvres & des riches, mais qui proſcrit les tyrans, les oppreſſeurs, les égoïſtes. Entée ſur l'égliſe, elle a des nœuds reſſerrés par la charité, des loix épurées par l'évangile, & dictées par la ſageſſe, elle reconnoît un roi, point de deſpote, des ſujets, point de favoris, des enfans, point d'eſclaves. Tous ces membres ſont freres ; elle-même n'eſt qu'une famille dont le ſouverain eſt le pere : à l'égard d'un enfant, la patrie, c'eſt cet aſſemblage d'hommes, dont les uns l'inſtruiſent, les autres le nourriſſent, dont ceux-ci le défendent, ceux-là le ſervent ; c'eſt une mere bienfaiſante qui a cent bras pour le chérir & le conſerver, cent yeux pour veiller à ſon repos, à ſa fortune, à ſa liberté, à ſon honneur, à ſon éducation, à ſa vie. Développez ces réflexions à votre éleve, & lui montrez que ces bienfaits ne ſont qu'un emprunt, & qu'il doit le retour de ſon zele, le tribut de ſes travaux, & s'il le faut, le ſacrifice des avantages que la patrie lui procure. Pour l'engager dans la carriere qu'il

doit ſuivre, montrez-lui d'abord toutes celles qu'il doit éviter.

Faire de ſes momens un cercle de plaiſirs, de ſes biens, la proie des paraſites, ne ſignaler ſon eſprit que par l'enjoument d'une converſation frivole, c'eſt être l'homme de la ſociété, mais non pas celui de la patrie. Voltiger ſur les ouvrages du temps, pâlir ſur des lectures ſtériles, du moins ne laiſſer échapper que des brochures ou des vers frivoles, légers papillons du parnaſſe, qu'on voit expirer en naiſſant, ce n'eſt pas être plus patriote qu'on n'eſt auteur; c'eſt trop ſouvent amuſer la patrie, l'empoiſonner en la faiſant ſourire. N'avoir pas d'autre occupation que de lire la gazette, cenſurer le gouvernement, conduire les armées le verre en main, ce n'eſt pas être citoyen ni guerrier; c'eſt être ce peintre léger qui, parmi les jeux de ſon caprice, d'un coup de pinceau met aux priſes les bataillons ſur la toile, & d'un coup de pinceau les renverſe & les détruit. Livrer ſon temps à la muſique, à ces arts d'agrément qui peuvent être un amuſement, jamais une occupation, c'eſt ce qu'on appelle être amateur, & non pas citoyen. Enfin paſſer ſa jeuneſſe dans les plaiſirs & dans la débauche, c'eſt être le fléau de la patrie pour en devenir le fardeau: faites obſerver ces abus ſi répandus, qu'ils ont perdu leur odieux, & qui deviennent quelquefois d'autant plus contagieux pour un jeune homme, que l'autorité du ſang les lui fait reſpecter, & lui perſuade que vivre ſans rien faire, c'eſt une bonne fortune, même un honneur, parce que c'eſt prouver qu'on eſt riche: il ne vous ſera pas difficile de lui montrer que c'eſt un malheur, ainſi qu'un opprobre. Mais en apprenant aux enfans qu'il faut

avoir un poſte, on doit leur enſeigner auſſi que cela ne ſuffit pas, qu'il en faut remplir les devoirs. Celui qui, dans le barreau, juge ou plaide ſans lumiere ou ſans équité, ne ſert pas la patrie; c'eſt un filoux qui abuſe de votre confiance pour vous dépouiller. Un médecin ignorant ne la ſert pas plus qu'un empoiſonneur public : un financier ſans probité, pas plus qu'un voleur : enfin un militaire qui ne connoît que ſes plaiſirs, pas plus qu'un traître favorable à l'ennemi.

Tout citoyen doit ſe dévouer à la patrie & la ſervir fidélement; mais la maniere de le faire dans tous les états, n'eſt pas la même. Le laboureur la nourrit, l'artiſan lui prête ſon induſtrie, le commerçant fait circuler l'aiſance dans ſon ſein, le guerrier la défend, le magiſtrat eſt ſon arbitre, l'homme puiſſant ſon protecteur, le prêtre ſon conſolateur. Ce n'eſt pas l'éclat d'un emploi, c'eſt ſon importance & encore plus l'exactitude qui fait le mérite d'un citoyen. Le laboureur eſt la main qui nourrit le corps: l'oublier, quand il a blanchi ſous un pénible fardeau, c'eſt une ingratitude dont l'humanité indignée accuſe la patrie qui penſionna un financier, un comédien; l'un, quelquefois pour l'avoir pillée; l'autre, pour l'avoir corrompue. On doit ſervir la patrie avec capacité : ſur cet article il y a une multitude d'abus, dont elle eſt la victime. Il faut les dévoiler à vos éleves, afin qu'en rendant les uns capables, vous rendiez les autres aſſez ſages pour ne pas lui être nuiſibles. La ſociété eſt remplie de gens d'un zele inconſidéré, qui, s'élancant dans une entrepriſe, ne peuvent que garantir les mauvais ſuccès, & rendre les mauvais ſervices; de petits doges de la république du

village qui, ſe mêlant de tout, montrent que, s'ils ſont les plus riches, ils ſont auſſi les plus incapables; d'ambitieux peu jaloux de leurs devoirs ou des intérêts de la patrie, pourvu qu'ils parviennent; de préſomptueux qui s'imaginent pouvoir tout & qui ne reconnoiſſent leur foibleſſe que par une expérience funeſte à leurs concitoyens; d'orateurs & de philoſophes enthouſiaſtes, & capables d'entraîner, qui, ſans connoître la politique, la guerre ou les finances, s'imaginent ſavoir tout, parce qu'ils ſavent parler, & qui croient penſer quand ils rêvent. Peignez par des exemples frappants, la cauſe & le crime d'une entrepriſe téméraire: faites couler dans une peinture énergique, les larmes & le ſang que coûta cent fois un mauvais ſuccès à ſon auteur & à la patrie.

En rendant vos éleves circonſpects, prenez garde de rendre puſillanime le zele que vous devez leur inſpirer. Quand un beau feu nous tranſporte, quand nos talents s'annoncent & ſe juſtifient par d'heureux eſſais, quand la pureté d'intention nous anime, il eſt permis d'être ambitieux & d'écarter un concurrent dont le choix ſeroit un fléaux: Thémiſtocle a pour rival de l'emploi le plus important, un homme ſans capacité; il ſe préfere & l'écarte. Thémiſtocle ſe connoît, non par ſon orgueil, mais par ſes prodiges: il s'eſtime ce qu'il vaut. Malheur à la patrie s'il ſe fût ignoré! Le patriotiſme doit être ferme & généreux; on forme une entrepriſe utile: éprouve-t-on des contradictions, s'agit-il de ſacrifier ſes intérêts, ſon repos, ſon tems ou ſa ſanté? le zele s'éteint, parce qu'il n'a que l'ardeur d'une étincelle. Le vrai patriotiſme eſt inébranlable & ne cede pas même à la mort prête à

frapper. Fabius à la tête de la guerre contre Annibal, consume en temporisant le vainqueur de Cannes: Fabius le seul dans l'armée qui connut la prudence, se voit en butte aux mépris insultants, des soldats & de son collégue. Il suit son plan, sourd à tout autre intérêt qu'à celui de Rome. Thémistocle dans un conseil de guerre, voit sur sa tête la canne d'Euribiade: frappe, dit-il, mais écoute. Quand il eûc vu le trépas, il n'auroit craint que les dangers de la patrie. La vertu n'est jamais sans la prudence, mais sur-tout le patriotisme. Se sacrifier sans utilité, ce n'est pas amour de la patrie; c'est un fanatisme qui lui ravit un citoyen qui pourroit la servir. Enfin, le caractere d'un vrai patriote, est une fidélité qui ne se dément en aucune circonstance, & dont la délicatesse laisse quelquefois entrevoir l'héroïsme le plus parfait. Les Espagnols s'étant emparés de Saint-Quentin en 1757, les chanoines se refuserent au privilege d'y demeurer avec leurs canonicats. Nous ne voulons pas, dirent ils, rester dans une ville où il ne nous seroit pas permis de prier Dieu publiquement pour la prospérité de la France. La regle qu'on doit offrir à la jeunesse, est l'exemple des héros patriotes de l'histoire Ancienne & Moderne, ces beaux traits, quand on sait placer les jeunes gens dans les mêmes circonstances, enflamment leur imagination & leur cœur, leur donnent une ardeur de se signaler qui n'attend que l'occasion.

CHAPITRE XI.

De l'Amour du Prince.

NOTRE état eſt monarchique & nous ſommes idolâtres de nos Roïx. Henri-Quatre nous apprit à les aimer; ſon beau ſang qui coule encore, fut toujours la ſource de notre bonheur & de nos délices : tranſmettez aux enfants le reſpect & l'amour qu'ont eu leurs peres. L'autel eſt l'apppui du trône ; entez la ſoumiſſion ſur la foi ; faites de l'obéiſſance, une vertu chrétienne, en montrant une perſonne ſacrée dans le prince. Ce n'eſt point préciſément la parure & le diadême que vous devez préſenter à l'hommage de vos écoliers, c'eſt l'image de Dieu lui-même. Que le roi tienne le ſceptre de la main de la nation, il n'en vient pas moins de Dieu, maître de la volonté des peuples & de leurs deſtinées. Saint-Paul l'a dit formellement : toute puiſſance vient de Dieu. La bouche d'un apôtre eſt celle de l'eſprit-ſaint. Puiſque tout chrétien ne peut ſans erreur nier cette propoſition, tout chrétien ne peut-être rébelle à ſon roi, ſans l'être à ſon Dieu. Tout ſujet doit à ſon prince, le dévouement & les ſacrifices qu'il doit à ſa patrie. Un françois qui refuſeroit de mourir pour ſon roi, ſeroit un monſtre chez une nation parmi laquelle aucune circonſtance n'effaceroit jamais l'amour du ſouverain.

CHAPITRE XII.

De l'Amour des Parents.

RAPPELLEZ à un enfant ce qu'il a reçu de ses parents ; la naiſſance, la fortune, l'éducation, le bien-être : pour graver plus profondement la piété filiale, empruntez de l'hiſtoire & de la ſociété, des exemples frappants, tantôt de reconnoiſſance, tantôt d'ingratitude ; inſiſtez ſur-tout ſur la noirceur de ce vice, le ſeul auquel les payens n'ayent pas dreſſé des autels, parce qu'ils n'y voyoient qu'un monſtre qu'on ne trouve même pas dans le cœur des lions féroces. Souvenez-vous néanmoins que vos leçons ne ſont gueres utiles que pour l'avenir. Parmi les jeunes gens, il en eſt de bien nés, pleins de tendreſſe pour leurs parents. Ils n'ont pas beſoin qu'on les excite ; mais dans un âge plus avancé, l'amour conjugal ou paternel, l'intérêt, la vieilleſſe d'un pere réfroidiſſent la piété filiale. Vos leçons, confiées à la mémoire, alors reveilleront le cœur, le rendront à lui-même ou lui laiſſeront des remords vengeurs, quelquefois à la fin efficaces. Il eſt des enfants, qui n'ont pour leurs parents, que de la crainte, du mépris, ou même une averſion ſecrette. Ne vous flattez d'aucun ſuccès, tant que ſubſiſtera la cauſe qui les aliéne Ce n'eſt pas à vous, c'eſt aux parents à l'ôter. Qu'ils s'accuſent de n'être point aimés, qu'ils ſe rendent aimables en corrigeant en eux-mêmes ce caractere ſévere & cruel, ou capricieux, tantôt idolâtre, tantôt rigoureux, plus importun & vétillard

que vraiment ſage. Le cœur d'un enfant, ſous un joug odieux ſe révoltera toujours contre vos leçons, parce qu'il ne réfléchit point aſſez. Le ſentiment eſt le premier mobile qui le remue; il ſe développe long-temps avant la raiſon. Elle aura ſon temps dans un âge plus mûr. Alors les parents étant moins maîtres, feront moins tyrans, & l'averſion n'ayant plus guerre d'aliment que dans le ſouvenir du paſſé, vos leçons rappelleront ſi non le penchant, du moins le devoir. Si l'averſion vient d'un mauvais fond, l'enfant eſt un monſtre qu'il faudroit étouffer; ſi la religion le défend, qu'elle le corrige: mais ſi le premier de tous les ingrats ſe refuſe à ſa voix, s'il eſt ſans effroi aux malédictions foudroyantes, qui menacent un mauvais fils; priez Monique infortunée; je ne connois pas d'autre remède qu'un miracle.

CHAPITRE XIII.

De l'Amour de nous-mêmes.

L'AMOUR de nous mêmes conſiſte dans le ſein de notre conſervation, de nos intérêts, de notre bonheur, de notre cœur, de notre eſprit, de notre corps. J'ai montré l'art de développer, de fortifier, de conſerver ces trois parties dont l'enſemble n'eſt autre choſe que nous-mêmes. Je n'ai pas écrit une ſeule ligne qui ne fût pour enſeigner au jeune homme l'art de ſe rendre heureux & ſage, & c'eſt l'art de s'aimer véritablement. Mais l'éducation, étant une régénération que la jeuneſſe ne ſe donne

pas, & son caractere insouciant & léger la rendant incapable de prendre soin d'elle même & d'assurer son bonheur, j'ai déposé mes principes dans les mains ou plutôt dans le cœur des maîtres. Un instituteur doit prêter sa raison à ses éleves, faire passer son ame dans leur ame, & par son zele & sa tendresse suppléer dans les enfants au véritable amour de soi même qu'ils n'ont pas encore, les inviter, les contraindre à se rendre heureux: c'est son engagement & son état, n'ayant écrit que pour lui montrer à s'en acquitter, je me contenterai de dire deux mots du suicide ennemi de notre conservation.

Tout condamne le poignard du suicide; la nature qui frémit sous les coups qu'elle se porte; le penchant & la loi de nous aimer; la raison qui dit que, se détruire est se hair; la patrie à laquelle tout chrétien doit un modele de patience dans les disgraces, quand il ne peut être un héros dans la prospérité; l'honneur qui désavoue Caton; le créateur jaloux de fixer nos destinées; la religion qui nous ouvre un précipice plus profond que l'abyme de malheurs dont le suicide vient s'échapper. Il est cependant permis quelquefois de s'offrir à la mort ou du moins d'en courir les risques. Le premier devoir de la société dévoue un citoyen à sa patrie, la plus belle vertu, un homme à son semblable; affronter la foudre & le trépas sous les étendards; arracher un malheureux du tombeau que lui ouvroient les flots ou l'incendie, en s'exposant soi même, c'est d'un côté l'héroïsme du courage, de l'autre le martyr de la charité.

Mais il faut observer que, si le sacrifice de notre vie pour la patrie ou pour le prince est un devoir, on

on ne doit pas pour tout autre ſe livrer à une mort évidente, parce qu'on ne doit point aimer ſon prochain pluſque ſoi-même; on excepte le cas où notre vie ſauveroit une ame, ou bien un homme néceſſaire à la patrie où à l'égliſe: dans ces circonſtances, le citoyen, ni le chrétien, n'eſt pas à lui; mais dans tous ces cas, la prudence doit accompagner le dévouement, s'expoſer dans un danger où l'on riſque de périr ſans ſauver perſonne, c'eſt un vrai ſuicide. L'attentat eſt encore plus grand dans le duelliſte qui ſe met dans l'alternative de périr ou de faire périr autrui. Inſpirez aux jeunes gens l'horreur de cette barbarie. Montrez leur le point d'honneur, non pas dans la victoire homicide ſur un concitoyen qu'on immole, mais dans la victoire qu'on remporte ſur ſoi-même, en retenant dans le fourreau une épée que provoque la vengeance. Prouvez par les principes de la religion, les lumieres de la raiſon, qu'il eſt plus courageux de pardonner que de ſe venger. L'un eſt le propre d'un héros, l'autre d'une bête féroce, ou plutôt d'un forcéné lâchement aſſervi à la fureur qu'il ne peut vaincre, mais dont le triomphe le mettroit à côté de Céſar, plus grand quand il dit: *Soyons amis, Cinna*, que quand il fait gronder la foudre. Pour laiſſer aux enfants les impreſſions d'une horreur ineffaçable, produiſez des exemples terribles qui gravent les préceptes que vous dictez. Amenez auſſi des traits d'un courage généreux & ſage qui ne manie l'épée qu'à la diſpoſition des loix. Vous pourrez citer cet exemple d'un brave militaire auquel on propoſoit un duel: la patrie, répondit-il, ne m'a donné des armes que contre ſes ennemis; mais ſi vous m'attaquez je me défendrai. Gravez ſur-tout les ſenti-

ments de religion : quand on en eſt bien pénétré, on ne s'expoſe pas au malheur éternel pour un point d'honneur qui n'eſt qu'une chimere.

CHAPITRE XIV.

De l'Amour de nos Semblables.

L'INSTITUTEUR qui ſaura graver dans le cœur de ſes éleves l'amour du prochain, eſt l'Ange Tutélaire de la patrie, un bienfaiteur ſecret qui prépare des reſſources à l'indigence, aux calamités publiques, aux beſoins de toute eſpece, en mettant dans le cœur du riche le germe de cette bienfaiſance qui fait dans la diſette ſubſtituer les libéralités de la fortune aux bienfaits de la nature. En un mot, il rend à la patrie ces premiers héros de l'Egliſe qui n'avoient qu'un cœur avec les malheureux, qui ſouffroient dans autrui & qui ſe ſoulageoient en ſecourant. L'amour de nos ſemblables conſiſte dans la compaſſion, ſouvent l'unique reſſource des malheureux; dans le penchant à les ſecourir, dans la bienfaiſance, la généroſité, le dévouement, le pardon des injures. Ces vertus ſont quelquefois rangées ſous le titre d'humanité : mais ce beau mot a perdu ſon crédit, depuis que ceux qui parlent le plus d'humanité, en ont le moins. Parlez charité à vos éleves. Qui dit humanité, dit quelquefois orgueil à prétention, intérêt ſecret, égoïſme délicat, généreux pour ſon compte encore plus que pour celui d'autrui. Toute vertu qui n'a pas la religion pour baſe, n'eſt ſouvent que dans les

circonſtances qui venant à diſparoître, l'entraînent dans leur révolution. C'eſt un arbre qui n'a pas de racine, & qui n'étant point alimenté par le ſol qui l'a produit, tombe après avoir donné du fruit dans une ſaiſon, ou devient ſtérile en toutes les autres. Défiez-vous des Gens qui voient l'humanité en gros & jamais en détail. Ils en connoiſſent mieux les maximes que les actes; chez eux l'amour du bien public n'eſt que le prétexte du bien particulier, & celui qu'on nomma cent fois le pere des malheureux, ne l'eſt que parce qu'il les rend tels; que votre éleve le ſoit un jour parce qu'il les nourrit. Dites-lui d'abord non-ſeulement: tous les hommes ſont ſemblables, mais tous les hommes ſont freres, dans l'ordre de la nature qui leur donne à tous Dieu pour pere, dans l'ordre de la grace où tous les Chrétiens ont l'Egliſe pour mere. D'après ces principes, vous ferez conclure aux enfants que le genre humain tout entier eſt la patrie ou plutôt la famille d'un chrétien; qu'un payen, un barbare, un ſcélérat eſt notre frere; cette propoſition pourra le révolter, vous en prendrez occaſion de développer la Sainteté de la religion, l'Héroïſme dont elle rend capable.

Pour inſpirer la charité, inſiſtez ſur le commandement de Dieu, mais ne contraignez jamais dans la pratique; la contrainte rend le devoir odieux. Ne commandez même pas; exiger quelquefois une aumône, & des actes d'une charité complaiſante & ſoumiſe, ce n'eſt pas rendre bienfaiſant. Ne fourniſſez rien avec injonction de donner, ne promettez rien à condition qu'on donnera: dans le premier cas, c'eſt vous qui donnez, ce n'eſt pas votre éleve: dans le ſecond, il ne fait que vous

prêter. Ne le combiez point d'éloge pour prix de ſa charité : c'eſt ce ſalaire piquant qui fit les bienfaiteurs du paganiſme ; dans les exemples que vous offrez, choiſiſſez ceux qui ſont à la portée des enfants : des traits qui ne peuvent ſervir de modele, ne laiſſent quelquefois que le dégoût ou le déſeſpoir. Rendez la vertu facile dans la jeuneſſe, elle ſe fortifiera avec l'âge avancé, c'eſt le temps des prodiges. Alimentez la ſource, un jour elle coulera d'elle-même avec abondance, formez ou plutôt développez le penchant à la bienfaiſance, car il exiſte ſur-tout dans la jeuneſſe dont le cœur n'a point encore ces intérêts qui le reſſerrent. Mais votre temps eſt perdu, ſi de ce penchant vous n'en faites une habitude, un beſoin de s'épancher ; pour l'enflammer, exhortez, fourniſſez adroitement l'occaſion, conduiſez vos éleves ſous la chaumiere de l'indigent, au berceau de l'orphelin. En politique on lie le devoir à l'intérêt, dans l'éducation il faut lier la vertu au plaiſir. Votre éleve a rendu un ſervice, qu'il goûte le plaiſir d'avoir eſſuyé des larmes, ou qu'il partage la joie qu'il a procurée. Il a raſſaſié une famille indigente, qu'il ſe raſſaſie lui-même des bénédictions qu'on lui donne. Ce ſentiment ſi doux laiſſe le goût & le deſir des bonnes œuvres ; tout comme l'éclat des richeſſes laiſſe dans le cœur d'un adoleſcent, l'ambition d'en accumuler. Ces moyens bien ménagés formeront ces belles ames qui ne connoiſſent l'avantage de poſſéder que par celui de répandre, qui ſemblent offrir en donnant ; dont l'effuſion du cœur accompagne la main ; qui rendent un bienfait plus précieux par leurs manieres que par le prix ; en un mot, qui ſe trouvent récompenſées par le plaiſir de donner, plaiſir

mille fois plus doux que celui de compter des écus, d'une main impitoyable. En prêchant la bienfaisance, montrez la maniere d'être bienfaisant, insistez sur la prudence qui prévient la générosité indiscrete, inutile, ou dangereuse à celui qui la fait ou à celui qui la reçoit; sur la politesse qui empêche les rebuts, les mépris, ces façons outrageantes qui font acheter un bienfait trop cher, & qui mettent le comble à l'indigence par la confusion: insinuez la générosité à laquelle, pour obliger, les sacrifices ne coûtent rien, la délicatesse qui fait chérir, plus que le bienfait, la main qui les répand.

Vous trouverez sur cette matiere d'excellents exemples dans trois ouvrages modernes; l'école du bonheur, l'école des mœurs, la morale en action. Les auteurs, qui ont mérité une place parmi les héros qu'ils célébrent, parce que le cœur de l'écrivain se trouve toujours sous sa plume, présentent à la jeunesse des traits bien choisis, & sur-tout intéressans, parce qu'ils nous montrent nos contemporains dans les circonstances où nous nous trouvons quelquefois nous-mêmes. Je ferois l'éloge du héros, après avoir fait lire ou raconter un trait, par exemple, celui-ci tiré de l'école du bonheur: un pauvre cultivateur des environs d'Amboise, fut attaqué d'une maladie aiguë qui termina sa vie dans l'espace de trois jours; il laissa une femme dans la misere, chargée de quatre enfans en bas âge: cette femme tomba malade peu de temps après, & suivit son époux au tombeau. La famille s'assembla, & se partagea les trois enfans les plus âgés; mais personne ne voulut se charger du quatrieme, qui n'avoit que quatre mois. Dans cet embarras, on députe un des parens pour aller consulter un ecclésiastique vertueux, habitant un

château voiſin, où il préſidoit à l'éducation de deux enfans, auxquels un pere éclairé & rempli de religion, n'avoit pas voulu laiſſer reſpirer l'air dangereux de la capitale. L'eccléſiaſtique ne voit d'autres reſſources que d'envoyer le malheureux orphelin à l'Hôtel-Dieu de Blois, ou aux enfans trouvés de Tours; mais l'un de ſes éleves, âgé d'environ douze ans, témoin de la conſultation & de la réponſe, s'écrie; je me charge de l'enfant: allons le voir. Son inſtituteur lui repréſente, pour l'éprouver, que ſes moyens ne pourront ſuffire à la dépenſe, & que d'ailleurs M. ſon pere eſt déjà accablé d'une multitude de pauvres. Quoi! mon bon maître, répondit-il avec vivacité, ce laboureur qui vient vous conſulter avec la plus grande confiance, & qui peut à peine faire vivre une mere infirme, trouve dans ſa miſere des reſſources pour ſe charger d'un de ces malheureux orphelins; & moi, fils d'un pere riche, je n'en trouverois pas pour ſecourir ce petit enfant, encore plus infortuné? je ſacrifierai avec la plus grande ſatisfaction tous mes menus plaiſirs, & je demanderai à mon papa une culture pour fournir aux beſoins du petit innocent. Partons pour raſſurer au plus vîte la famille. On court auſſi-tôt, on arrive à la cabanne; on trouve l'enfant, qui, par une ſorte d'inſtinct, ſemble reconnoître ſon bienfaiteur, étendant vers lui ſes petits bras. Le jeune homme l'embraſſe avec tranſport, & dit aux parens: n'ayez plus d'inquiétude ſur cet enfant, je m'en charge, il eſt à moi: cherchez une bonne nourrice le plus près que vous pourrez du château; je veux être à portée de veiller à tous ſes beſoins. Depuis ce moment, on vit cet excellent jeune homme n'être plus occupé, dans ſes

récréations ; que de ce malheureux orphelin, qu'il appelloit son fils. Il entroit dans le détail de tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire, & il le lui fourniſſoit avec la plus grande ſatisfaction ; c'étoit toute ſon occupation après ſes études.

Je ne manquerois pas de donner une piece de vers en l'honneur du jeune héros : je ferois ſentir enſuite qu'il ne ſied pas de démentir ſon admiration par ſa conduite. Ce qu'a fait un jeune homme fortuné, vous le pouvez tous enſemble, & chacun avec le plus grand mérite, dirois-je à une claſſe raſſemblée : une légere obole eſt l'expreſſion éloquente de la généroſité, qui s'annonce en gémiſſant ſur ſes bornes, & qui dit qu'elle doit un jour ſe déployer avec la fortune : à la premiere promenade, je conduirois mes écoliers à la chaumiere du vieillard, ou bien au berceau de l'orphelin ; là m'adreſſant à la troupe ; que feroit le jeune homme que nous avons célébré ? Le plus ardent répondra d'abord ; tous les autres s'enflammeront avec lui. Je n'inſiſterai pas davantage ; je laiſſerai parler leur cœur ; ils aviſeront enſemble aux moyens de procurer des ſecours. Cette pratique volontaire, ſi le maître ſait l'animer & la ſoutenir adroitement, nourrira un penchant que l'homme formé trouvera gravé par la main de la tendre jeuneſſe. Le college fournit à la charité l'occaſion d'un exercice journalier : on devroit y faire paſſer en coutume, la complaiſance de ſe rendre ſervice, la généroſité de demander grace pour un coupable, même pour un ennemi, de s'offrir au châtiment pour l'épargner à un ami ; ſi quelqu'un y manquoit, quand la choſe feroit faiſable, un maître attentif devroit faire remarquer à ſon éleve, ce qu'une ame bien née auroit

fait en pareil cas, & ce qu'on attend de lui à la premiere occasion de réparer sa faute. Le pardon des injures est un trait de charité; il faut y accoutumer les enfans de bonne heure; ils n'ont pas ordinairement de rancune, mais ce n'est pas vertu, c'est légéreté. Pour que le pardon des injures soit l'exercice & l'apprentissage de la générosité, il faut prendre le jeune homme, non pas dans le premier, mais dans le second moment de la colere. Ordinairement vous ne gagnerez rien ici par les sentimens; ce sont eux qui font le vindicatif, en enflammant le souvenir d'un outrage. Il faudroit employer les motifs de la religion : si votre éleve en est susceptible, vous le verrez céder au crucifix, & capable à quinze ans d'une générosité assez héroïque pour embrasser l'ennemi le plus cruel.

Les maîtres rencontrent quelquefois des préjugés très-contraires à cette vertu : le plus nuisible est celui de l'exemple & de l'éducation domestique. Un enfant cher à sa famille, & dans le sein de la fortune, devient un idole dès le berceau, devant lequel il voit ramper les esclaves de ses besoins & de ses caprices : avant qu'il demande, on est prêt, s'il commande, il n'est point d'obstacles, s'il maltraite, la nature a perdu ses droits, s'il se leve, on l'habille, s'il se promene, on le suit, à la table, il voit un laquais immobile, dans le silence & l'attitude d'un adorateur, les yeux ouverts au moindre signal. Sa maman a pour bête de charge deux hommes qui la portent en visite. Son papa ménage son cheval plus que son palfrenier : lui-même il tutoie son laquais, comme son chien; la différence qu'il met entre l'un & l'autre, c'est qu'il caresse mirtille & qu'il maltraite jasmin. Il voit jour-

nellement l'ouvrier essuyer sans murmure, pour un léger salaire, dans le palais de la hauteur, les mépris, les duretés, les caprices. Un vieux laboureur vient trembler devant le maître de ses enfans; il ne parle à ce patriarche qu'en singulier, il n'a pas d'autre langage : dans quelque endroit qu'il se trouve, il tutoie toujours les gens du peuple; il s'accoutume à les prendre pour des gens d'une autre espece, dévoués à son bonheur, comme son cheval & son chien. Il bégayoit encore, on lui montroit un mendiant, non pas pour l'attendrir, mais pour l'effrayer: si tu cries, il t'emportera. Il voit souvent traiter de fainéant & de fripon, le pauvre qui se présente à la porte : on ne lui désigne le peuple, que sous le nom de vile canaille : la hauteur & le dédain sont peints à ses yeux sous les traits des sentimens qui conviennent à son rang. Ce n'est pas que cette éducation soit générale, mais elle est très-commune, & l'on conçoit bien qu'elle n'est pas propre à graver dans le cœur d'un enfant, l'amour de ses semblables. Les autres obstacles sont sur-tout une éducation trop molle, qui rend égoïste, ou bien trop dure, qui fait qu'on n'est même pas bon pour soi-même; le penchant au plaisir, au luxe, qui fait que n'ayant pas assez pour soi, on n'a rien pour autrui, enfin l'esprit d'intérêt, qui accumule tout & ne donne rien. La pratique des différentes vertus dont j'ai parlé, est le contre-poison de ces vices.

Mais pour détruire le préjugé d'une éducation dédaigneuse, réconciliez d'abord l'estime de votre éleve avec les hommes qu'il méprise. L'histoire des Grecs & des Romains, vous fournira l'occasion de lui montrer que chez les nations les plus sages, le peuple jouissoit de la plus grande consi-

dération. En Suiſſe, en Hollande, on reſpecte ſon ſuffrage. Les plus puiſſantes monarchies regardent le peuple, comme une partie intéreſſante. En Chine, c'eſt-à dire, dans l'empire le plus floriſſant de l'Aſie, on le conſulte pour ſavoir, ſi l'on doit dépoſer ou conſerver les Mandarins; en Suede, il y a l'ordre des payſans; en France, où tout fraterniſe ſous la loi; le pauvre eſt frere du riche, le laquais de ſon maître. Un enfant comprendra ſur cet expoſé, que ſon domeſtique & ſon fermier ſont ſes compatriotes. Ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'il convienne qu'ils ſont ſes freres. Il faut pour cela le rappeller aux principes de la religion. Le pere de Louis XVI, ce prince qui n'a jamais ceſſé de régner ſur nos cœurs, montroit à ſes enfants leur nom écrit ſur les regiſtres de baptême, à côté de celui d'un artiſan. Développez cette leçon, & pour lui donner un nouveau luſtre, faites-la ſortir de la bouche de ce dauphin qui eût auſſi bien gouverné la France, qu'il conduiſoit ſa famille. Par cet exemple le plus reſpectable qui fut jamais, votre éleve apprendra que dans le ſein de l'égliſe, les hommes ſont égaux, qu'elle diſtingue ſes enfants ſur la terre, ſur-tout aux traits qui les diſtingueront dans les cieux, par le mérite & la vertu, & que ſi les uns ſont faits pour commander, les autres pour obéir, tous ſont faits pour s'aimer & s'eſtimer.

Mais pour forcer l'enfant à eſtimer ſes ſemblables, au moins par leur utilité, je la ferois ſentir par l'expérience. Un beau matin qu'il me demanderoit à déjeuner, je lui ferois préſenter des épis. Ils ne ſont pas battus, me diroit-il; je ſubſtituerois du froment: il n'eſt pas moulu: j'offrirois de la farine. Ce n'eſt pas là du pain, s'écrieroit-il avec impatience. Vous avez donc beſoin,

lui répondrois-je alors, du laboureur, du meûnier; du boulanger. Voilà cependant, la canaille que vous méprisez. Que feriez-vous, si vous étiez seul? Souvenez-vous d'obliger l'artisan, l'ouvrier & le pauvre, parce qu'ils vous rendent des services que vous ne payez pas assez chers. Mon petit fat maltraite un domestique qui ne lui répond même pas; celui que vous insultez vaut mieux que vous; il a de la douceur & de la patience, & vous n'avez montré que de l'orgueil & de la dureté. En se promenant, il trouve un passant qui le salue, il n'ôte pas son chapeau; celui que vous regardez comme un manant, sait mieux vivre que vous, il sait faire une politesse & vous ne savez pas la rendre. Il voit dans la campagne le petit berger qui garde ses moutons, il ne daigne pas lui parler; il vaut mieux que vous, il rend des services à la société; & vous n'en avez pas encore rendu un seul. Vous méprisez sans cesse vos semblables, ce n'est pas leur promettre du bien, quand vous pourrez leur en faire. Mais il faut prendre garde de trop mépriser un enfant ou de trop exalter ceux qu'il dédaigne. Il est des caracteres & des cœurs orgueilleux que la supériorité d'autrui aliéne & révolte.

CHAPITRE XV.

Des Mœurs.

Les passions ne sont point encore décidées dans un jeune cœur; la plupart n'ont que de foibles racines, & plusieurs peuvent devenir le germe de la vertu. L'orgueil & l'ambition sont quelquefois la

ſource de l'émulation : la prudence peut s'enter ſur la duplicité ; mais le défaut oppoſé à la pureté des mœurs eſt une paſſion qui s'enracine dès en naiſſant, qui appelle les autres à la ſuite, devient le germe des vices & le fléau deſtructeur de la vertu. Les mœurs ſont la baſe de toute éducation ; ſans elles, le jeune homme compromet ſa ſanté, néglige ſes talens, & regardera bientôt la foi comme un joug dont il s'affranchira par l'impiété, qui n'eſt au fond qu'un hommage rendu à une religion que l'on craint, parce qu'on en ſent la vérité. Un enfant, dès qu'il eſt chaſte, n'ayant point de paſſions dominantes à ſon âge, eſt ſuſceptible des meilleures impreſſions. Mais, je le répéte, après une longue expérience, ſi votre éleve eſt corrompu, n'eſpérez rien de ſa jeuneſſe ; peut-être l'âge moins bouillant, ou les nœuds d'un engagement ſacré ameneront la modération ; mais auparavant, parens aveugles, vous verrez le jeune libertin étinceler d'un feu qui s'eſt allumé ſous vos yeux, ſéduire la pudeur, l'effrayer, la pourſuivre juſques ſur le front de quiconque ſait rougir ; vous verrez le diſſipateur, le duelliſte, le rival, le frondeur des bienſéances, des loix, de la religion, couvrir vos cheveux blancs de ſon opprobre, vous faire deſcendre au tombeau par les chagrins & les larmes, & peut-être caduc à la fleur de l'âge, vous précéder lui-même en accuſant votre négligence : s'il ſurvit à la débauche, ou s'il en guérit, ſes bleſſures ſaigneront toujours : un penchant avec lequel il faut à chaque inſtant vaincre ou mourir, un tempérament infirme ou moins vigoureux, des talens négligés & qui ne ſe trouvent plus, lui feront déplorer juſqu'à la mort une éducation malheureuſe.

Il eſt donc de la plus grande importance de conſerver les mœurs dans le cœur d'un enfant. L'ignorance eſt la ſauve-garde la plus ſûre ; mais où la trouvera-t-il cette ignorance heureuſe ? Si l'éducation domeſtique eſt ordinairement préférable, en fait de mœurs, elle eſt auſſi quelquefois plus dangereuſe. Eſt-il bien rare que la maiſon paternelle ſoit le rendez-vous d'une ſociété capable de gliſſer par les yeux & les oreilles d'un enfant, le poiſon des mœurs, avant même qu'il ait connu la vertu. Engagé par ſa naiſſance dans un monde qui n'eſt pas l'école de la pudeur, il ſe voit dès-lors au milieu des écueils. Nouvel Adonis, objet de mille careſſes, il reſſent, il entr'ouvre déjà ſon cœur au libertinage. Sans ſortir du ſein de ſa famille, il trouve dans ſes compagnons qui l'approchent, ou les domeſtiques qui le ſervent, les premiers corrupteurs. Un jeune cœur eſt une fleur qu'un ſouffle peut ternir : c'eſt le plus précieux de tous les tréſors ; & comment peut-on le confier à des gens auxquels on refuſe la clef de la cave ou du buffet ? Incapable de veiller ſur lui-même, parce qu'il ne connoît pas les dangers, un enfant a droit ſur une attention ſcrupuleuſe de la part de ſes parens & de ſes maîtres, qui doivent écarter tout ce qu'il pourroit entendre ou voir de ſcandaleux. C'eſt ici que je voudrois montrer encore combien il eſt néceſſaire d'avoir l'amitié d'un enfant : ſi vous êtes ſon ami, vous ſerez ſon confident ; ce qu'il verra, ce qu'il entendra, il n'aura rien de plus preſſé que de vous le rapporter, & cette confidence vous mettra à portée de connoître les leçons ou les exemples qu'on lui a donnés : il ſuffira qu'on lui ait recommandé le ſecret, pour ſe ſentir preſſé de vous le dire, ſi vous

ſavez, par vos carreſſes, l'enhardir à faire des ouvertures.

Dans les colleges, les mœurs ſont un dépôt qui court les plus grands riſques, ſi les inſtituteurs n'y conſacrent une vigilance attentive. Un maître doit être un argus; ſi le ſommeil ſurprend néceſſairement ſes paupieres, il faut pour ainſi dire que les enfans n'en croyent rien, & qu'ils croyent ſon œil ouvert lors même que le beſoin vient le fermer. Il y a des lieux, des exercices & des temps où les mœurs ſont plus expoſées. L'inſtituteur doit ſe multiplier par ſes ſoins, être l'ange-gardien de chaque éleve, ſe trouver aux côtés de chacun par ſes précautions & ſa vigilance, contre les dangers fréquens de l'occaſion plus ou moins éloignée : on doit auſſi bannir de la penſion tout écolier ſuſpect à juſte titre. Les raiſons d'intérêt, les conſidérations humaines ne doivent point parler en faveur d'une brebis galeuſe, qui peut perdre un troupeau dont les maîtres ſont comptables. J'ai dit à juſte titre; car il faut ſe défier des préventions, du ſcrupule, du zele aveugle de certains inſtituteurs toujours prêts à exagérer, jamais à plaindre un enfant coupable ſans être contagieux, parce que ſa faute eſt une premiere fragilité. L'attention à bannir les mauvais ſujets, entraîne celle de les refuſer quand ils ſe préſentent. Pour être admis, on ne doit jamais recevoir un écolier d'un autre college ſans l'atteſtation de ſes mœurs : on prend cette précaution pour un domeſtique auquel on ne confie que ſes intérêts. Chaque écolier a, à ſa diſcrétion, le cœur de tous ſes compagnons : s'il eſt gâté, c'eſt un peſtiféré dont le ſouffle peut empoiſonner les autres. Tous les colleges devroient reconnoître à cet égard une

loi générale. Il eſt étonnant de voir les penſionnaires paſſer l'un à l'autre l'inſtitution, ſans certificat que celui de la fortune. La fréquentation des ſacremens, la fuite des occaſions ſont ici les préſervatifs; j'en ai déjà parlé.

CHAPITRE XVI.

De la Droiture.

LA droiture eſt cette vertu qui nous empêche de nous écarter de la juſtice & de la vérité. Pour inſpirer l'amour de la droiture, je marquerois la plus grande eſtime pour un écolier qui en feroit profeſſion afin de la faire aimer & rechercher des autres. Je tiendrois toujours compte au coupable d'un aveu qu'il m'auroit fait. Pour châtier le menteur, je lui ferois éprouver le proverbe: On ne croit jamais un menteur, quand même il diroit la vérité. Suſpectant toujours ſa parole, quand il me proteſteroit quelque choſe, j'appellerois des témoins. La crainte que les enfans ont de leur maître, la perſuaſion où ils ſont qu'il aime les bons & déteſte les mauvais, les rend hypocrites, & leur fait contracter un caractere diſſimulé. Il faut qu'ils regardent celui qui les enſeigne comme un ami ſage, mais doux & compatiſſant. Rien n'eſt plus funeſte que le zele mal-adroit, qui, pour corriger les défauts, les pourſuit avec l'averſion la plus marquée. L'inſtituteur ſe fait déteſter, lui & la vertu qu'il veut établir: il doit montrer à tous une égale tendreſſe; aux bons, pour les ſoutenir, aux mauvais, pour

les ramener. Un jeune homme eſt ordinairement moins méchant que fragile ; qu'on le plaigne & qu'on le chériſſe, c'eſt le moyen de le gagner. Il faut auſſi accoutumer les enfans à ne promettre qu'avec réflexion, ſi la choſe eſt juſte, raiſonnable, à propos & poſſible ; c'eſt la regle qu'on doit leur propoſer. Mais une promeſſe d'après ces réflexions doit être inviolable : ſi l'on y manquoit, j'exigerois déſormais un garant pour un infidele, comme j'exige un témoin pour un menteur. Le penchant au vol exige la ſévérité ; un voleur a l'ame baſſe, il ſe prend par la crainte : je le punirois ſévérement, à moins que le délit ne fût une premiere faute, & que le caractere du ſujet ne diſpensât d'un remede violent. Avec l'horreur d'un vol le jeune homme ſe permet les tromperies au jeu, & certains tours qui menacent la ſociété d'un eſcroc. Après quelques avertiſſemens particuliers, pour ôter l'occaſion, j'interdirois le jeu, ou du moins, je veillerois à ce qu'il fût ſans intérêt.

CHAPITRE XVII.

De la Prudence.

LA prudence eſt une vertu qui regle nos actions & les retient dans de juſtes bornes. Elle eſt très-néceſſaire à un jeune homme ; cependant il en manque ordinairement, parce qu'il n'a ni la réflexion, ni l'expérience dont la prudence eſt le fruit. Le commerce du monde pourroit être l'école de la prudence ; mais elle ne s'y forme que ſur les débris de

la

la vertu & dégénere souvent en une politique ennemie de la droiture. N'introduisez point un jeune homme dans le monde pour acquérir la prudence : qu'il n'y entre au contraire que quand il l'aura acquise. L'histoire & la fable qu'il a entre les mains, suppléeront à l'usage de la société. Dans l'une il verra le portrait de ses semblables, dans l'autre il les verra agir & parler. Il entendra la prudence elle-même s'exprimer par l'organe du chevreau, & lui dicter les plus sages leçons dans ces deux mots : montrez-moi patte blanche. La fourmi ouvriere offrira à la jeunesse, sans précaution pour l'avenir, le Mentor le plus prudent. La fable de la grenouille qui s'enfle pour imiter le bœuf, n'est que l'histoire du luxe des petits qui s'efforcent d'imiter les grands, de l'ambition qui prend au-dessus de sa sphere un effor meurtrier à sa fortune, qui s'écroule en voulant s'aggrandir. Dans la fable du rat séduit par la douceur apparente du chat & prêt à voler sous sa griffe, il est facile de faire remarquer à vos éleves, qu'il ne faut pas prendre les gens à la mine, qu'un traître nous surpend sous les appas de sa douceur, un fourbe sous les dehors de la probité, un corrupteur sous les charmes de l'amitié, un imposteur sous la foi des serments. Le regard du crapaud, disent les naturalistes, est un aimant pour la belette ; de loin elle le voit avec l'horreur qu'il inspire : elle approche imprudemment, ou ne fuit pas. Un regard la désarme & l'attire insensiblement dans le gouffre qu'elle ne peut fuir, mais qu'elle devoit éviter. Montrez à vos enfants dans ce jeu de la nature, qui n'en est pas moins un emblême, que le péché honteux ne peut qu'inspirer de l'horreur à toute ame vertueuse & bien née,

mais que, quand on l'approche, il laiſſe entrevoir des charmes, aſſoupit l'horreur, invite le penchant; enfin qu'on eſt toujours aſſez fort pour éviter l'occaſion, mais qu'on ne l'eſt pas toujours aſſez pour y réſiſter. Les fables imprimées dans la mémoire, graveront en même temps des vérités qui prêteront à toutes les démarches le flambeau de la prudence.

Il y a dans l'écriture & dans les auteurs profanes, des maximes de prudence qu'on doit faire apprendre par cœur & qu'un maître développera toujours avec d'autant plus de fruit, que les enfants font, dans la petite ſociété du college, l'expérience de ces vérités. *Secretum meum mihi*, dit l'Eſprit Saint, mon ſecret eſt à moi. Un enfant a confié le ſien à ſon meilleur ami : celui-ci le trahit. Le confident ſe plaint : Quoi ! devez-vous lui dire, vous accuſez les autres d'avoir manqué de diſcrétion ? n'accuſez que le premier indiſcret, & devenez prudent ſur le choix de vos dépoſitaires, puiſque votre meilleur ami vous trahit. *Neſcit vox miſſa reverti*, dit Horace, un mot échappé ne revient point. Dans un moment de belle humeur, un jeune homme a lâché un trait ſatyrique, par lequel il a bleſſé l'amour-propre, & s'eſt fait un ennemi dont le cœur ulcéré eſt aux aguets pour ſe venger. Montrez au jeune imprudent qu'au college un ennemi ne peut être cruel, mais que dans le monde, un bon mot a ſouvent coûté du ſang ou des larmes à ſon auteur. J'amenerois des exemples à la ſuite d'une maxime : en voici un qui m'a toujours frappé. Un curé raſſembloit, tous les dimanches, en ſa maiſon, la ſociété des honnêtes gens de ſa paroiſſe. L'un d'eux dans la converſation ſe déchaîne contre un abſent, mépriſe ſon origine & ſes ayeux. Oubliez-vous, dit le curé au médiſant,

dans une indignation juſte, mais imprudente, oubliez-vous, Monſieur, que votre grand pere étoit charbonnier ? tout parvenu ſe diroit bâtard : ce reproche qui noircit cruellement celui-ci, porte au fond de ſon ame l'aiguillon de la vengeance ; il invente contre le curé une calomnie dont le tiſſu ourdi lentement & dans les ténebres, préſente une vérité qui condamne l'innocent au ſilence ou le taxe de menſonge. L'accuſé eſt traduit comme un ſcélérat, & ſans un dévouement imprévu qui démaſque l'impoſteur, la ſcene auroit fini par l'échaffaut. Un écolier par quelques propos offenſants, effets d'une humeur acariâtre, engage une querelle ſuivie d'un duel où les combatants ſe prennent aux cheveux. L'aggreſſeur eſt vaincu : il ſort du combat les larmes aux yeux, portant ſur ſa figure l'empreinte de deux griffes. Laiſſez refroidir la colere, & puiſque le plus battu paie l'amende, faites ſentir que la faute, ſans être grave, eſt dangereuſe, & que vous voulez prévenir les coups d'épée, les procès, les éclats ſcandaleux qu'entraînent des propos indiſcrets ; souvent un ſeul mot devient incendiaire. Je voudrois qu'en pareil cas la punition, ſans être ſévere, portât le caractere d'une ſingularité qui la rendît remarquable & qui l'imprimât pour toujours dans la mémoire. Mais en formant un jeune homme à la prudence, prenez garde de le rendre ombrageux, fourbe & diſſimulé. Il faut bien lui faire remarquer que, ſi ſon cœur ne doit pas s'ouvrir à tout le monde, ſon viſage doit toujours s'épanouir, que, s'il n'eſt pas prudent de ſe fier indiſtinctement à tous, il eſt juſte de ne tromper perſonne ; que, s'il doit avoir une aſſez mauvaiſe opinion de l'eſpece humaine en général, il ne doit ſoupçonner per-

ſonne en particulier ſans raiſon ; qu'enfin, s'il eſt permis quelquefois de ſe taire, il eſt toujours défendu de mentir ; que, ſi l'on ne peut être trop prudent, on peut ſouvent trop le paroître, & que ſe défier d'un chacun, c'eſt ſouvent ne mériter la confiance de perſonne. La prudence eſt auſſi le frein de la valeur ; c'eſt elle qui modere ce courage aveugle qu'on voit braver les dangers inutiles ou ſans eſpoir. L'hiſtoire en fournit des exemples nombreux.

CHAPITRE XVIII.

Du Courage.

LE courage, qui ne peut être vertu ſans la juſtice & la ſageſſe, conſiſte dans la force d'ame à entreprendre, dans la conſtance qui pourſuit ſans s'ébranler, dans la patience à ſouffrir. Dans l'injuſte Céſar, le courage n'eſt qu'oppreſſion & tyrannie. Il n'eſt pas ſage, dans Régulus, qui livre au trépas des compatriotes, vaincus ſans être lâches. Alexandre eſt plus téméraire que courageux, & plus heureux que grand. Souffrir & mourir ſans ſe plaindre, le citoyen pour ſa patrie, le chrétien pour ſa religion, voilà l'heroïſme du courage, qualité précieuſe qui nous ennoblit. Elle met le guerrier au-deſſus de ſes ennemis, le citoyen au-deſſus de ſes entrepriſes, l'homme au-deſſus de ſes malheurs, le héros au-deſſus de la mort. Le courage fait ce que ne font pas les richeſſes, la force & la puiſſance. Il maîtriſe la fortune, la victoire & la douleur. De toutes les vertus, c'eſt celle qui peint

l'homme ſous des traits plus ſublimes. Le pauvre ſous ſa chaumiere, étendu ſur un grabat, ſouffrant avec patience la maladie, le beſoin & l'abandon, eſt plus grand que Caton, écumant de rage ſur un lit dont il fait un autel, enſanglantant un joug qu'il ne ſçauroit porter. Louis XIV aux priſes avec l'adverſité montre un héros; ſur le char de triomphe, il ne montra qu'un conquérant. Cicéron, pourſuivant Catilina, parmi les obſtacles, les dangers, & les traits de la mort menaçante, me paroît le premier des Romains. Le Préſident Molé, comme un rocher immobile au milieu des flots mugiſſants de la ſédition meurtriere, & répondant à des furieux qui lui demandent une injuſtice le poignard à la main, mon ame eſt à Dieu, mon cœur eſt au Roi, mon corps eſt à vous, faites ce qu'il vous plaira, eſt plus grand ſans doute qu'Alexandre & Céſar.

Le défaut de courage dans un jeune homme vient quelquefois d'une imagination effrayée dès le bas âge par les contes dont on l'a bercé; d'une éducation efféminée qui rend trop ſenſible, de la pareſſe qui ne veut rien entreprendre ou qui ne ſçait pas pourſuivre, de l'amour-propre qui rend eſclave, du reſpect humain, d'un caractere naturellement puſillanime, & qu'une chimere intimide; des paſſions, de l'avarice & de l'ambition qui font céder le courage à leurs intérêts: à l'égard du premier obſtacle, je ferois à l'enfant comme à un cheval peureux, je le préſenterois à l'objet qui l'effraie, il n'oſe aller la nuit en cet endroit, je l'y contraindrois, l'accompagnant d'abord, mais d'aſſez loin, & puis je l'y ferois aller tout ſeul. L'éducation publique eſt un excellent remede contre la pareſſe &

le tempéramment efféminé : l'occaſion de ſupporter le froid & la faim, l'exercice de toute eſpece endurcit le corps, affermit le courage ; l'application à l'étude habituelle & ſoutenue, forme à la patience, inſpire le goût & l'amour du travail opiniâtre. Apprendre aux jeunes gens à voir les choſes ſous leurs vrais points de vue, & ſur-tout de l'œil de la foi, à chercher la gloire dans le mérite & non dans les applaudiſſements, graver dans leurs cœurs cette belle maxime, « je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte ». Effacer la crainte des hommes par la terreur des jugements de Dieu, c'eſt établir un rempart contre le reſpect humain. On n'affermit un cœur puſillanime que par les remords de la conſcience, appuyée ſur de grands ſentiments de religion : C'eſt celle-ci, qui en nous apprenant à dompter nos paſſions, applanit les obſtacles que le courage pourroit rencontrer de leur côté.

CHAPITRE XIX.

De la Modeſtie.

LA modeſtie ne conſiſte pas à s'aveugler ſur ſon mérite ; le ſens intime eſt un flambeau auquel on ne peut fermer les yeux ; mais à ne pas s'énorgueilir de ſa ſupériorité ſur les autres, c'eſt une vertu qui permet de s'eſtimer ce qu'on vaut, & défend de s'en prévaloir. Les défauts oppoſés à la modeſtie ſont, l'orgueil, qui ſe contemple dans ſes propres idées, la vanité qui s'enviſage dans les idées d'au-

trui, la préſomption qui compte ſur des forces qu'elle n'a pas, l'ambition qui prend un eſſor déréglé. L'orgueil s'annonce dans un jeune homme par ſon penchant à ſe prévaloir de ſa naiſſance, de ſes richeſſes, de ſes talens, de ſa beauté, de ſa force ; je lui dirois d'abord : qu'avez-vous, que vous ne l'ayez reçu ? Tout don parfait vient d'en haut, nous n'avons en propre que nos péchés & nos miſeres. Il faut enter la modeſtie ſur l'humilité chétienne ; la premiere, quand elle eſt véritable, n'eſt que l'expreſſion de la ſeconde. Après avoir parlé le langage de la foi, je ferois parler la raiſon. La naiſſance, dirois-je à mon jeune homme orgueilleux, n'eſt qu'un bienfait de la nature. Un parvenu pourroit avoir occaſion de s'enorgueillir en ſe voyant au ſommet où il s'eſt élevé lui-même ; mais vous, mon enfant, ſi vous êtes noble, ſi vous êtes riche, c'eſt parce que votre pere étoit l'un & l'autre ; où eſt donc là votre mérite ? L'eſprit, dirois-je à celui qui s'en prévaudroit, l'eſprit avilit les trois quarts des hommes par l'abus qu'ils en font. Je connois une multitude de fripons qui en ſont remplis. Je dirois à Narciſſe qui s'extaſie à ſon miroir : vous vous admirez tout ſeul, & vos graces ne ſont gueres que ſous les doigts du perruquier : vos habits font l'éloge du tailleur ; enfin je dirois à celui qui croit pouvoir manier la maſſue d'Hercule : le courſier qui vous porte eſt encore plus fort que vous. J'appellerois l'expérience avec celui dont l'orgueil eſt rafinée ; je lui dirois : pourquoi paroiſſez-vous ſi modeſte en compagnie, ſur-tout quand on vous loue ? N'eſt-ce pas parce que la modeſtie rend un jeune homme aimable ? Vous rendez donc hommage à cette vertu, puiſ-

que vous aimez tant à en montrer les dehors. Mais vous n'en avez pas la réalité, car vous vous révoltez quand on vous blâme. Vous ne paroissez rien moins que modeste; & le ton que vous prenez avec vos confreres, annonce aussi peu de modestie, que vous en montrez dans les compagnies respectables. Quoi, vous rougissez quand je vous taxe d'orgueil! Vous comprenez donc que l'orgueil est un défaut honteux. Alors faites lui le portrait d'un orgueilleux & du mépris dont on le couvre; traçez en même-temps celui de la modestie, & prouvez que sans elle, le mérite a perdu son plus bel éclat. Mais il faut observer que l'orgueil est un ulcere difficile à traiter & qu'on y peut à peine toucher du bout du doigt. Il faut beaucoup d'adresse & de prudence pour corriger ce défaut qui ne veut jamais être appellé par son nom.

A l'égard d'un jeune homme vain, je m'efforcerois de lui persuader que la vraie gloire n'est qu'au ciel, & qu'il ne faut pas la chercher dans l'esprit des hommes. Ceux qui nous estiment ne nous connoissent gueres : un regard sur notre cœur les feroit peut-être rougir de leurs éloges. D'ailleurs pour un ou deux qui vous estiment, combien en est-il qui vous méprisent ou ne pensent pas à vous! Cherchons à nous rendre grands au jugement de Dieu, & non pas à celui des hommes. Rien n'est plus futile que les honneurs. Tout l'univers est sorti du néant, il doit y rentrer : il n'est presque rien, malgré notre admiration. Qu'est chaque individu qui l'habite ? Que sont les honneurs & les sceptres eux-mêmes? Peignez, sous les traits du ridicule, l'homme vain, le fat & le petit maître. Tirez de la société un modele parfaitement connu

de votre éleve. Il sera le premier à le mépriser, à rire, à déclamer sur le compte d'un personnage comique ; laissez votre jeune homme se livrer au mépris & à l'indignation. Il ne sent pas qu'il se noircit lui-même. Quand il aura fini, dites lui *tu es ille vir*. Changez de nom, & voilà votre histoire. Il se révolte & se méconnoît. Alors rassemblez ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, sa maniere de s'annoncer, de se parer, de se comporter dans mille rencontres. Forcez-le à convenir que sa conduite est parfaitement semblable à celle qu'il méprise. Vous couvrirez son visage d'une confusion salutaire. Il est quelquefois à propos, en rassemblant les traits ridicules de sa conduite & de son caractere, de les mettre sous un nom étranger, d'en faire une anecdote suivie, mais si ressemblante, qu'il y voie son portrait, si ridicule qu'il ne rie que du bout des levres, si adroite, si cela se peut, qu'il ne puisse entrevoir votre malice. Je mettrois le fanfaron aux prises avec lui-même. Ordinairement les gens de cette espece ont très-peu de sens. Votre jeune homme dans ses compositions, fourmille peut-être de fautes. Sans avoir un air de vouloir le mortifier, n'en laissez pas passer une seule ; il comprendra que son habileté n'est que dans son idée ; il jase étourdiment sur ce qu'il ignore ; il parle de l'histoire, sans l'avoir lue, des mathématiques sans les entendre. Laissez-le s'engager sur la matiere dans laquelle il fait le savant ; engagez-le vous-même adroitement. Il lui échappera mille bévues : faites les lui remarquer, forcez-le à en convenir ; c'est la leçon la plus utile. Il parle déjà de guerre & de politique : si j'étois ministre, si j'étois général, je ferois cela.

Demandez lui ce que c'eſt qu'un miniſtre, un général : quels ſont leurs fonctions? Il vous répondra, ou vous prouvera qu'il n'en ſait rien. Vous lui direz alors : allez donc l'apprendre avant d'en parler. Ce n'eſt qu'en lui rendant ſon ignorance palpable, que vous le rendrez moins bavard & plus modeſte.

De tous les défauts oppoſés à la modeſtie, la vaine ambition eſt le plus difficile à déraciner. Les premiers regards d'un enfant ſont frappés de l'éclat des honneurs qui, dérobant leurs déboires, ſe produiſent avec les ſouris du plaiſir & de la liberté. Il voit leur éloge ſur des livres qu'il reſpecte. On lui promet des dignités : c'eſt ſa fin derniere. Dans la carriere qu'on lui ouvre, l'ambition eſt l'aiguillon qui le conduit. Il n'étudie que pour parvenir. L'émulation même, ce mobile ſans lequel les talents languiroient, eſt l'exercice de l'ambition. Je voudrois animer un jeune homme du beau deſir de ſervir la patrie, & ſur-tout de répondre aux vues de la providence qui nous créa tous citoyens. Je ne lui propoſerois aucun poſte en particulier; je tâcherois de le rendre propre à en choiſir un. Bien loin de lui montrer les dignités déſirables, je les montrerois redoutables. J'en ferois un devoir & jamais un bonheur. L'hiſtoire me feroit ici de la plus grande utilité : elle me fourniroit des exemples. Il en faut de terribles pour glacer une paſſion ardente, même au berceau. De tous les ambitieux, il n'en eſt preſque pas un dont la fin n'ait été tragique ou du moins le cours empoiſonné par des revers. Je montrerois aux pieds du ſommet où s'éleve l'ambitieux par l'intrigue, le ſang & les forfaits, le précipice ou l'échaffaud; je ferois

voir plus d'un Aman au gibet qu'il avoit fait dresser pour autrui. Les maîtres doivent donner une attention particuliere à réprimer la présomption & l'ambition ; deux défauts infiniment nuisibles à la société. Le présompteux aveuglé sur sa foiblesse, animé par son zele, l'ambitieux par ses intérêts, sont plus d'une fois devenus les fléaux de la patrie.

CHAPITRE XX.

De la Politesse.

LA politesse dans le langage est l'expression gracieuse du respect, de l'estime & de l'amitié; dans ses manieres, c'est un air d'aménité, d'affabilité, de décence, de noblesse & d'aisance; dans les actions, ce sont les bons offices, la bonté, la prévenance; dans le caractere, c'est une disposition à éviter, dans la société, tout ce qui peut nuire ou déplaire, à rechercher tout ce qui peut obliger autrui : c'est cette complaisance qui fait disparoître le caprice, l'humeur & les saillies, le dépit & l'ennui, sous des dehors riants, comme le printemps dérobe, sous ses attraits, les horreurs de l'hiver. C'est cette égalité d'humeur qui, parmi des caracteres bourrus & grossiers, montre & soutient l'aménité, semblable à la rose qu'on voit s'épanouir au souffle du zéphir, & sourire aux épines qui l'environnent. En un mot, la politesse consiste dans un sentiment délicat, appuyé sur l'usage & la réflexion, qui fait qu'on rend à chacun ce qui convient relativement à son âge, à sa qualité, à son mérite, aux circonstances où l'on se trouve. Il faut bien remarquer que si la politesse est variée selon

les personnes qui en sont l'objet, elle l'est également selon celles qui la font. Un magistrat ne doit point avoir la politesse d'un officier, un jeune homme d'une précieuse, un abbé d'une coquette, un vieillard d'un petit maître, un prêtre, un religieux d'un courtisan. La politesse doit aussi se régler sur les lieux & les temps. La bienséance de notre siecle n'est pas tout-à-fait celle du siecle de Louis XIV; à Paris, les honnêtes gens ne vivent pas comme à Madrid. Le respect pour l'usage entre dans la politesse; quand la mode n'est pas mauvaise, seroit-elle ridicule, elle l'est toujours moins que la singularité. Le fou fait la mode, le sage la suit; mais il n'est jamais ni le premier ni le dernier à se ranger sous son empire. Enfin, pour finir ce tableau par un dernier trait, la vraie politesse n'est autre chose que la charité chrétienne, les exemples des premiers fideles mis en pratique, ou plutôt ceux de Jésus-Christ lui-même, le plus doux & le plus aimable des enfants des hommes, au rapport même de l'historien Joseph. Saint François de Sales étoit aussi poli que dévot; Saint Vincent de Paul se reprocha & se corrigea d'un abord trop froid qui peut fermer les cœurs en les glaçant. Les solitaires de la Thébaïde étoient plus polis dans leurs forêts qu'on ne l'est à la cour, parce qu'avec les traits d'une ancienne éducation, leur cœur étoit toujours sur leurs levres. Je défie de trouver plus de politesse à Versailles qu'on n'en trouve à la Trappe. L'impolitesse vient souvent du défaut de vertu, d'humilité, de patience & de charité, dans quelques faux dévots, du préjugé qui confond la politesse qui n'est autre chose que l'amour de ses semblables, avec la mondanité, les pompes & les vanités du siecle auxquelles tout chrétien doit renon-

cer. En général, l'incivilité a sa source dans une mauvaise éducation, qui ne connoît ni les vertus ni les usages de la société, dans l'orgueil, qui prétend aux hommages sans retour, dans la grossiereté repoussante, dans la dureté d'un caractere qui ne sait pas se plier, dans l'esprit satyrique qui ne respecte rien, dans la misanthropie qui se déchaîne & ne peut rien souffrir, & qui n'offre, dans une société polie, que le hibou parmi les oiseaux qui saluent le retour de l'aurore. Si vous voulez inspirer la politesse, il faut corriger ces défauts. Ce sont-là les épines qu'il faut détruire d'un champ fertile, avant de lui confier une semence qui resteroit étouffée.

D'après ces notions, les jeunes gens ne confondront pas la politesse avec cette politique, dont l'air gracieux n'est autre chose que l'expression du mensonge, de la flatterie, de la bassesse, ou le masque trop séducteur d'un fourbe ou d'un traître; elle ne consiste pas non plus dans des manieres ridicules, dans un jargon mignard, une démarche pimpante, un souris, une mine gracieuse, dans un air composé. Ce ton, qui fait d'un jeune homme une marionnette, est celui d'un petit maître, c'est-à-dire, d'un être qui montre peu d'esprit, puisqu'il faut avoir bien peu de sens pour chercher l'estime en se faisant mépriser. Sans aller jusqu'à cette afféterie, il est une affectation peu naturelle, qui n'annonce qu'un parvenu mauvais singe de la noblesse, qu'il essaie de contrefaire. Cette politesse sans goût est, dans la société, ce qu'on appelle une capucinade dans la littérature. Il faut aussi éviter les démonstrations exagérées d'estime, de respect, & d'amitié; elles rendent l'auditeur incrédule, & ne persuadent rien, sinon que le complimenteur

pourra bien avoir fait son apprentissage à la cour. Une politesse cérémonieuse & méthodique sent le pédant ; accablante, elle montre un homme de province, uniforme avec tout le monde ; elle est bannale & n'a rien de flatteur pour personne. L'affectation de finesse, de bel esprit, de délicatesse dans les complimens, la conversation & les manieres d'agir, n'est pas vraie politesse non plus, c'est vanité, c'est le bel esprit du style moderne mis en action. Les jeunes gens n'appercevront peut-être pas d'abord ces défauts dans eux-mêmes ; mais ils les saisiront très-bien dans les autres. La meilleure leçon qu'on puisse leur donner, c'est de les leur faire remarquer, parce que le ridicule d'un vice en est le meilleur préservatif.

Pour contracter la vraie politesse, il faut se former aux vertus qui en sont les fondemens, la douceur, la complaisance & la bonté. La bonne société fournit des exemples de politesse ; mais je n'entends pas par bonne société, un certain monde où l'on n'apprend à devenir poli qu'à l'ecole du libertinage ; il seroit à souhaiter que, dans le choix des modeles qu'on met sous les yeux d'un jeune homme, on envisageât le concert de la politesse & de la vertu. Les écoliers ne sont pas faits pour se respecter les uns & les autres, mais ils doivent s'estimer & s'essayer, par leur politesse réciproque, aux bienséances de la société. C'est en ne se gênant point entre eux, qu'ils apprennent à ne se gêner avec personne. Un jeune homme doit être honnête même avec un confrere sans éducation : celui-ci trouve un modele qui le force au retour ; celui qui est prévenant, pratique la charité en observant la politesse ; & par la violence dont il use, il fait une acte de pénitence

méritoire, & s'accoutume à ne jamais manquer dans le monde à une multitude de gens qui ne méritent aucuns égards, & auxquels on n'en rend souvent que parce qu'on s'en doit à soi-même & à la société. Il évite, en même temps, cette politesse de caprice qui ne sourit qu'à ceux qui lui plaisent, & qui se fronce avec ceux qui rebutent. L'intérêt est un appas qui nous attache à la vertu : il est à propos de développer aux enfants les avantages de la politesse. Elle prévient les démêlés, les disputes & les brouilleries, parce qu'en imitant au moins la patience, la douceur & la complaisance, elle retient le dépit & l'emportement, captive les éclats qui occasionnent les scenes fâcheuses, & font des ennemis d'autant plus implacables, que les blessures faites à l'amour-propre, dans la société, sont les plus envenimées. Le maître doit sur-tout des exemples de politesse; en l'observant avec ses écoliers, il les forcera au retour : qu'il leur fasse observer les fautes qu'ils feront dans les compagnies, à table, dans la conversation ; mais il ne doit jamais les reprendre durement sur cet article, ce seroit les intimider, & leur faire contracter un air stupide & maussade.

CHAPITRE XXI.

De la Docilité.

LA docilité est une vertu qui soumet la volonté du disciple à la volonté juste & raisonnable du maître. Cette vertu, la base de l'éducation, s'insinue plutôt qu'elle ne se commande. On peut dire qu'elle

dépend du maître, & que le germe en eſt dans ſon cœur, puiſqu'elle eſt fondée ſur des motifs que lui ſeul eſt capable d'inſpirer. Il y a des enfants naturellement opiniâtres, rebelles ou pareſſeux ; ils ceſſeront de paroître tels, ſi le maître ſait établir, parmi eux, la crainte, la confiance, l'eſpérance, & ſurtout la religion. La crainte eſt d'abord néceſſaire, parce qu'en général les jeunes gens ont peu de raiſon, quelquefois encore moins de vertu. Cette crainte ne doit point être celle qu'un tyran imprime à ſon eſclave, mais celle qu'un pere inſpire à ſon fils : dès qu'elle eſt exceſſive, elle aliene un enfant, & ferme ſon cœur à la confiance, étouffe le génie par une timidité infiniment nuiſible à l'éducation, qui demande abſolument la liberté de s'ouvrir & de parler. N'employez jamais, pour vous faire craindre, la dureté ni la rigueur ; vos écoliers ne ſont pas des forçats. Evitez cet air ſévere, grave & compoſé, qui fait d'un pédant un épouventail. Déridez ſouvent votre front ; s'il eſt trop ſérieux, il préſente l'image & la ſource des ennuis. Ce n'eſt que par une fermeté ſage & ſoutenue, qu'un maîrre doit ſe faire craindre. Dès la premiere fois que vous paroiſſez parmi vos éleves, ils étudient votre caractere, & leurs yeux ſont plus pénétrants que les vôtres. D'abord, dans le ſilence, le reſpect & l'attente, ils vous obſervent pour décider qu'elle ſera votre conduite, pour voir, comme ils diſent, de quel bois vous vous chauffez. Donnez-vous de garde de paroître la férule à la main, de prendre un ton menaçant & réformateur; la réforme doit venir doucement, ſans que les gens s'en apperçoivent, qu'à la conſommation, par leur agréable ſurpriſe d'être tout autres. Que votre premier
diſcours

discours annonce la fermeté ; soutenez ce caractere dans une exactitude suivie à faire observer les régles du devoir. Menacez peu, mais jamais sans effet ; c'est le moyen de punir encore moins. Que les enfants connoissent toujours la raison des châtimens, ainsi que d'un refus, qu'il soit bien motivé & sans retour, afin d'accoutumer à s'y soumettre. N'accordez jamais rien à des demandes réitérées, vous rendriez les enfans importuns. Si votre éleve pleure, laissez-le pleurer ; ne l'en punissez pas précisément, mais alléguez deux raisons de votre refus ; la premiere, parce que la chose n'est pas à propos ; la seconde parce qu'il pleure. Ne le condamnez point à se taire ; ce seroit aigrir, en la contraignant, une douleur à laquelle vous devez compâtir en secret ; paroissez peu vous soucier de ses larmes ; envoyez-le froidement pleurer à la porte ; il rentrera quand il aura pleuré : la confusion, qui l'accompagnera, est le meilleur châtiment.

N'accordez jamais rien aux menaces des jeunes gens, c'est les rendre indépendants ; rien à leurs caprices, c'est les rendre impatients & fantasques ; rien aux petites menées qu'ils employent pour vous fléchir, rien aux envies d'un caractere léger, qui veut tout voir & tout avoir, ce seroit multiplier les desirs & rendre malheureux pour la vie : enfin, n'accordez rien aux caresses, ce seroit rendre les enfants courtisans ; ne caressez jamais vous-même pour obtenir, c'est les accoutumer à devenir vos maîtres ; ne flattez pas non plus, vous pourriez rendre par-là un enfant orgueilleux, lui donner de la confiance en des talents qu'il n'a pas, frayer aux flatteurs le chemin de son cœur : en un mot, formez le corbeau de la fable. La confiance invite la docilité ;

le respect, l'amour, l'estime du maître; sont les sources de la confiance. Pour être aimé des écoliers, il faut les aimer, & le leur témoigner par l'intérêt pour leur progrès, pour leur santé, pour leur plaisir, par l'empressement à soulager leurs besoins; la prudence à ménager leur humeur; enfin, par une bonté qui perce même à travers les nuages de la sévérité. La vertu commande le respect & l'estime, ainsi que le savoir, pourvu qu'il ne se trouve jamais en défaut, car le moindre trait d'ignorance, tel qu'il arrive à quiconque va en classe sans préparation, décrédite un instituteur. L'espérance des plaisirs ou des récompenses, concourt aussi à la docilité. Ne récompensez jamais, afin qu'on soit docile, mais quand on l'aura été, & que les récompenses ne soient point l'aliment & l'attrait du luxe ou de la gourmandise, comme les beaux habits, les friandises; un livre, une promenade, autre chose de cette espece, voilà ce qu'on peut faire espérer de mieux. La religion sur-tout rend les enfans dociles: c'est un premier Mentor qui ne les quitte jamais, qui, portant ses regards, son action, jusques sur leur cœur, en étouffe les révoltes & les répugnances, leur rend toujours Dieu présent, & leur fait entendre sa voix dans celle de leur maître.

CHAPITRE XXII.

De l'Amitié.

L'AMITIÉ eſt un ſentiment réciproque de bienveillance & d'attachement, fondé ſur l'inclination & l'eſtime. L'amitié doit être vertueuſe, ſuppoſer la fidélité, la conſtance, le dévouement de part & d'autre, des liens, une fin légitime. Ainſi les nœuds reſſerrés par la paſſion, ou la ſympathie, l'intérêt ou le crime, ne ſont pas ceux d'une amitié véritable. La paſſion n'eſt qu'un feu qui s'embrâſe tout-à-coup & s'éteint de même; les amants trop ſouvent finiſſent où commencent les époux. La ſympathie n'unit que par inſtinct, deux cœurs qui, contents de ſe complaire doucement l'un dans l'autre, goûtent les plaiſirs de l'amitié ſans en connoître les devoirs. L'amitié qui commence avec l'intérêt finit avec lui, parce qu'elle n'eſt qu'égoïſme. Celle que le crime a formé, ne tient que par un fil, qui peut être rompu par le poignard même qu'avoient plongé dans le ſein du voyageur deux brigands, amis pour le meurtre & rivaux dans les dépouilles. Comme l'amitié ne va point ſans l'attachement, elle doit être éclairée. L'on ne doit point aimer ſans choiſir. Le cœur invite le choix, & l'eſprit le décide. L'union de Mécene & d'Horace en eſt un exemple. Le poëte digne de l'amitié de Mécene, ſans l'avoir ſollicitée, eſt produit aux yeux de ce favori d'Auguſte. Celui-ci n'aime pas en voyant;

il examine le cœur d'Horace, avant de livrer le ſien, ce n'eſt qu'après un long délai, qu'il dit: ſoyons amis. Être complaiſant, fidele, officieux juſqu'au dévouement; ce ſont là des qualités qu'exige l'amitié. Puiſque nous ne choiſiſſons nos amis, que parmi nos ſemblables, nous n'en trouvons point ſans défaut. La complaiſance eſt eſſentielle. Horace veut que l'amitié emprunte les yeux d'un pere à l'égard d'un fils pour qui la nature eſt ingrate. Ces yeux que nous devons à leurs défauts, nous les devons à leurs malheurs. Quand tous abandonnent votre ami, parce qu'il a beſoin de tous, au milieu d'une foule de viſages dédaigneux ou timides, qu'il démêle un front où l'amitié s'épanouit, & qu'il puiſſe s'écrier en eſſuyant ſes larmes: il me reſte donc encore un ami! Je ne puis citer ici de plus bel exemple que celui de la Fontaine & de Péliſſon, amis inſéparables de Fouquet, malgré la foudre qui fumoit encore ſur les débris de ce miniſtre, & menaçoit ceux qui oſoient l'approcher.

La fidélité ſeroit équivoque, ſi elle n'étoit libérale. Aller au devant des demandes, ou du moins ſoulager, avec cette bonté qui ne ſe plaint que de n'avoir pas prévenu ſes beſoins, eſt le propre d'un ami. Je ne peux offrir de plus beaux traits que celui ci: Voiture étoit ſans argent; il lui falloit deux cents piſtoles. Il écrit cette lettre à ſon ami l'abbé Coſtar. Je dois deux cents piſtoles; ſi vous les avez, ne manquez pas de me les envoyer. Si vous ne les avez pas empruntez-les. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'aucun autre vous enleve ſous la mouſtache, cette occaſion de me faire plaiſir. J'en ſerois fâché pour l'amour de vous. Comme je

vous connois, vous auriez de la peine à vous en consoler. Je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, & je sens bien que j'en aurois encore un plus grand, si vous en usiez ainsi avec moi. L'abbé Costar lui répondit : j'ai une extrême joie d'être en état de vous rendre le petit service que vous exigez de moi. Je n'eusse jamais pensé qu'on eut tant de plaisir pour deux cents pistoles. Quelle délicatesse, quelle générosité, dans ces sentiments. S'ouvrir avec franchise, & confiance, garder un secret avec fidélité, donner avec zele un avis, le recevoir avec reconnoissance, ce sont encore là, les devoirs & les fruits de l'amitié. Henri IV, trouve un ami dans le président Jeannin. Il en fait son confident; ce prince ne se trompoit pas; le dépositaire de son secret en eût été le martyr. Ce même souverain, le meilleur de tous les rois & de tous les amis, contracte un engagement indigne. Il le présente à Sully, qui le déchire? Êtes vous fou, dit Henri? Plût à Dieu que je fusse le seul, répond le ministre! Quelle amitié généreuse dans celui qui sacrifie le courroux d'un roi, & dans celui qui le brave.

Aux leçons ici comme ailleurs, il faut joindre la pratique, si vous voulez préparer à la société, de véritables amis. Votre éleve sçait que la bourse de son ami est vuide, insinuez, s'il n'y pense pas, l'occasion de rendre un service; mais à la disposition d'obliger, qu'il joigne l'attention de prévenir; qu'il aille offrir lui-même, à l'instant, & qu'il n'attende pas le pressant besoin, où la demande humiliante d'un ami dans la détresse. Qu'il s'imprime par la pratique cette belle maxime, qu'un bienfait qui vient trop tard perd la moitié de son

mérite, afin qu'un jour la fortune, étant devenue dans ses mains l'instrument de la bienfaisance, il ait pour principe qu'il est plus beau d'empêcher la misere que de la soulager, & pour usage d'offrir avant qu'on demande. Il connoît dans l'indigence un compagnon de ses études; mais lequel rougiroit de recevoir à titre d'aumône. Apprenez ici à votre éleve à prendre, non pas le langage d'un bienfaiteur, mais le ton d'un ami, qui offre comme il voudroit qu'on lui offriroit à lui-même, ou faites lui chercher un de ces généreux artifices, qui dissimulant la cause, quelquefois l'auteur d'un bienfait, le font couler dans le sein d'un malheureux, par un canal qui ne laisse rien deviner. Mais ce n'est point un service qu'il veut rendre, c'est un présent qu'il veut faire; qu'il apprenne à le rendre relatif au goût de celui auquel il est offert : cette délicatesse le rend flatteur, & lui donne un double prix. Dans tout ce qu'il donne, il faut lui faire éviter la profusion, la mesquinerie, & l'habituer à ne rien offrir qui puisse être désavoué par ses parents; ces observations seront un frein contre la prodigalité, l'avarice & l'usage, où sont quelquefois les enfants de donner leurs effets. De deux amis, l'un mérite le châtiment, insinuez à l'autre de répondre pour le coupable. Qu'en cas de rechûte, l'ami, caution, soit tenu de passer quelques recréations à apprendre par cœur une tâche prescrite. L'un & l'autre par là, feront l'apprentissage du dévouement qu'exige l'amitié. L'un, par le sacrifice d'un défaut qui le rendroit ingrat; l'autre, en s'exposant à sacrifier ses plaisirs pour devenir généreux. Vous avez un avis à donner; vous connoissez un ami sage; mettez-le sur ses levres, il

n'eſt point d'organe plus efficace que celui de l'amitié, elle-même n'a point de plus noble exercice que celui du zele & de la ſageſſe.

Un écolier par complaiſance eſt entré dans les complots criminels d'un autre ; pour ſe juſtifier il vous dit ou du moins vous le faites convenir que ſes liaiſons l'ont rendu complice. Faites lui obſerver que la vertu vaut encore mieux que le tréſor de l'amitié, qu'on doit épouſer les intérêts & les peines de ſes amis, mais jamais leurs défauts ni leurs paſſions. Ajoutez : celui qui vous a fait les propoſitions criminelles d'entrer dans ſes complots iniques, vous mépriſoit puiſqu'il vous en croyoit capable. Tout homme qui vous mépriſe, ne mérite point d'être votre ami ; & quiconque eſt mépriſable, ne le doit jamais être. Inſiſtez ſur-tout ſur la vertu qui doit être inſéparable de l'amitié ; ce ſont les liaiſons criminelles qui perdent les jeunes gens : je ne peux m'empêcher d'en dire deux mots.

Un enfant eſt aimable & très-aimant. Son penchant & celui d'autrui lui donnent des amis. Heureux quand il ſçait les choiſir ! Mais ordinairement ſon cœur eſt auſſi aveugle qu'il eſt ſenſible. La figure, l'habillement, les façons, l'humeur fixent l'amitié des enfants, le penchant les décide. Ce n'eſt point la raiſon ; ils aiment ſans ſe connoître. Deux enfants arrivent au collége, ſe voyent pour la premiere fois : je ne ſçais quoi les unit tout-à-coup. Ils ne ſont pas encore confreres, déjà ils ſont amis. Celui-ci eſt ſage, celui-là corrompu. L'amitié nous rend ſemblables, dit un prophete. Lequel des deux changera l'autre ? Joignez deux oranges, l'une gâtée, l'autre ſaine ; la premiere ne

trouvera pas un remede en cette union, la seconde y trouvera un poiſon. Il eſt de la plus grande importance d'empêcher les amitiés dangereuſes. Un mauvais ami eſt un uſurpateur qui vous bannira du cœur de votre éleve, & qui d'un ſouffle corrupteur effacera les vérités que vous aurez gravées, diſſipera celles que vous voudriez imprimer; en un mot, qui fera plus de mal dans un ſeul tête à tête, que vous ne pourriez faire de bien dans le cours d'une année. Si votre éleve n'a point encore contracté de liaiſons dangereuſes, offrez pour rempart à ſon cœur ces ſages maximes: dites lui qu'il eſt rare de trouver de vrais amis, ou plutôt qu'il eſt facile d'en rencontrer de mauvais, & que leurs liaiſons ſont d'autant plus dangereuſes, qu'il eſt preſqu'auſſi difficile de ne pas contracter leurs défauts, que de ne pas trouver la contagion parmi le ſouffle d'un peſtiféré. Apprenez-lui que la vertu, les belles inclinations doivent fixer notre choix : tracez-lui le portrait de l'ami qui lui convient, & lui faites ſentir que nous ne pouvons avoir pour amis ſur la terre, que ceux qui le ſeront dans le ciel. Comme il en faut un à votre éleve (car c'eſt un beſoin auſſi bien qu'un penchant), choiſiſſez-lui quelqu'un dont le caractere, les façons, fixent ſon cœur, & l'empêche de porter les inclinations ailleurs, qui, par ſa vertu, lui ſerve de modele, & qui, par la voix de l'amitié, lui donne les avis d'un ſage mentor. Ces deux cœurs ainſi unis par les liens de l'amitié pure & tendre, raſſemblez-les dans le vôtre, exprimez leur votre ſatisfaction & votre eſtime, par-là vous affermirez leurs nœuds; ſi l'amitié d'angereuſe eſt contractée, il n'eſt point de plaie plus difficile à

guérir. Employez d'abord les réprimandes, la séparation exacte, & même les châtiments. Mais souvent la passion parle plus haut que les avis du maître. Séparer deux jeunes gens qui vivent ensemble, ce n'est pas les diviser, c'est les enflammer. Les châtiments les refroidissent moins qu'ils ne les aigrissent. Dans ce cas, je ne vois pas d'autre remede que de se défaire du plus mauvais.

CHAPITRE XXIII.

De l'Economie.

L'ÉCONOMIE est une vertu, qui marche entre l'avarice & la prodigalité, & qui régle la dépense sur les revenus, les besoins & les devoirs. Un jeune homme, sera un jour à la tête d'une famille, ou d'un ménage: C'est l'économie qui doit en soutenir son bien être. Les richesses ne sont pas le plus précieux de tous les fonds, c'est l'art de les ménager; sans l'économie la fortune la plus étendue, tarit bientôt. Mais avec l'économie, une fortune médiocre est inépuisable. Il s'agit donc de rendre les jeunes gens économes: la chose est assez difficile, parce qu'elle n'est pas dans leur caractere dissipateur. En dépit de l'avenir, je voudrois d'abord, que tout fut en regle dans l'appartement d'un jeune homme. J'y ferois souvent la visite & je confisquerois un livre, que je trouverois déplacé; j'exigerois qu'il tint un état de tous ses effets, & s'il se perdoit quelque objet par sa négligence, la perte seroit réparée aux frais de ses menus plaisirs. Je ne lui

ferois pas toujours un crime d'un habit rompu ; ces accidents font inévitables : mais s'il négligeoit de le faire raccomoder à l'inftant, il refteroit aux arrêts, tandis que l'habit feroit chez le tailleur, & je choifirois un jour de promenade. Dans fes habillemens j'accorderois tout à la décence & à la propreté, mais je refuferois tout au luxe. Je profcrirois toute parure qui pourroit en infpirer le penchant, devrois-je la déchirer moi-même aux yeux d'un jeune homme, afin de lui donner une leçon plus frappante, & de préferver fa fortune du tombeau qui pourroit l'engloutir un jour. Je lui donnerois d'abord de l'argent pour un mois avec le libre ufage, mais, au bout du mois, il me rendroit compte de fa dépenfe ; je lui montrerois ce qu'il a acheté d'inutile, je lui enfeignerois les qualités & les défauts qu'il falloit examiner dans les objets dont il a fait emplette, la fupercherie dont on s'eft fervi pour l'attraper, le moyen de l'éviter une autre fois, le prix que peut valoir une chofe. Je ne ferois pas fâché qu'il fût attrappé ; c'eft lui laiffer acheter la prudence. Je ne fouffrirois jamais qu'il fît aucun emprunt, aucune dette ; j'exigerois qu'on payât toujours argent comptant, & je défendrois tous les jeux ruineux. Si la bourfe étoit épuifée avant la fin du mois, je ne l'alimenterois pas avant le commencement de l'autre, afin de faire fentir par l'indigence le prix de l'économie qui ménage, comme on dit, une poire pour la foif. S'il fe trouvoit du refte au bout du mois, j'obferverois que l'économie garde pour le befoin, mais n'accumule pas, parce qu'on doit aux pauvres le fuperflu.

CHAPITRE XXIV.

Il faut faire éviter la mélancolie en rendant le caractere gai.

LA mélancolie vient d'un caractere ſenſible & ſombre, auquel il eſt auſſi naturel de ſouffrir, que de ſentir, & qui trouve plutôt au dehors l'occaſion que la cauſe de ſes peines, parce que les revers ſeroient légers, ſi la ſenſibilité n'étoit exceſſive. Semblable à l'imagination d'un homme en délire, féconde en ſpectres acharnés, un cœur mélancolique trouve d'immortels vautours dans les ſentimens qu'il enfante. Les plaiſirs ne font que l'effleurer; l'amitié ſi douce pour tout autre, n'eſt pour lui qu'un fantôme qui lui fait ombrage, parce qu'il prête à ſes amis des intentions qu'ils n'ont pas, à leurs diſcours une ſignification étrangere, à leurs démarches le but dont elles s'éloignent; la proſpérité ne le rendroit pas heureux, parce qu'il eſt l'oppoſé de Midas; tout ce qu'il touche, il l'empoiſonne. Cette maladie eſt d'autant plus triſte, qu'elle devient incurable : c'eſt un abyme dans lequel on s'enfonce de plus en plus par de mornes réflexions qui aigriſſent le caractere & le ſang, minent le tempérament & la ſanté, détruiſent la vie. Les ſuites de la mélancolie ſont la langueur qui conduit au tombeau, le noir ſuicide, la folie qui remplace la raiſon dans un cerveau qui s'eſt rongé. Ajoutez que ce monſtre vomit ſon amertume ſur tous ceux qui l'approchent; ſujet aux viciſſitudes du phyſique, du ca-

price & des accidents, un mélancolique avec de l'eſprit, avec un bon cœur, paroît tantôt extravagant, tantôt injuſte, tantôt dur ou cruel : quoiqu'il eſtime & qu'il aime, il a toujours l'air de haïr & de mépriſer, & s'attire de la part des gens, le retour de la haine & du mépris. Auſſi un mélancolique n'a point d'amis ; comme tout le monde lui déplaît, il déplaît à tout le monde ; ſes façons font éviter & déteſter ſa perſonne : ce n'eſt que par devoir qu'on peut l'aimer, on le hait par inclination. Sans l'évangile qui nous ordonne d'aimer tout être exiſtant ſous la figure humaine, quand il ſeroit un ours, un mélancolique ſeroit proſcrit de la ſociété, dont il eſt même quelquefois le fléau. La mélancolie rend médiſant, ſatyrique & contradicteur. Un miſantrope ne voit rien de bien, parce qu'il voit tout de la couleur de ſon eſprit ; c'eſt un malade qui a la jauniſſe : s'il eſt ſpirituel & méchant, on peut dire de lui : *fœnum habet in cornu.* Si la malice ſe prête au ſentiment toujours cinique, le mélancolique eſt dans le moral, ce qu'eſt dans la nature le tigre, ce monſtre dont la rage eſt l'inſtinct, pour qui chaque objet eſt une proie, & déchirer un beſoin. De ſon réduit ſombre, comme d'un obſervatoire, il fera pleuvoir une grêle de traits dégoûtants d'un fiel attrabilaire. Mais quand il ne ſeroit pas dangereux, il eſt ordinairement inutile à la ſociété, parce que la mélancolie concentre un homme, le dérobe à ſes talens, à ſes devoirs, aux affaires, aux ſervices qu'il peut rendre.

J'ai cru ces réflexions utiles aux maîtres & aux éleves ; à ceux-ci, parce que le portrait d'un vice odieux eſt un épouvantail ; à ceux-là, parce que le germe de la mélancolie eſt quelquefois dans l'édu-

cation. La jeunesse est naturellement gaie ; cet âge est sans remords & sans inquiétudes : c'est l'humeur des instituteurs & des parens , qui gâte l'humeur des enfans; puisque le cœur de votre éleve est entre vos mains , rendez-le gai, vous faites un présent à la société , & vous lui assurez à lui-même une bonne fortune, qui vaut mieux que les honneurs & les richesses, parce que le bonheur est dans le sentiment , & non dans le préjugé , & que sans jouissance la gaité nous rend heureux en nous rendant content ; elle est dans cette vallée de larmes le plus précieux de tous les trésors. La patience est un correctif, la joie est une ivresse qui s'évanouit en riant, mais la gaité est une habitude qui décide notre caractere , rend inaccessible ou passager le sentiment des revers qui nous assiégent.

Pour rendre les caracteres gais , il faut éviter tout ce qui peut les rendre mélancoliques ; l'ennui, la contrainte, la gêne , y contribuent sur-tout , ainsi que la crainte & l'aversion : ce sont-là des situations qui resserent le cœur d'un enfant, l'aigrissent, & laissent sur le front un nuage que l'âge rendra plus sombre. L'ennui dispose au dégoût, le chagrin à la mauvaise humeur , celle-ci aux mauvaises façons, l'habitude de haïr ses maîtres à la misantropie , le mécontement au murmure, le murmure à la satyre, le tout conduit par degrés à la mélancolie. L'éducation, qui n'est qu'un cercle de peines, peut endurcir, étouffer les sentimens & préparer un scélérat, ou bien donner l'aigreur, la sensibilité, impressions que l'on porte au tombeau : le cœur devient sensible & revêche par ses peines , comme l'imagination devient peureuse par les contes de nourrice, l'esprit défiant, pour avoir été

dupe. Je ne vois gueres de meilleur préservatif d'un défaut qui peut empoisonner la vie, que la bonté, la douceur & la gaieté du maître ; s'il n'est pas gai par caractere, il doit le devenir par le penchant de rendre ses éleves heureux. Saint Vincent de Paule étoit naturellement févere ; il s'égaya par vertu, parce qu'il sentit que la gaieté est nécessaire au zele. Quand un instituteur a suffisamment établi son autorité ; que sa bonté soit celle d'un pere qui a toujours le souris sur les levres à l'aspect de sa famille, parce qu'il voit ce qu'il a de plus doux & de plus cher que son abord ; que ses façons soient décentes & gaies ; que son front soit celui du printemps, qui fait épanouir tous les objets. Les écoliers ne l'aborderont qu'en riant, & comme les bonnes qualités se contractent par l'exercice, ils deviendront gais par l'habitude de l'avoir été dans la jeunesse.

Pour dérober à l'étude les ennuis qui peuvent influer sur l'amour du travail & sur le caractere, faites chérir & desirer à vos écoliers les momens qu'ils passeront avec vous. Que les exercices soient intéressans, sur-tout par l'intérêt que vous y prendrez vous-même, en devenant enfant avec les enfans, n'en rougissez jamais. Il y a plus d'esprit à montrer un enfant dans l'âge mûr, sans compromettre la sagesse & l'autorité, qu'à montrer un docteur de Sorbonne. Que l'étude ne soit jamais trop longue ni sans intervalles, qui préservent des rides. Je ne vois qu'une circonstance où j'exigerois un recueillement sans bornes : c'est quand la regle appelle ou fixe les enfans aux pieds des autels. Cette exception leur donneroit du respect pour le Dieu qu'ils adorent, & les disposeroit à la priere : tout ce qui blesse leur imagination, peut leur inspirer le dégoût de

l'étude & la mélancolie. Que n'eſt-il poſſible de leur donner des leçons au ſein d'une campagne riante, ſur une prairie ou ſur un côteau. Le ſpectacle journalier ſe familiariſant avec l'imagination, ceſſeroit de la diſſiper, & porteroit dans le cœur les ſenſation les plus gaies. Si cette méthode n'eſt pas praticable dans un college, du moins que la ſituation des écoliers les mette à l'aiſe, que l'appartement ſoit propre, & n'ait rien de ſombre. Souffrez qu'au ſortir de la claſſe, l'eſſor de la liberté dédommage de la contrainte : laiſſez alors folâtrer les enfans à leur gré, que rien ne les empêche de courir, de chanter & de rire : qu'on introduiſe parmi eux tous les jeux capables de les piquer par la variété, le mouvement & la gaieté, pourvu qu'ils ſoient ſans danger moral ou phyſique. Un inſtituteur ne doit point avoir honte de jouer avec ſes éleves : le talent de bien les amuſer eſt plus rare que celui de les inſtruire, & n'eſt gueres moins moins précieux ; l'un & l'autre contribuent à les former ; ſoyez à la tête de toutes leurs parties, & ne les quittez qu'aux ordres d'une vigilance toujours en ſentinelle. Rien n'eſt plus beau que de ſavoir être le compagnon de ſes écoliers, ſans ceſſer d'être leur maître ; c'eſt le moyen de devenir leur pere.

Il eſt des gens naturellement ſédentaires ; c'eſt une diſpoſition à la mélancolie : il faut les dérober à eux-mêmes, & les accoutumer au divertiſſement, en cherchant ce qui peut les flatter, avec autant de ſoin qu'on cherche l'aiguillon d'un pareſſeux, qu'on veut amener au travail. Les plaiſirs ſont abſolument néceſſaires à la jeuneſſe ; ce ſont des fleurs qui lui cachent ſes liens, c'eſt un eſſor qui prévient le dégoût & l'ennui, les regrets & les deſirs des

parents, la maladie du pays, quelquefois si opiniâtre dans un jeune homme, que rien ne peut l'arracher au fantôme de sa patrie. Il se trouve des enfants moins sensibles par caractere, que par une éducation qui fut contractée à la maison paternelle. Ne dérobez point ici votre éleve à l'occasion de souffrir, apprenez-lui seulement à souffrir avec patience les petits déboires, afin de s'essayer aux grands. Il faut absolument qu'il perde terre, & qu'il oublie les complaisances maternelles. Si vous lui laissez un cœur sans épreuve & sans leçons, vous lui laissez un cœur qui ne saura jamais souffrir, & qui, par-là, souffrira toujours, mais que les épreuves ne paroissent jamais venir de votre main. Elles se présenteront naturellement dans une carriere où le malheur de n'avoir jamais été contrarié lui fera trouver les contradictions, & les rendra plus ameres. Les petits revers lui viendront de ses compagnons, ou plutôt de lui-même, de son caractere sensible ou hautain; mais qu'ils ne viennent jamais de votre part. Si vous le punissez, laissez entrevoir qu'il l'a mérité, & que c'est moins encore pour cette raison que pour le corriger. Ne montrez jamais ni rigueur ni dureté, mais toujours cette tendresse qui vous assurera une confiance, qui ouvrira le cœur aux leçons de patience & de courage, quand vous exhorterez votre éleve à vaincre les ennuis, les difficultés, à souffrir l'humeur & les façons d'autrui.

Il y a des caracteres sensibles; il faut sans doute les ménager, mais il faut bien persuader à un jeune homme qu'il porte avec lui son malheur pour toute la vie, s'il ne corrige la nature. J'emploierois, contre la sensibilité, le remede qu'on apporte

contre la peur : quand un enfant s'effraie, dans les ténebres, à l'aspect d'un buisson, on le fait approcher, pour lui montrer que ce n'est qu'un buisson : quand une parole aura blessé un cœur sensible, il faut, après l'émotion, lui mettre cette parole sous les yeux, pour lui prouver que ce n'est qu'une parole. Parmi ses confreres, un jeune homme trouvera ses semblables, pour lesquels un mot est un trait perçant. Présentez-lui le miroir d'un autre lui-même; voyez, lui direz-vous, un tel, qu'une parole fait pleurer ou met en colere : sa raison alors, n'étant point aveuglée par le sentiment, sourira de pitié. Ajoutez alors : vous riez de vous-même, en cent rencontres un seul mot fut l'étincelle qui vous enflamma. Ce moment est propre à la leçon, & lui montre qu'un jour la société, ou plutôt son cœur, dans la société, deviendra son bourreau.

Sans être fort sensibles, les enfants ont leurs chagrins & leurs peines; ils ont des moments d'humeur : attendez qu'elle soit passée pour exiger une excuse & l'aveu d'une faute. Dans les contradictions qui mortifient sans irriter, accoutumez-les à conserver l'égalité; mais n'exigez jamais qu'ils se montrent gais, quand ils sont tristes, & ne forcez point leurs soupirs au silence; seulement qu'ils souffrent sans murmure, qu'ils conservent, dans leurs chagrins, la douceur & la politesse. Ils n'y manqueront point si vous les mortifiez sans aigreur & sans passion, si vous laissez entrevoir la justice & le motif du châtiment, si vous ne cessez jamais vous-même de montrer de la sérénité, à moins que le cas n'exige un air de sévérité pour faire sentir l'énormité de la faute, ou pour effrayer un coupable

obſtiné. En général les châtiments aigriſſent l'humeur, par la crainte, la triſteſſe & la haine qu'on porte à celui qui les inflige. Un maître, aſſez ſouple pour ſe plier au caractere de ſes éleves, & pour ſaiſir dans le cœur de chacun le reſſort qui le fait mouvoir, ſe diſpenſeroit de punir.

La mélancolie tire auſſi ſa ſource de la jaloufie; de l'émulation exceſſive, germe fatal de l'ambition, d'une amitié particuliere qui laiſſe les ſoucis de l'amour dans le cœur de deux amis, qu'un maître prudent a diviſé, parce qu'il y voyoit deux amants. Le premier remede aux paſſions eſt l'éloignement de l'occaſion; & dans ce dernier cas, je congédierois l'un des deux jeunes gens; la préſence eſt un ſupplice cruel & dangereux, quand le commerce eſt défendu; j'appellerois auſſi la religion contre des penchants déréglés. Les ſentimens & l'honneur peuvent bien empêcher les éclats des paſſions, mais ils n'étoufferont jamais ces mouvements ſecrets qui ne ſe produiſent que dans les nuages d'un front qui nous trahit. Non, il n'appartient qu'à la religion de pourſuivre nos paſſions juſques dans les derniers replis de notre cœur. Son privilége eſt encore d'adoucir les chagrins rongeurs que les revers nous cauſent. La philoſophie ne nous offre gueres, dans nos diſgraces, que le tombeau pour aſyle; ſes oracles ſeront la preuve de cette aſſertion:

Quand on a tout perdu, quand on eſt ſans eſpoir,
La vie eſt un malheur, mourir eſt un devoir.

La raiſon, qui déſavoue ce langage, eſt elle-même trop froide pour parler à notre cœur. Il n'appartient qu'à la religion d'émouſſer notre ſen-

ſibilité, ou de nous élever au-deſſus de la nature par les modeles & les eſpérances qu'elle nous offre. Quoiqu'elle tariſſe les ſources de la mélancolie, elle peut quelquefois en être l'occaſion par le ſcrupule, qui, dans le fond, n'a ſon principe que dans la tête du ſcrupuleux. Le ſcrupule eſt très dangereux aux enfants; quand même il ne les rendroit pas mélancoliques, en leur faiſant la religion trop difficile, il la rend odieuſe, il amene le dégoût, diſpoſe au libertinage & à l'impiété. Evitez de rendre un enfant minutieux dans ſa piété; cet abus eſt d'autant plus facile que ſon eſprit eſt de ſa taille. Ne multipliez point les pratiques de dévotions, n'en impoſez point de gênantes, n'exagérez ni ſes péchés ni ſes devoirs. Rendez ſa conſcience droite en apprenant à ſaiſir la morale dans ſes vrais principes. Si votre éleve a l'imagination vive, craignez de l'effrayer par les peintures allarmantes des jugemens de Dieu. Accoutumez ſon cœur à n'avoir que l'amour pour mobile; c'eſt le plus doux & le plus noble, c'eſt celui des enfants; la crainte ne fait ſouvent que des eſclaves.

QUATRIEME PARTIE.

SUR L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

POINT de meilleure conſtitution que l'évangile; ſous ſes loix, le prince eſt le pere de ſes ſujets; un miniſtre, un ange tutélaire; un guerrier, un rempart; un magiſtrat, la loi vivante; un négociant, un honnête homme; un prêtre, un apôtre. Le financier, un dépoſitaire; un pere de famille, un tendre mentor; ſes enfants, ſa conſolation; deux époux, deux heureux; deux amis, deux appuis. La religion eſt par-tout la ſource de l'ordre, parce qu'elle garantit la loi. Nos paſſions qui craignent les témoins, mépriſent les loix, parce qu'elles ne portent pas par elles-mêmes leur coup-d'œil juſques dans les ténébres de la nuit, ni dans le réduit de nos foyers; mais quand elles ſont munies du ſceau de l'évangile, elles pénétrent dans un cœur qui reſpecte leurs droits. La religion garantit la vertu; dans ſon ſein, la juſtice ne ſera point une dureté cruelle; la bonté, une foibleſſe; la généroſité, un ſecret égoïſme. Elle garantit les talents; avec elle, le ſavant eſt un aſtre bienfaiſant; le philoſophe, un ſage; le poëte, un aimable Orphée; l'orateur, la vérité éloquente. L'artiſte n'eſt point l'ennemi des mœurs, ni l'artiſan celui de la probité. Elle garantit tous les âges; ſous

ſon empire, la jeuneſſe eſt, dans l'effervefcence; ce qu'étoient les jeunes Hébreux dans la fournaiſe; l'homme formé eſt un citoyen dont la patrie eſt l'idole; le vieillard, un patriarche à la fin de ſa carriere, comme au ſoir d'un jour laborieux qu'on termine par un doux ſommeil; elle garantit toutes les ſituations de la vie; ſous ſes auſpices, le riche eſt un bienfaiteur; le pauvre, un héros; l'homme ſouffrant, un modele. Elle garantit le bonheur, image du Dieu dont elle eſt émanée & dont le ſein paternel eſt ouvert à tous; la religion, bien au-deſſus des honneurs & des richeſſes, offre un bonheur qui convient à tous les âges, à tous les états, à tous les hommes. Il n'en eſt pas un, même au fond d'un cachot, même ſur l'échafaud, qui ne trouve la félicité dans ſon ſein. Enfin, elle garantit la ſociété; avec la religion, la patrie eſt une famille où tous les citoyens ſont freres, où tous les ſujets ſont ſoldats, où la guerre inconnue au-dedans, eſt terrible au-dehors, où la loi, devenue ſacrée, s'applaudit d'avoir donné des regles, ſe repent d'avoir menacé, où l'évangile éleve le dernier de tous, au-deſſus des ſages de la Grece, parce que ſon flambeau montre à chacun ſon origine, ſes devoirs, ſa deſtinée, le culte & l'eſſence de la Divinité.

Mais, ſans la religion, que ſont tous les hommes? Le roi eſt ſouvent un tyran; le miniſtre, un perturbateur; le guerrier, un fléau; le magiſtrat, l'organe de l'injuſtice; le négociant, un fripon qui détruit le commerce avec le crédit; le financier, une harpie; le prêtre, un démon; le pere de famille, un maître d'iniquité; deux époux, deux furies enchaînées l'une à l'autre; une famille,

un enfer; deux amis, deux dupes; un riche, un égoïste; un pauvre, un scélérat infortuné; l'homme souffrant, un désespéré : la jeunesse est le jouet de l'erreur, la victime du libertinage; l'âge viril, la saison des intrigues sans bonne foi, de l'intérêt sans bornes; la vieillesse, le vil rebut du monde. Sans la religion, les talents n'ont que des fruits empoisonnés; le savant n'est que l'écho de l'erreur des siecles passés; le poëte est un licencieux; le philosophe, un impie: la société est un théatre où chaque être est isolé, ou du moins ne connoît de liens que ceux de l'intérêt. Sans la religion, la loi est un joug pesant, un frein léger; les passions ne sont subordonnées qu'à la crainte : le peuple, toujours malheureux, frémit sur le penchant de la révolte & des attentats, & n'a gueres de jouissance plus flatteuse, que le spectacle fastueux des grands, qui s'engraissent de sa substance, & les atrocités dans lesquelles il se baigne dans leur sang : enfin, sans la religion, rien n'est assuré. L'idole, qu'on adoroit, voit briser ses pieds d'argile par ceux qui les tenoient embrassés : un empire est une mer orageuse où les flots se soulevent & s'entrechoquent sans cesse, un séjour où le bonheur n'est nulle part, parce qu'il ne va pas sans la paix & la vertu. Que conclure de ce tableau aussi vrai que l'évangile? ce que j'avois avancé que la religion est la base de la société; qu'il n'est point de citoyens sans elle. Mais si tout homme doit être religieux, les jeunes gens doivent l'être d'abord. La jeunesse est la société naissante; c'est un arbre qui n'est pas décidé: si l'on veut qu'il porte de bons fruits, il faut qu'il soit heureusement enté.

L'éducation religieuse est d'autant plus impor-

tante, qu'une fois manquée, elle eſt ſans retour ; & l'on peut dire que le collége, eſt pour un grand nombre de jeunes gens, l'unique école de la religion, parce que dans le monde tout les dérobe à l'inſtruction. L'un ſuit le barreau, l'autre le commerce ; celui-ci prend le parti des armes, celui-là le parti de la marine. Emportés par le tourbillon des plaiſirs, de la diſſipation & des affaires, ils s'éloignent trop ſouvent autant de la vérité que de la vertu. Ils n'entendent plus parler de religion qu'au café, c'eſt-à-dire en des lieux où les paſſions appellent l'erreur comme un bouclier contre le remord qui les pourſuit. Dans un âge plus avancé, feront-ils plus jaloux de s'inſtruire ? Idolâtres de la fortune comme ils l'étoient du plaiſir, livrés aux intrigues de l'ambition, aux calculs de l'intérêt, ils ſe contenteront de quelques pratiques qui entrent dans le détail des bienſéances qu'on doit à ſa réputation. Sans penſer à une ignorance dont ils ne ſe doutent même pas, le haſard ou la curioſité les amenera au ſermon : mais quel fruit en pourront-ils retirer pour leur inſtruction ? Car qu'eſt-ce qu'un ſermon? C'eſt tantôt un diſcours profond qui ſuppoſe, pour être entendu des auditeurs, des connoiſſances qu'ils n'ont pas : tantôt un diſcours plus touchant qu'inſtructif ; quelquefois un tiſſu de jolis portraits qui, ſur les levres d'un Apôtre des graces, raſſemble dans le ſanctuaire le parterre de la comédie. Ceux-mêmes qui, dans le monde, menent une vie édifiante, n'ont pas une dévotion plus éclairée, quand la jeuneſſe n'a pas été inſtruite, ils n'ont pour aliment & pour baſe que des ſentiments ou des maximes qui ne ſont pas des lumieres. Ils croyent ſans

ſavoir pourquoi, ni ce qu'ils croyent : Ils veulent ſe ſauver ſans ſavoir trop comment. Ce n'eſt pas qu'on n'ait des connoiſſances : interrogez les gens du monde ſur le commerce, ſur les myſteres de la chicane ou de la politique, vous écoutez des docteurs ; ſur la religion ce ſont des enfants. Pour remédier à l'ignorance en cheveux blancs, il faudroit, aux ſermons de parade, ſubſtituer de bons catéchiſmes ; mais l'orgueil, l'âge & le rang des auditeurs, fermeroient leurs oreilles à la vérité. Nous ne ſommes pas des enfants, vous diroient-ils, en ſe retirant, nous en ſavons aſſez. Comme ſi l'on en ſavoit aſſez quand on ne ſait pas tout dans une religion qui preſcrit l'hommage d'une fidélité générale, & dans laquelle l'omiſſion ou l'ignorance d'un ſeul article, peut faire un prévaricateur de la loi toute entiere. *Qui peccat in uno, factus eſt omnium reus.*

Il importe donc de graver dans leur ſaiſon, ces vérités qui défendent l'homme ſur le théatre des paſſions, ou du moins le pourſuivent dans ſes écarts, & le rendent tôt ou tard à la vertu, & qui nous préſervent d'une ignorance incurable parce qu'elle reſpecte des nuages qui ne laiſſent que le nom de chrétien & ne mettent pas moins le ſalut en danger que les ténébres du paganiſme.

Formez des citoyens & des chrétiens, c'étoit autrefois le langage de tous les inſtituteurs. Ce langage n'étoit que l'expreſſion d'une conduite juſtifiée par une jeuneſſe qui fit, du dernier ſiecle, celui du ſavoir, de la vertu, de la religion. Eſt-ce là l'eſprit de toutes les inſtitutions ? ſans prendre le ton cynique, mais ne pouvant retenir les larmes dont les malheurs de la patrie ont ouverts la ſource,

partageant l'indignation de tous les vrais citoyens; je demande quelle eſt aujourd'hui l'éducation prétendue chrétienne ? parler de l'être ſuprême & jamais de Jeſus-Chriſt, préſenter la religion comme un manteau décent qu'on prend aux jours de cérémonie & qu'on laiſſe ordinairement, vanter les philoſophes du temps & mépriſer des héros auxquels l'égliſe a dreſſé des autels, produire comme des vérités inconteſtables les aſſertions d'une philoſophie qui conſacre les délires, ne montrer que de pitoyables légendes dans l'hiſtoire ſacrée, apprendre à douter de tout, excepté du menſonge, quand il eſt impie, à nier les miracles, à croire des abſurdités, à s'enorgueillir des vertus morales, à rougir des vertus chrétiennes, inſiſter ſur la politeſſe & négliger les mœurs, ériger en bienſéance des familiarités qui leur ouvrent le tombeau; enfin dans un homme auſſi célébre par ſes talents que dangereux par ſes maximes, offrir un mentor en offrant un modele d'éloquence, n'eſt-ce pas là le plan de pluſieurs inſtituteurs?

Si dans les colléges l'éducation eſt moins philoſophique, dans pluſieurs eſt-elle plus chrétienne? Un catéchiſme vague, ou bien dans une inſtruction qui devroit être familiere, des traits relevés qui paſſent ſur la tête des enfants au lieu de les atteindre, des prieres qu'on les accoutume à regarder comme des formules, aux pieds des autels une apparition ſans reſpect & qui les familiariſe avec les choſes ſaintes, quelques confeſſions que les uns regardent comme un joug, les autres comme une cérémonie, telle eſt l'éducation qu'on donne dans plus d'un collége, où les cœurs ne préſentent qu'un champ couvert de ronces & d'épines, un ſable

mouvant qui fait disparoître au premier souffle ; des traits confiés par une main qui ne connut jamais l'art de graver pour l'éternité. De ces écoles sortent des petits maîtres, des libertins tout formés, qui ne tiennent à la religion que par une écorce légere, & qui, dès les premiers pas dans le monde, sur la foi d'une plaisanterie de nos mysteres, d'une objection qui les trouve sans principes, deviennent incrédules sans connoître mieux l'erreur qu'ils embrassent, que la religion qu'ils abandonnent. Qu'on ne m'accuse pas de déclamation ; c'est la plaie que je veux découvrir avant d'appliquer les remedes. Les voici : ce sont les cathéchismes, les instructions, les pratiques de piété, les exercices journaliers, auxquels on doit entremêler à propos des réflexions & des maximes qui portent à la vertu.

CHAPITRE PREMIER.

Du Catéchisme.

L'AGE partage un pensionnat en trois classes différentes. Je voudrois aussi faire trois catéchismes. Avec les petits enfants, je me contenterois d'une courte priere en françois, des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, d'une méthode, à leur portée, d'entendre la Sainte Messe, de la maniere de se confesser, des principaux mysteres & de quelques vérités essentielles. Pour instruire les enfants, je n'emprunterois pas un catéchisme qu'ils n'entendent pas toujours, j'instruirois de vive voix, par forme de conversation. Cette mé-

thode amuſe & rend aimable la vérité, ſouvent ennuyeuſe, quand elle exige l'étude & la contention. Les faits ont pour tous les hommes un intérêt particulier, ſur-tout pour les enfants, dont la curioſité eſt égale à l'ignorance, & la Providence s'accordant avec notre penchant, appuya ſur des faits toutes les vérités fondamentales. Pour graver chaque leçon en traits ineffaçables, je citerois une hiſtoire relative, de l'ancien ou du nouveau teſtament. C'étoit l'uſage des Patriarches dépoſitaires de la tradition. Je tâcherois en les imitant, de retrouver cette bonne ſimplicité, qui rendoit la vérité touchante, en la rendant naïve. S'agit-il d'expliquer le dogme du péché originel, je raconterois l'hiſtoire d'Adam & d'Eve, mais d'une maniere ſi ſimple que l'enfant ne la raconteroit pas autrement. Pour inſpirer la crainte & l'amour de Dieu, je rapporterois d'un côté les malheurs du déluge, de l'autre la conſervation de Noé. Les enfants goûteront l'hiſtoire de Joſeph. Je leur ferois remarquer une Providence qui va à ſon but, par les moyens mêmes qui lui ſont contraires, & qui porte le juſte dans ſon ſein, quand elle paroît l'oublier; ce qui les intéreſſera, ſur-tout à cet âge, où l'imagination & le ſentiment dominent, je leur ferois obſerver que Dieu veille toujours ſur ceux qui le ſervent, qu'il pourſuit & qu'il atteint tôt ou tard ceux qui lui ſont infidéles. A chaque hiſtoire, je voudrois joindre une image parlante; la vérité adroite & chérie pénétrant par les yeux & les oreilles, confiant ſon tableau à l'imagination, laiſſeroit dans la mémoire & dans le cœur des traits auſſi durables que la vie. J'emprunterois auſſi des comparaiſons familieres, mais dont la juſteſſe diſſiperoit le nuage, qui dérobe la vérité à

des regards encore trop foibles; vous voulez montrer à un enfant qu'il y a un créateur : tirez votre montre , mon enfant , qu'eſt-ce qui a fait cette montre ? Il vous répond c'eſt l'horloger. Non , vous vous trompez , lui dites-vous , je l'ai trouvée ce matin à mes pieds ; elle venoit d'éclore par hazard, comme un champignon. Votre aſſertion lui paroîtra ridicule; quand vous l'aurez laiſſé rire, montrez-lui que s'il eſt abſurde de dire qu'une montre eſt l'effet du hazard, il l'eſt encore davantage de dire que l'univers n'eſt pas ſorti des mains du créateur.

Mais pour le ſuccès des premieres inſtructions, qu'on ait ſoin de bannir d'un catéchiſme la crainte exceſſive qui ferme, tout à la fois, la bouche, le cœur & l'eſprit de la jeuneſſe, & qui rend la vérité odieuſe à l'enfant qui l'apprend, & même à l'homme qui l'apprit. A l'égard des prieres, je ne voudrois pas qu'un enfant les récitât ſans les entendre, mais j'aurois ſoin de les lui expliquer aſſez clairement, pour que chaque mot,gravé dans ſa mémoire, laiſſât dans ſon eſprit, une idée nette ; qu'on lui préſente de bonne heure, la priere comme un puiſſant moyen de ſalut, puiſqu'on n'obtient point ſans demander. Enfin qu'on le rempliſſe de reſpect pour le Dieu auquel il s'adreſſe. Et pour prévenir l'ennui & la précipitation, que la priere ſoit toujours courte. Je ne voudrois pas conduire habituellement, les enfants à l'Egliſe avant l'âge de raiſon. Si je les y menois, ce ſeroit comme une grace ſpéciale, ou comme une récompenſe achetée par la docilité ; ſi l'on y montroit trop de diſſipation, je punirois la légéreté par la privation. Ils apprendroient de bonne heure, qu'un temple n'eſt pas une maiſon

& qu'on ne parle pas à Dieu comme aux hommes? quand la raiſon, en leur découvrant leur créateur, demande leur premier hommage, ils doivent aſſiſter au ſaint ſacrifice. On doit leur faire obſerver le reſpect & l'attention, mais il ne faut pas les tenir long-temps à l'Egliſe, ſur-tout dans une poſture gênante. Si vous voulez que dès l'enfance, ils portent le joug du Seigneur, il faut le rendre facile & doux.

Quant au ſacrement de pénitence, après avoir fait à un enfant la diſtinction du péché mortel & du péché véniel, je l'inſtruirois ſur la fin du ſacrement, ſur ſes effets, ſur les diſpoſitions qu'il exige, ſur l'examen de conſcience, & ſur la maniere de ſe confeſſer; la difficulté eſt de ſe mettre à la portée de ſes auditeurs. Pour en offrir la méthode, qu'on me permette une anecdote qui cadreroit mieux ſans doute dans la converſation que dans un livre, mais pour laquelle un heureux ſuccès demande grace. Un bon prêtre avoit conſacré, à la tendre enfance, les reſtes d'une carriere apoſtolique; à l'exemple de Saint Paul, il ſe faiſoit enfant avec les enfants, & n'en étoit que plus ſage. Pour leur apprendre à ſe confeſſer, connoiſſant parfaitement leurs petites malices, il ſe confeſſoit lui-même ſous leurs yeux, comme s'il n'avoit eu que huit à neuf ans. Se mettant à genoux, il imploroit d'abord les lumieres de l'Eſprit Saint; enſuite il examinoit ſa conſcience. Avec une méthode facile ſur les péchés de leur âge, il faiſoit, comme s'il avoit été aux pieds d'un confeſſeur, ſa confeſſion, dans laquelle ils remarquoient la leur: ce ſpectacle leur préſentoit un tableau dans lequel ils ſe reconnoiſſoient, les rendoit atten-

tifs, & gravoit dans leur eſprit une méthode ſouvent inconnue aux perſonnes inſtruites.

Dans un âge plus avancé, on doit donner des inſtructions plus relevées. Il eſt à propos de faire apprendre par cœur le catéchiſme du dioceſe ; mais au préalable, on doit expliquer chaque chapitre, & ne rien laiſſer paſſer qui ne ſoit compris. Que le catéchiſte approfondiſſe chaque vérité, non par des notes pleines d'érudition ; mais par des commentaires ſimples, afin qu'ils ſoient plus clairs ; qu'il ne s'écarte jamais de ſon ſujet, & qu'il ne ceſſe point d'être court & méthodique. Que le catéchiſme ſuivant, ſoit la répétition de celui-ci ; par là, vous intéreſſerez leur attention. Sur la ſemaine, ils ſe rappelleront par devoir ce que vous aurez dit, ils en parleront quelquefois dans leurs recréations, la vérité s'imprimera doucement & pour toujours ; en empruntant le ton de la converſation & le langage des plaiſirs, il convient encore d'employer ici le ſecours de l'hiſtoire : mais pour la rendre plus familiere aux enfants, ne pourroit-on leur faire expliquer dans les claſſes inférieures le catéchiſme de M. Fleury, les hiſtoires choiſies de l'ancien & du nouveau Teſtament. En apprenant la langue latine, ils apprendroient auſſi l'écriture ſainte, & les vérités fondamentales de la religion. Au chapitre en queſtion, ils appliqueroient eux-mêmes un trait qu'ils raconteroient auſſi. Cet uſage donneroit occaſion au maître de rectifier leur jugement, de les former à raconter d'une maniere intéreſſante, de leur faire éviter dans les réponſes & dans les récits, cette monotonie & cette précipitation qui annoncent qu'ils ne comprennent

pas, qu'ils ne ſentent pas mieux les choſes qu'ils ne les font ſentir à ceux qui les écoutent. Enfin ils rendroient ineffaçables des vérités qui ne s'oublient jamais moins que quand elles ſont conſignées dans une hiſtoire. Aux traits de l'écriture ſainte, on peut en ajouter d'autres de l'hiſtoire eccléſiaſtique & profane. Les anecdotes de notre ſiecle & de nos jours ne ſont point à négliger, parce qu'elles ont un intérêt particulier.

J'appellerois encore ici l'uſage des tableaux : outre le ſecours qu'ils prêtent à la morale, ils favoriſent les talents. Rien n'eſt plus propre qu'une gravure achevée, à former les jeunes gens au goût de la belle nature, à l'éloquence du geſte, au maintien dans la chaire & dans le barreau : enfin rien n'eſt plus capable d'enflammer l'imagination & d'échauffer le génie. Mais dans un tableau, il faut que l'expreſſion animée, mette dans l'attitude & ſur les levres, la parole & la vie. Quand la vérité s'y produit en action, elle s'imprime de la maniere la plus vive. Le pere de famille expliquant la bible, peindroit éloquemment aux enfants l'attention qu'ils doivent à leur maître, leur devoir pour l'avenir & la maniere de le remplir. Quoi de plus capable de porter dans l'ame, avec l'attendriſſement & l'admiration, les ſentiments de la généroſité, que le tableau de Joſeph, embraſſant des freres inhumains, & leur diſant d'un air auſſi touchant que dans l'écriture : je ſuis votre frere, mon pere vit-il encore ? Eléaſar courant chercher la mort ſous le ventre d'un éléphant, s'il étoit peint avec les couleurs qu'emprunte le pere Berruyer, en allumant l'enthouſiaſme, embrâſeroit le cœur de l'amour de la patrie. Quelle idée de la

providence ne donneroit pas, dans une gravure; l'Ange conduisant le jeune Tobie? Quel modele de piété filiale & d'amour paternel, dans les inquiétudes bien peintes, & les empressements réciproques, & du pere & du fils!

A l'égard des comparaisons qu'on emprunte pour rendre la vérité sensible, il y faut beaucoup de justesse, de noblesse & de simplicité; qu'elles soient tirées de la nature & des objets qu'ils ont sous les yeux. Un champ qui ne produit que des ronces parce qu'il est inculte, leur peint naturellement une éducation négligée, leur présente le cours & la fin de leur destinée. Voulez-vous montrer la nature de l'habitude? Empruntez l'allusion dont se servit un bon Solitaire avec ses disciples. Il les conduisit dans la forêt: Arrachez cet arbrisseau, dit-il, à l'un deux; il ne coûta qu'un effort. Celui-ci, continua le sage abbé, on y met les deux mains; un troisieme fut désigné, il demande les efforts rassemblés de la troupe; enfin un quatrieme plus enraciné, il fallut appeller le fer & la coignée. L'écriture, les fables de la Fontaine, différentes sources, vous fourniront des allégories parlantes; mais dans les comparaisons il ne faut rien de bas: dans les histoires rien d'apocryphe; les enfants qui sont petits deviendront grands, & peut-être ils estimeront ou mépriseront la vérité par la maniere dont ils l'auront apprise. Il seroit bon d'ajouter, avec des explications, les épitres & les évangiles du temps; mais il ne faut point accabler les jeunes gens par des leçons trop multipliées, trop fréquentes ou trop longues. Les dimanches & les fêtes sont les jours de catéchisme. Dans un grand nombre de colleges on donne pour leçon le samedi

&

& la veille des fêtes, l'évangile du lendemain. Il est d'usage à l'Oratoire, de faire apprendre chaque jour quelques passages de l'Ecriture-sainte. Le livre des proverbes, de la sagesse, l'évangile des saints peres, & même les auteurs profanes vous fourniront des sentences courtes, nettes, qui sont d'immortels avis, quand elles sont gravées dans la jeunesse; il y a dans ce genre un petit livre imprimé à Rouen, en 1775, chez Lallemant. Il a pour titre : Maximes tirées de l'Ecriture-sainte, en latin & en françois. Il seroit à souhaiter qu'on le mît entre les mains de la jeunesse.

Le succès de ces instructions dépend de la maniere de les faire. Les curés les plus éclairés les regardent comme leur premiere fonction, & ne la confieroient pas à des jeunes ecclésiastiques, qui n'ont point la prudence & le savoir suffisant, encore moins l'art si rare de s'insinuer. Il faut, dit-on, que les jeunes ecclésiastiques se forment. Mais, quel apprentissage que celui qu'on fait sans régle & sans maître que la présomption, & qui n'est payé que par l'éternelle ignorance d'une multitude d'enfants à l'école d'un catéchiste qui ne sait point se faire écouter, qui s'explique mal, ou qui, jaloux de briller, fait de belles phrases qui sont des énigmes. Il seroit à souhaiter qu'on fit subir un examen avant la prêtrise, sur cette fonction, sans doute la plus importante du ministere ; car c'est presque l'unique moyen de renouveller une paroisse & de la perpétuer. Vous rendez par là les enfants capables de profiter dans la suite de toutes les instructions qu'ils entendront, de tous les sacrements qu'ils recevront, & vous les disposez à tous les devoirs du chrétien & du citoyen ; vous

leur donnez un flambeau qui les préservera ou les rappellera de leurs égarements. Mais négligez le catéchisme, vous laissez des enfants sans principes & sans lumiere : ils ne cesseront jamais d'être enfants ou plutôt chrétiens automates ; ils n'auront que des oreilles pour un sermon; dans les sacrements, pour disposition, que des mots, & des formules dans tous les actes de religion ; ils seront des corps sans ame. D'après ces considérations, on ne devroit jamais admettre les enfants à la premiere communion sans la capacité. Une fois sortis du catéchisme, on n'y revient plus ; la négligence & la honte viennent à l'appui d'une ignorance d'autant moins rare qu'un enfant, si l'on n'y prend garde, apprend pour répondre, & non pour retenir & comprendre.

Dans les classes supérieures où les esprits sont plus développés, je voudrois que les instructions le fussent davantage. Comme la plupart des écoliers, en quittant le collége, n'étudieront plus leur religion, il seroit bon de leur fournir les preuves de cette religion, qui n'est jamais abandonnée par les gens qui la connoissent parfaitement : car on peut dire que les incrédules sont tout-à-la-fois des libertins & des ignorans. Abbadie, Haudeville, Bergier, peuvent fournir des sources. Je voudrois développer, en leur rappellant l'histoire sacrée qu'ils auroient parcouru, l'ancien & le nouveau testament, l'accomplissement des propheties, une suite d'événemens qui se suivent pour amener le Messie, dont tout prouve la Divinité; ainsi que celle de la religion, dont je montrerois l'établissement miraculeux parmi les plus grands obstacles, la perpétuité malgré tant d'ennemis, au milieu des débris, des sectes, des nations & des empires. J'insisterois sur la bonne

foi des Apôtres, l'impoſſibilité de l'impoſture ; je ferois auſſi parler le ſang de vingt millions de martyres ; ce ſang qui fit tant de chrétiens autrefois, & qui devroit faire des fideles aujourd'hui.

J'ai vu ſortir, il a y quelques années, une theſe de l'Oratoire d'Angers, dans laquelle le profeſſeur avoit couché les queſtions les plus capables d'établir les vérités de la révélation, & de captiver pour toujours l'hommage qu'on lui doit. Cette theſe parut un modele du zele qui devroit animer tous les inſtituteurs. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en philoſophie on ſubſtituât l'étude de la religion, à tant de queſtions, qui, pour ſe produire ſous le manteau des graces, en foulant celui d'Ariſtote, n'en ſont pas moins futiles. Il faudroit, ſur-tout, pulvériſer les faux raiſonnemens dont les cafés retentiſſent, & le faire avec force & netteté, afin de ne pas inſpirer des doutes, en faiſant des objections. Il faut prendre garde de former des ergoteurs ; l'ergotiſme fait les eſprits faux & contradicteurs, rend les jeunes gens incivils, orgueilleux, opiniâtres, inſupportables dans la ſociété : il entraîne un plus grand inconvénient encore. Vous engagez de jeunes ergoteurs dans une carriere de diſputes, qui peut leur préſenter dans la ſuite, des adverſaires trop habiles dans l'art de manier un ſophiſme, qui les féduiront en les déſarmant, ou du moins, qui leur laiſſeront, avec une défaite, de fâcheux préjugés, contre une religion dans laquelle l'amour-propre aime mieux leur montrer de la foibleſſe, que dans leurs propres talens. Il faut inſpirer aux jeunes gens la prudence avec le zele ; les porter à ne jamais engager une diſpute, à moins qu'il ne s'agiſſe de la gloire de Dieu, de l'intérêt de la religion, d'arrêter un ſcandale, de convertir

un impie, ou d'empêcher l'impreſſion qu'il peut faire ſur ceux qui l'écoutent; mais il faut pour cela, être dans le cas de ſe promettre le triomphe.

CHAPITRE II.

De la maniere de prêcher au Collége.

On ne doit point prêcher au college comme on prêche à la ville, à la campagne. Des ſermons de Bourdaloue, de Maſſillon, feroient ſouvent vagues & ſans fruits. Il faut régler ici les inſtructions ſur le beſoin, la ſituation & la portée des enfans. Après une diviſion clairement annoncée, on doit amener des preuves dans leſquelles je demanderois, ſurtout, ces qualités, la netteté, l'étendue, la force, la chaleur & l'agrément : je dis la netteté, vous avez ſous vos yeux une communauté nombreuſe, tous doivent partager le pain de la parole que vous allez diſtribuer; vous êtes redevables aux petits comme aux grands; & c'eſt vers ceux-là que Jeſus-Chriſt épancha ſon cœur; vous devez auſſi vous épancher vers eux, leur parler avec tant de clarté, qu'ils ne puiſſent pas ne pas vous entendre. Si ces petits vous comprennent, tous vous entendront. Préférez l'art de vous communiquer à celui de briller : on verroit peut-être que votre ſermon n'eſt pas plus à votre portée qu'à celle de vos auditeurs. On doit donner à ſes preuves une juſte étendue : les enfans n'ont point aſſez de pénétration pour concevoir un raiſonnement trop ſubtil ou trop reſſerré, ou pour entrevoir dans ſon germe une preuve qui n'eſt pas écloſe.

D'ailleurs ils ſont trop légers & trop diſtraits pour y faire attention, à moins qu'on n'inſiſte. Mais quand je parle d'étendue, je n'entends pas cette diffuſion, qui, noyant la vérité dans le verbiage, la laiſſe ſans force & ſans chaleur. Les preuves doivent être fortes : les jeunes gens, ſur-tout ceux qui ſont avancés, ſentent quand une vérité n'eſt pas motivée, quand un diſcours eſt vuide : ils mépriſent & le ſermon & le prédicateur : bien loin d'être touchés, ils s'habituent à l'indifférence dans le ſentiment, à la négligence dans leur conduite, pour la vertu qu'on leur prêche.

Les preuves ſe tirent de l'écriture, des peres, des conciles, de la théologie, de la raiſon. A l'égard de l'Ecriture-ſainte, en citant un texte, je le traduirois mot pour mot avec le plus grand reſpect, & je ferois ſentir aux enfans cette exactitude religieuſe, afin de les accoutumer à reſpecter la parole de Dieu, dans un ſiecle où les prédicateurs à la mode veulent avoir plus d'eſprit, que l'Eſprit Saint même. Les Saints Peres penſent avec juſteſſe, raiſonnent avec force; rien n'eſt plus noble & plus grand que les ſentimens dont ils ſont animés, rien n'eſt plus pur que leur morale : on doit avoir recours à ces ſources.

Si je puiſois dans la théologie, je n'emprunterois jamais les termes obſcurs, les définitions ſeches, les raiſonnements méthaphyſiques, les diſcuſſions; je préſenterois la vérité, dans ſon jour, telle qu'elle eſt; ſans nuage, ſans ſurfaire le royaume des Cieux, mais auſſi ſans le mettre au rabais; je tâcherois de ſaiſir l'eſprit de l'évangile, & de l'offrir tel qu'il eſt conſigné dans la ſaine morale. En citant les conciles généraux, je ferois aller leur autorité à côté

de celle de l'évangile. Je tirerois auſſi avec confiance des preuves des rituels & des ſtatuts ſynodaux. N'auroient-ils que le ſceau épiſcopal, ils auroient droit à notre reſpect; avoués par l'égliſe, qui les approuve par ſon ſilence, ils partagent un hommage religieux. Je tirerois ſouvent des témoignages de la bouche des papes & des évêques. En leur donnant de tels guides, je leur apprendrois à reſpecter, de bonne heure, des droits qui, ſans être au même degré, ont des droits ſacrés, & qui ſemblent aujourd'hui chanceler avec la foi. La chaleur & l'onction ſont eſſentielles à la perſuaſion, mais ſur-tout avec les enfants dont les cœurs ſont naturellement tendres. Ils interrogent votre contenance & votre viſage, & ne ſe laiſſent point toucher, ſi vous ne le paroiſſez vous-même. Vous n'avez que des jeunes gens parmi vos auditeurs, mais vous avez déjà de vieux pécheurs, dans le cœur deſquels la vérité ſe grave comme ſur le marbre, par des coups portés avec force. Au ſentiment, qui s'inſinue avec douceur, il faut des mouvements capables d'arracher le pécheur à lui-même; étudiez votre auditoire & votre ſujet, c'eſt le moyen de vous en bien pénétrer. Se débattre & crier, ce n'eſt pas échauffer ſon auditoire, c'eſt ſouvent le faire rire ou l'étourdir. Les enfants ſentent parfaitement bien, quand le feu du prédicateur n'eſt que dans ſa tête, leur cœur reſte de glace. Il y a des prédicateurs naturellement onctueux, qui ne peuvent ouvrir la bouche ſans toucher; mais quand la chaleur n'eſt que dans les mots, quand elle n'eſt appuyée que ſur de pieuſes maximes, ou ſur une hiſtoire racontée d'une maniere pathétique, c'eſt un feu de théâtre qui ne dure qu'avec l'auditoire. Il faut que la chaleur

ſoit ſoutenue par des raiſonnements convaincants & ſenſibles, qui, en éclairant l'eſprit, entretiennent le cœur & l'embrâſe ; les figures, ſur-tout, ſont l'expreſſion des mouvements. Quelle chaleur n'a pas une interrogation dans Bourdaloue, une communication dans Maſſillon, une apoſtrophe, une exclamation dans Boſſuet, une hyppotipoſe dans Fléchier ! Elles échauffent, elles réveillent l'attention des enfants difficiles à fixer ; mais il faut qu'elles ſe trouvent ſous la plume, ſans qu'on les force à s'y produire, qu'elles ſervent plus à rendre la vérité forte, touchante, ou terrible & perſuaſive, que parée & brillante. Avec les enfants, cherchez les grands traits, mais fuyez le bel eſprit. En faire uſage, ce ſeroit pervertir leur goût, d'autant plus facilement que ce ſtyle flatte leur imagination. Vous les accoutumeriez à faire attention aux mots, à laiſſer paſſer les choſes, à n'aller au ſermon que pour s'amuſer à critiquer un diſcours ſolide, s'il ne brilloit pas.

Les portraits ſont d'uſage dans les ſermons. Qu'ils donnent plus de force aux choſes qu'elles n'en ont, à la bonne heure, mais non pas plus de grace. Qu'un portrait ne ſoit pas, tout-à-la-fois, la peinture du vice & de la vanité du prédicateur. Les enfants qui connoiſſent ordinairement leur maître, mieux qu'il ne les connoît, ne ſeroient pas édifiés d'un apôtre de lui-même. Il faut ici ſaiſir le vice par ce qu'il a d'odieux, & non par ce qu'il a de ridicule. Des traits de ſatyre, une ſcene comique en chaire, ne ſeroient pour les enfants, naturellement imitateurs, qu'une leçon de médiſance. En peignant les déſordres qui régnent dans le monde, craignez de les faire trop connoître, & peut-être aimer. Si la néceſſité de

prémunir des jeunes cœurs contre les dangers qui les attendent, vous force à ces peintures, ne supposez pas les vices trop étendus, ce feroit fcandalifer tous ceux qui font innocents dans votre auditoire, en même temps excufer les coupables, enhardir des premiers penchants en leur mettant un torrent fous les yeux. Il eft facile & dangereux d'aigrir les enfants, & de les révolter contre le prédicateur & la vérité même. Ne défignez jamais perfonne dans les portraits que vous tracez; il faut auffi des détails: c'eft-là que fe reconnoîtront les jeunes gens qui ne réfléchiffent point affez fur eux-mêmes; mais il faut qu'ils foient naturels, relatifs à votre fujet, ainfi qu'à votre auditoire. Il n'y faut rien de bas, parce qu'ils deviendroient méprifables; rien de dur, il faut ménager jufqu'à l'amour-propre d'un auditeur qu'on veut gagner. A l'égard de la chafteté, elle ne fe défend qu'en tremblant & fous un voile, parce que le nom feul de fon adverfaire eft un trait qui le bleffe. Si la néceffité vous force à parler du vice honteux, refpectez l'ignorance des ames chaftes, craignez d'exciter la curiofité. Ce fut par ce foible que le démon perdit nos premiers peres. Les jeunes gens ont des prétextes fuggérés par les paffions, l'amour-propre, les préjugés, la mauvaife éducation. Raffemblez ces différents prétextes relatifs à la matiere que vous prêchez; ils font ordinairement foibles, & très-fouvent de l'objet de l'objection même, vous pouvez en tirer la réponfe. Un enfant dit qu'il eft trop jeune pour être vertueux, prouvez-lui que c'eft parce qu'il eft jeune qu'il le doit être. Ne foyez jamais au-deffous dans une réponfe, vous autoriferiez le vice. Après avoir confondu une paffion, montrez toujours la maniere

de la guérir. Il ne ſuffit pas de ſonder la plaie, il faut la fermer. Enfin, ſoit qu'il s'agiſſe de répondre ou de prouver, faites parler la raiſon par des preuves ſenſibles, employez des hiſtoires ſacrées ou profanes; les traits modernes frappent ſinguliérement.

Les ſermons ſont une inſtruction très-importante, confiée néanmoins quelquefois à des jeunes gens dans les colléges: c'eſt, ce me ſemble, un devoir pour eux, parce qu'ils ſont inſtituteurs. Souvent ils ont de la facilité, & comme ils prêchent en famille, ils parlent d'abondance. Il en réſulte, qu'en abuſant d'une imagination féconde, ſans être nourrie par l'étude, ils n'inſtruiſent point les enfants. Par des diſcours trop vagues, ils ne ſe forment point eux-mêmes, parce qu'ils ſubſtituent le verbiage à l'éloquence, à la méthode les écarts & la diffuſion; ils deviennent inſenſiblement radoteurs avant l'âge. Si l'on parle avec méthode, celui-ci quelquefois prêche un diſcours profond, celui-là un ſermon brillant; l'un déclame, l'autre récite. Comme on n'a pas fait ce qu'on débite, on n'entre point aſſez dans ſon ſujet, on ne rend point ce qu'on a appris d'une maniere ſenſible, & l'on prêche ſans fruit. Si Bourdaloue & Maſſillon doivent être vos modeles, qu'ils ne ſoient pas toujours vos uniques ſources. Avec l'écriture, la morale & la tradition, étudiez le cœur & les devoirs des écoliers; parlez aux enfants d'un ton inſinuant & affectueux, portez, comme on dit, la parole avec la main. Un jeune prédicateur ne doit jamais prêcher qu'avec réflexion & méthode; mais le moyen de ſavoir vraiment ſon ſermon par cœur, eſt de le méditer aux pieds du crucifix; on n'en ſortiroit qu'avec un cœur enflammé ſur les levres. Du reſte, pour vous former & con-

noître vos défauts ; examinez les enfants au ſortir du ſermon. S'ils ont un air indifférent ou diſſipé, c'eſt que vous les avez ennuyés ; s'ils ſe parlent avec empreſſement, d'un air épanoui, c'eſt que vous leur avez plu ; s'ils ont un air penſif, s'ils s'entretiennent avec intérêt & d'un ton ſérieux, c'eſt que vous les avez touchés. Pour rendre l'inſtruction plus durable, je voudrois que, dans les hautes claſſes du moins, l'analyſe du ſermon fût, pour chaque écolier, la leçon du lundi, & pour ne point diſtraire l'attention au ſaint ſacrifice, je mettrois l'inſtruction après la meſſe. Les enfants s'accoutumeroient à analyſer leurs idées, à mettre de l'ordre dans ce qu'ils diſent ou ce qu'ils écrivent. Comme ils ne peuvent rappeller un ſermon ſans ſubſtituer ou ajouter du leur, ils acquerroient auſſi la facilité de s'exprimer d'une maniere nette, & par-deſſus tout ils apprendroient la vérité dans un âge où elle ſe grave pour toujours.

CHAPITRE III.

Des Exercices de piété, & de la maniere de ſanctifier la journée.

Les exercices de piété ne ſont pas moins néceſſaires que les inſtructions, puiſqu'ils en ſont la pratique ; mais avant d'en parler, il eſt bon de faire cette obſervation ; quelquefois, dans les exercices de piété, les enfants cherchent moins l'œil de Dieu, que celui du maître auquel on a quelqu'intérêt de plaire. Ce motif, extrêmement dangereux, forme les jeunes

gens à la dissimulation, & remplit les colleges d'hypocrites qui, s'affranchissant du joug de la vertu, quand ils ne sont plus sous celui de l'autorité, se dédommagent de la contrainte, portent le scandale dans la société. Quelquefois la piété ne tient qu'aux circonstances, à une fête, à la Pâque, à une retraite. Elle peut aussi venir de la regle qui prescrit certains exercices, de l'habitude d'imiter les autres, d'une imagination qui se porte de ce côté là, du caprice & de la légéreté. Dans toutes ces circonstances, la piété n'est qu'une routine, une singerie, un feu-follet, qui n'ayant point de consistance, se dissipe avec la cause qui l'a fait naître. Pour que la piété soit solide & la vertu constante, il faut qu'elle soit dans le cœur, qu'elle soit entée sur les grandes vérités de la religion, sur la foi, l'amour & la crainte de Dieu, sur la certitude de ses jugemens, de ses châtiments & de ses récompenses. Sans ces fondemens, la piété chrétienne ne différe pas de celle des Bonzes & des Dervis qui ont aussi leurs exercices & leurs pratiques de dévotion.

Répétez souvent à un enfant ces paroles de la plus sage des meres : mon fils, je vous aime bien, mais j'aimerois mieux vous voir mourir que commettre un péché mortel. Gravez cette maxime dans les appartements, qu'en entrant ils y lisent cette premiere leçon. Donnez à votre éleve le cœur de S. Louis, & de lui-même il se portera, sans qu'on l'avertisse, à tous les exercices de piété. Dans un college, j'en prescrirois peu. La priere du matin & du soir, l'examen de conscience, une courte lecture, voilà à-peu-près les exercices journaliers. J'ajouterois indispensablement le saint sacrifice de la Messe : j'enseignerois pour l'entendre la méthode la plus facile,

& je recommanderois le plus grand reſpect; les enfants ne doivent jamais aſſiſter à la Ste. Meſſe, ni même ſe trouver à l'Egliſe ſans un ſurveillant. Ils ſont légers; livrés à eux-mêmes, ils ſe rendent à leur diſſipation naturelle, perdent le reſpect dans le lieu ſaint & contractent l'habitude de n'en point avoir dans la ſuite. Il faut punir ſévérement les fautes commiſes aux pieds des autels. De deux coupables, l'un dans la ſociété, l'autre dans le lieu ſaint, je pardonnerois au premier, ſeroit-il le moins excuſable. Le chapelet, la viſite du Saint-Sacrement, la dévotion à l'Ange Gardien, au patron, ce ſont des pratiques auxquelles on doit exhorter les enfants; mais il ne faut pas confondre des écoliers avec des ſéminariſtes: ceux-ci doivent être fervents, ceux-là doivent le devenir. Pour les conduire à ce but, il faut leur rendre la piété aiſée. Beaucoup de reſpect & de décence, mais point de ſituation gênante ni de longs exercices. L'ennui leur rend la dévotion odieuſe ſouvent pour toute leur vie. Il faut auſſi détourner les enfants d'une piété indiſcrete, qui les porte à jeûner, à ſe macérer, à paſſer à genoux un temps conſidérable. Cette piété ne peut être pour la jeuneſſe qu'une voie extraordinaire, qu'il faudroit bien connoître, avant de la permettre. Tout ce qui eſt violent, eſt moins durable avec les jeunes gens, qu'avec tout autre, parce que la conſtance pénible n'eſt pas dans leur caractere. Cette piété, qui vient aſſez ſouvent moins du cœur, que d'une imagination exaltée, laiſſe ſur ſes débris, un tempérament délâbré, le dégoût, ou même le libertinage qui partage quelquefois avec la dévotion, les alternatives d'un caractere toujours extrême.

Mettez ſur-tout la ſainteté des écoliers dans l'exactitude à leurs devoirs : qu'ils ſe faſſent une habitude de bien les remplir. C'eſt par-là que vous formerez d'excellents citoyens, qui trouveront, dans toutes les ſociétés de la vie, leur plaiſir, & leur bonheur dans des devoirs accablants pour tant d'autres. Mais que cette exactitude ait la religion pour baſe, & que vos éleves ne reſſemblent pas à ceux que formoit l'école d'Athènes. Apprenez-leur à ſanctifier chaque action de la journée, à ne jamais omettre, que par impuiſſance, les actions chrétiennes, comme la priere & certains exercices de piété ; dans les actions civiles, comme le travail & le plaiſir, à ne rien faire d'incompatible avec la loi de Dieu, ou d'indifférent pour le ſalut; ſanctifiant, par une fin chrétienne, ces actions, ainſi que celles qu'on appelle naturelles, comme boire & manger, ſelon le précepte de S. Paul, qui dit que nous devons faire tout pour Dieu. A l'égard du temps de faire chaque choſe, faites ſentir que c'eſt celui que preſcrit la regle, & que la cloche n'eſt que l'organe de la providence. Rappellez ces ſolitaires qui quittoient une lettre à demi-formée. Faites parler le plus ſavant pape qu'ait vu le ſaint ſiége, Benoit XIV qui diſoit qu'il canoniſeroit, ſans autre miracle, un exact obſervateur.

Pour ce qui regarde la maniere de faire chaque action, développez cette méthode à vos enfants. Il faut faire ſes actions en Dieu, en état de grace, pour Dieu, par le motif de ſon amour & non pas par celui de notre amour-propre; comme Dieu, uniſſant nos actions à celles de Jeſus Chriſt, excepté le péché qu'il n'a pu commettre, tout ce que nous faiſons il l'a fait; enfin devant Dieu, nous

tenant en ſa préſence pour penſer à lui & ne rien faire qui puiſſe lui déplaire. Mais pour entrer dans un plus grand détail, le lever doit être prompt, modeſte & chrétien. Apprenez à ne pas perdre le mérite d'une action qui n'eſt pas moins coûteuſe à ſix heures du matin au collége qu'à minuit à la Trappe. La priere doit ſe faire avec attention, avec édification. Les maîtres ne ſont point aſſez attentifs à cet article ; ils ſeront reſponſables devant Dieu d'une familiarité ſacrilege qu'on porte toute ſa vie aux pieds des autels, comme ſans s'en appercevoir, quand on l'a contractée au collége. Il n'y a preſque pas un profeſſeur qui voulût qu'on lui parlât dans le cours de la claſſe, comme ſes écoliers parlent à Dieu en la commençant. Après la priere vient le travail : on doit travailler avec ſoumiſſion. Rappelez à votre écolier que le riche n'eſt pas moins enfant d'Adam que le pauvre ; que s'il ne doit pas ſes bras à la ſociété, il lui doit ſes talents. C'eſt un arrêt auſſi ancien que le monde & qui proſcrit l'oiſiveté & le murmure ; à la ſoumiſſion joignez la pureté d'intention qui nous aſſure un mérite au-deſſus de tout prix, & qui ne laiſſe rien de petit dans nos œuvres, quand notre cœur eſt grand, qui d'une goutte d'eau en fait un tréſor immortel. L'application eſt la troiſieme qualité du travail ; quand un enfant vous aura dit qu'il travaille pour Dieu, demandez lui comment il feroit cette meme action pour le Roi, & ſous ſes yeux. Pour qui faites, vous cela, diſoit Saint Ignace à un frere qui balayoit, avec négligence, l'egliſe de la communauté? C'eſt pour Dieu, répondit-il. Si vous m'aviez répondu que c'étoit pour moi, dit le ſaint, je vous pardonnerois de le faire auſſi mal ; mais

le faiſant pour Dieu, une autre fois ſi vous n'êtes plus ſoigneux, je vous mettrai en pénitence. Ce langage eſt celui du bon ſens & de la foi. Les moindres actions doivent être parfaites, quand on les offre au Roi des Rois. On devroit rougir de dire, je vous offre mon travail, quand on veut travailler avec négligence. Le repas ſuit l'étude; il faut le commencer par une invocation, le finir par une action de graces. L'omiſſion de ces pratiques annonce un fond d'ingratitude qui met l'homme au-deſſous des animaux, qui careſſent la main qui les nourrit, & ſi la négligence vient du reſpect humain, c'eſt dans une petite choſe montrer une ame très-baſſe. On doit auſſi manger avec ſobriété; ſi l'on veut ſanctifier ce beſoin. Sur cet article, vous apprendrez aux enfants à éviter dans les repas, l'avidité qui les précede, l'excès qui les accompagne; un enfant eſt dans l'âge de l'accroiſſement, il ne doit rien refuſer au beſoin; mais il doit mortifier la ſenſualité. Cette mortification accoutume à régner ſur ſes ſens & ſes paſſions, forme cet eſprit de ſacrifice, qui ſans avoir l'éclat & les dangers des grandes auſterités, en a tout le mérite, entretient une ſobriété que les philoſophes payens ont pratiquée. Vous pourrez, ſur cet article, faire apprendre par cœur différentes maximes propres à détourner du vice, en en inſpirant l'horreur. Par exemple; nous ne vivons pas pour manger, mais nous mangeons pour vivre. En parlant du vin, cette ſentence latine: *Blandè intrat, in fine mordet.* Cette autre d'Horace: *ſolvit præcordia Bacchus.* Ces maximes qui renferment le ſens le plus étendu, ſont des leçons qu'on ſe rappelle toute la vie.

La récréation eſt néceſſaire à l'eſprit, comme le

repas au corps. Et Saint Jean, à l'âge de quatre-vingt ans s'amusoit à caresser une perdrix ; un chasseur qui le vit le crut en enfance, & faisoit contraster l'amusement enfantin avec les cheveux blancs. Pourquoi votre arc n'est-il pas toujours bandé, lui dit Saint Jean ; c'est, répondit-il, qu'il se briseroit. Le Saint lui fit alors comprendre que l'esprit humain ne peut pas toujours être tendu, & que tout, dans la nature, a besoin de relâchement. Mais les divertissemens doivent être sanctifiés par la maniere de s'y livrer, & pris dans l'ordre de la providence, à l'exemple du Saint auquel on demandoit pendant une récréation : si vous deviez mourir sous une heure, que feriez-vous ? Je resterois où je suis, répondit-il, parce que je suis dans l'ordre de la providence. A quoi prenez vous votre récréation ? Avec qui la prenez-vous ? Dans quel temps ? Pendant combien de temps ? Par quel motif ? Ce sont-là les questions que vous devez faire à vos écoliers, afin de leur apprendre à ne pas jouer à des jeux défendus ; mais à sanctifier leurs divertissemens ; à ne point jouer par intérêt, pour ne point contracter de passions dangereuses ; à fuir les lieux & les compagnies, qui sont l'école du libertinage ; enfin, à ne jouer que dans le temps permis, point au-delà.

Le coucher doit se faire comme le lever. Il est précédé de la priere, dont j'ai parlé, & de l'examen de conscience, qu'on peut appeller l'étude de soi-même. Les jeunes gens voient beaucoup de livres : il en est un qu'ils négligent ; c'est leur cœur qu'ils devroient approfondir, pour en déraciner les vices, y faire germer la vertu. S. François de Sales dut sa sainteté à cet exercice qui en a sanctifié tant

d'autres.

d'autres. La modeftie doit auffi accompagner le coucher ainfi que le lever; il faut rappeller aux enfants qu'ils font toujours fous les yeux de Dieu, & que fon Ange eft à leurs côtés. Enfin ils doivent finir la journée, comme ils l'ont commencée, demandant à Dieu de mourir plutôt que de l'offenfer; un acte d'amour, c'eft le premier mouvement du cœur, un acte de contrition, c'eft le dernier. Le Saint Nom de Jefus & de Marie, c'eft la premiere & la derniere parole le figne de la croix, c'eft la premiere & la derniere action de la journée. Faites bien comprendre à vos éleves, qu'en faifant cela, en y joignant la fuite du péché, ils feront des Saints; que pour leur fanctification, les frais font tout faits, puifqu'il ne s'agit que de remplir leurs devoirs journaliers, en y joignant la pureté d'intention.

CHAPITRE IV.

De la Confeffion & de la Communion.

LA confeffion eft un puiffant moyen d'entretenir la piété. La regle de tous les colleges la prefcrit chaque mois. Perfonne n'eft plus propre à confeffer les enfans, que ceux qui les conduifent, parce que perfonne ne les peut mieux connoître: cependant, quoique plus dignes de leur confiance, ils l'ont fouvent moins, parce que l'imagination des jeunes gens eft féconde en préjugés. Un étranger trouveroit quelquefois leur cœur plus ouvert. Il feroit à fouhaiter que dans tous les colleges, on admît un

confeſſeur externe. Du reſte, il n'eſt pas beſoin ici d'une théologie profonde : la connoiſſance des penchans, du caractere & de la ſituation des pénitents, la douceur, la compaſſion, la patience, le talent de s'inſinuer; voilà les qualités des directeurs de la jeuneſſe. Qu'un confeſſeur perſuade d'abord aux jeunes gens qu'il eſt leur meilleur ami, non pas par ſes paroles, mais par ſon zele & ſes façons : s'il peut une fois avoir leur cœur entre ſes mains, il eſt de cire, il leur donnera facilement l'impreſſion de la vertu. Le ſacrement de pénitence eſt un joug pénible, & qu'il eſt facile de rendre odieux même pour toute la vie ; qu'un confeſſeur y prenne garde, & qu'il le rende conſolant, afin qu'à l'avenir, le pécheur accablé ſous le poids de ſes diſgraces & de ſes iniquités, au ſouvenir des avantages qu'il trouvoit étant jeune, dans cette ſource de conſolation, vienne les y chercher encore. Un confeſſeur doit oublier ce qu'il entend ; mais dans un college, il doit paroître l'avoir oublié, le moindre nuage ſur ſon front eſt capable d'altérer la confiance des jeunes gens.

A quel âge les enfans doivent-ils faire leur premiere communion ? Dans un college où les eſprits ſont plus développés par l'éducation, plus inſtruits qu'à la campagne, je conſulterois d'autant moins l'âge, ſi je voyois l'inſtruction, que les premieres années ſont les plus innocentes. Les écoliers doivent-ils communier ſouvent ? La communion trop fréquente, à moins qu'ils ne ſoient très-vertueux, les familiariſe avec les ſacremens. La communion trop rare les prive des remedes & des préſervatifs qui leur ſont néceſſaires, leur retranche le puiſſant aiguillon qui ranime l'exactitude d'un enfant ;

quand un confeſſeur lui dit, vous communierez à cette fête. Il faut laiſſer à la prudence du confeſſeur la pratique de la communion. En général la fréquente eſt toujours préférable : du reſte, les maîtres qui ont droit d'exiger le billet de confeſſion, doivent avoir les yeux fermés ſur cet article, ou du moins, s'ils ne ſont pas aveugles, ils doivent être muets. Qu'ils ſe ſouviennent qu'un enfant qui ne communie point, eſt encore digne de leur eſtime. C'eſt montrer vraiment de la religion, que de n'en pas emprunter le voile ſacré, pour ſe dérober à des regards que l'on redoute.

Dans les colleges bien réglés, on donne tous les ans une retraite de quelques jours. Les écoliers moins occupés, plus attentifs & plus touchés, n'ayant plus l'obſtacle du reſpect humain & du mauvais exemple, s'édifiant les uns & les autres, étudient avec plus de ſoin leur cœur leur religion, dont les vérités font ſur eux des impreſſions qu'ils n'oublient jamais. C'eſt ordinairement dans ce temps que les écoliers les plus âgés fixent le choix de leur état, & il n'en eſt point de plus propre à ce moment décifif, parce qu'ils ſont plus éloignés de la contrainte & de la ſéduction, parce que la fortune & les honneurs diſparoiſſent aux pieds du crucifix devant lequel ils délibérent, & que les confeſſeurs qu'on leur donne, pleins d'expérience, ſont très-capables de démêler la vocation d'un jeune homme, qui prend quelquefois l'imagination pour ſon cœur.

CHAPITRE V.

Des Préjugés & des Obſtacles contraires à l'Education chrétienne.

LA piété rencontre de grands obſtacles dans le cœur des enfans : ſi vous voulez qu'elle y triomphe, il faut les y combattre. Ces obſtacles ſont ſur-tout les préjugés d'une mauvaiſe éducation ; les penchans déréglés. Quel eſt le premier ſpectacle qui frappe ſouvent les yeux d'un enfant au ſortir du berceau ? C'eſt un faſte, une profuſion, des plaiſirs qu'Athènes & Rome payennes auroient proſcrits. On vante ſous ſes yeux la beauté, le courage, l'habileté : tous les hommages ſont pour les richeſſes & la fortune ; il n'entend jamais parler de l'humilité, du détachement des faux biens & des vertus chrétiennes : il voit qu'on eſtime les gens par leurs emplois, & non par leur mérite, par leur réputation, plutôt que par leurs actions, par leurs richeſſes plutôt que par leurs vertus, enfin qu'on encenſe l'eſprit & les talens, & que la ſainteté n'a pour tribut que le mépris : il voit la croix de Jeſus-Chriſt traitée de folie, plus que parmi les Gentils, la dévotion regardée comme un opprobre, les dévôts comme des imbéciles. Si dans la maiſon paternelle on ſe flatte d'être honnête homme, peut-être on ſe défend d'être chrétien. S'il reſte encore une étincelle de religion, on ne communie jamais ; ſi l'on n'en a plus, on s'approche de la table ſainte, comme un citoyen de Geneve fait la cêne, en phi-

losophe qui respecte les usages de son pays. L'enfant dont je parle ne voit enfin dans nos églises que le rendez-vous du grand monde, qu'un théâtre où des idoles mieux parées que nos autels, reçoivent les hommages des gens à l'instant même qu'ils se prosternent devant le crucifix. Avec une semblable éducation, ou plutôt, avec de pareils scandales, un enfant sait à peine s'il est chrétien : il n'a pas d'autre fin derniere que d'être comme son pere, pas d'autre espérance que d'être riche, ni d'autre but que de parvenir à l'emploi ou à la dignité qu'on lui montre dans un lointain où tout lui sourit ; c'est tout au plus, s'il croit & s'il espere avec un *peccavi*, comme on le lui a inculqué, se sauver à la mort. Parlez-lui de nos mysteres, il s'imagine entendre encore sa mie lui faire de petits contes. Telles sont les épines que vous avez à déraciner du champ qu'on vous confie, avant d'y semer le germe de la vertu.

Pour dépayser votre éleve, & lui faire perdre des idées fausses, transportez-le dans un monde nouveau ; c'est dans celui des premiers siecles de l'église. Mettez-lui en main, avec le catéchisme historique de M. Fleury, son histoire des mœurs des premiers fideles. Dites-lui : voilà de vrais chrétiens ; ceux que vous avez eu devant les yeux, ne sont que de vains fantômes. Remplissez-les des maximes & des exemples des héros du christianisme : à chaque scandale dont il est frappé, opposez un trait des premiers fideles : dans ce parallele, effacez les mauvaises impressions par les bonnes : rappellez-lui les vœux de son baptême, & faites-lui comprendre qu'il s'est engagé lui-même à pratiquer tout ce qu'ont pratiqué les premiers

chrétiens, à éviter tout ce que fait le monde. Enseignez-lui les grandes vérités de la religion; gravez, jusqu'au fond de son cœur, la pensée de ses fins dernieres, & lui persuadez que ces chrétiens prétendus, qui vivent selon le monde, ne le sauveront pas plus que les payens, les juifs, & les mahométans. Apprenez-lui, enfin, à mépriser les biens, les plaisirs & les honneurs d'ici bas, à n'estimer que la dignité de chrétien; à l'exemple des martyrs, qui, interrogés sur leur nom, leur rang & leurs qualités, ne répondoient que ce seul mot; je suis *Chrétien*. En citant l'exemple des premiers fideles, distinguez ce qu'on doit admirer d'avec ce qu'on doit imiter. On doit porter les jeunes gens, comme je l'ai déjà dit, à imiter la vertu des saints, mais on ne doit point en exiger la perfection. Si leur patience, leur humilité, leur charité, sont des modeles, leurs prodiges ne le sont pas; ils rebuteroient ou effaroucheroient des cœurs qu'on doit gagner doucement.

Ceux dont l'éducation est un peu plus chrétienne, ont vu souvent la vertu, dans les exemples des sages du monde, aussi fausse, quand on l'examine, que le sont les pieces d'argent sorties de la main du faux-monnoyeur, quand l'œil attentif les compare avec celles qui portent le sceau du prince. Il faut les désabuser, leur apprendre à étudier la religion, non pas dans le cœur & la conduite des hommes, mais dans l'évangile dont on doit leur développer, avec soin, l'esprit & la pureté. Portant sur les yeux le bandeau que leur mit le sang & l'autorité, sur les traces des guides aveugles, ils ont déja, peut-être, fait les premiers pas vers le précipice. Avec le flambeau que Jésus-Christ,

lui-même vous met en main, rappellez-les à la voie étroite sur les pas des premiers fideles. Persuadez-les bien qu'on n'est point chrétien à demi, qu'il n'y a qu'une porte pour entrer au ciel, qu'elle est étroite, & que les demi-chrétiens n'y entreront pas plus que les impies.

Les jeunes gens ont aussi des préjugés contre la dévotion ; ils ont vu des dévots sombres & mélancoliques : ils s'imaginent que pour être dévot, il faut l'être aussi ; & faire éprouver aux autres cette austérité que la vraie piété ne garde que pour elle. Montrez-leur que la dévotion & les dévots sont deux choses souvent bien différentes ; ceux-ci sont quelquefois rebutants, celle-là est toujours riante. Citez les exemples & les maximes du Sauveur ; la conduite de Saint François de Sales, le plus dévot de tous les hommes, & le plus aimable de tous les dévots. Enfin, pour leur prouver que la vertu n'est point au-dessus de leurs forces, il faut leur mettre sous les yeux les exemples des jeunes gens vertueux qu'ils ont connus. Il est fort à propos de leur mettre en main un livre qui a pour titre : l'*Ecolier vertueux*.

Il en est qui sont remplis de l'idée qu'on peut mal vivre & bien mourir. Faites valoir cette sentence trop véritable : qu'on meurt comme on a vécu. Apportez des exemples frappants tirés de l'écriture & de la société actuelle. Après avoir appellé l'expérience, qui montre qu'on ne se convertit pas dans un instant, faites parler la foi qui dit : qu'on ne se convertit pas quand on veut, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage de la nature, mais le miracle de la grace.

Ce qui affecte un enfant, c'est de vous trouver

ſeul en oppoſition avec le grand nombre; pour décréditer l'autorité de la multitude, vous pouvez d'abord montrer, par l'évangile, qu'elle porte, avec l'anathême, le préjugé contre elle; & pour éclaircir cette vérité, faites ſentir que les ſages ſont en très-petit nombre: vous pouvez enſuite faire parler avec vous le courage de tant de martyrs, le détachement & l'humilité de tant de héros chrétiens, foulant aux pieds la fortune & les honneurs, la mortification de tant de ſolitaires, la chaſteté de tant de vierges, le zele de tant d'apôtres; en un mot, la conduite de tant de ſaints, oppoſée à celle du monde; toute la primitive égliſe, je ne dis pas aſſez, tous les chrétiens exiſtants, non pas les chrétiens vivants, mais les chrétiens mourants, pas un qui ne voulût alors être un ſaint. Vous pouvez citer ici le raiſonnement de Thomas Morus; un ami, pour l'entraîner dans l'erreur, lui demande s'il penſe mieux que le Roi, la Cour & le Parlement. Si vous avez pour vous les grands d'Angleterre, répondit Morus, j'ai pour moi tous les catholiques de quinze ſiecles. Mettez votre éleve dans votre parti contre lui-même; dites-lui, mon enfant, s'il falloit mourir, lequel des deux étendards voudriez-vous avoir ſuivi? celui de la primitive égliſe, ou celui du monde? Pour ſouſcrire avec vous, ſa délibération ne ſera pas longue.

Ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt l'imagination qui domine chez les jeunes gens. Si celui qui les ſéduit eſt riche, s'il a une belle figure, ou même un bel habit, s'il leur plaît par les relations de l'âge, des amuſemens du caractere ou des penchants, il trouvera leur cœur ouvert. Pour détruire un fâcheux aſcendant, devenez vous-même le meilleur ami de

votre éleve, méritez son estime, & prenez garde à tous les défauts qui peuvent trahir vos talents ou votre vertu. N'ayez rien que d'aimable, rien de choquant dans vos manieres, dans vos discours, ni même dans votre costume; souvenez-vous que pour apprivoiser un oiseau, qui a déja pris l'essor, pour ne point effaroucher ses regards, il faut prendre la couleur de son plumage, & ne produire à ses yeux que les charmes du printemps. Mais, d'ailleurs, faites sentir à l'enfant, que les richesses, la parure & la beauté, ne donnent pas le bon sens; n'oubliez pas aussi de lier toujours le plaisir avec la vertu, & de la lui rendre charmante, c'est le vrai moyen d'y accoutumer les jeunes gens.

Un enfant à vos préceptes opposera quelquefois des exemples que la nature ordonne de respecter. Il vous dira formellement que son papa agit autrement. Il faut lui faire remarquer qu'il n'y a jamais eu de préceptes qui le dispense d'aimer ses parents; mais que la loi de Dieu défend quelquefois de les imiter. Qu'il a un autre pere qui est aux cieux, & que c'est à celui-là qu'est subordonnée l'obéissance qu'on doit à tous les autres. Par ingénuité ou par malice; mais toujours par intérêt pour ses penchants, un écolier vous opposera peut-être des autorités tirées d'un état dont la sainteté ne rend pas saint. Si ce sont des maximes, ouvrez l'évangile, & faites parler Saint Paul: si quelqu'un vous annonce autre chose, seroit-il un Ange, qu'il soit anathême. Si ce sont des exemples, couvrez d'un manteau les abominations du sanctuaire, excusez les coupables: mais après tout, rappellez l'oracle du Sauveur. *Faites ce qu'ils vous disent & non pas ce qu'ils font.* Des scandales des ministres de la religion, vous en pou-

vez tirer une preuve en ſa faveur. Il faut bien qu'elle ait un autre appui qu'un bras de chair, puiſque des mains deſtinées à la conſerver, travaillent quelquefois à la détruire; en un mot, il eſt facile d'affermir la foi d'un jeune homme, par tous les ſcandales qui l'ébranlent. Vous pourrez montrer par l'écriture, que ce ſont des prophéties qui s'accompliſſent; par la tradition, que le vaiſſeau qui ſe ſoutient au milieu des flots orageux & parmi les débris de tous les empires, ne peut avoir qu'un Dieu pour pilote; enfin par la raiſon, que la perpétuité de la religion n'eſt pas moins un miracle que ſa propagation.

Les jeunes gens déjà avancés en âge, oppoſeront peut-être à la vérité les coriphées du parnaſſe, dont les talents & la réputation les ont ſéduits. Le ſiecle de Louis XIV peut fournir des gens auſſi diſtingués par leur religion, que par leurs talents, & dont nos beaux eſprits ne ſeroient que les écoliers. Corneille, l'aigle de la tragédie, eſt auſſi ſimple dans ſa foi que le dernier des fideles. Racine verſe des larmes ſur celles qu'il a fait répandre. La Fontaine eſt couvert d'un cilice. Moliere reſpecte la religion juſques ſous ſes anathêmes. Ils connoiſſoient l'évangile, & cette connoiſſance laiſſoit dans leur eſprit cette conviction dont ne peut ſe défendre tout homme inſtruit. Le créateur, enveloppé, dans un nuage, ne ſe laiſſe entrevoir qu'à la foi, & ſe cache à la raiſon. Si les ſyſtêmes religieux des ſages de la grece ne ſont que des chimeres, ceux des philoſophes modernes ne ſont que des délires.

Un jeune homme entend dire dans le monde, que la charité rend lâche, en ordonnant de pardonner; que l'humilité eſt contraire aux talents;

que l'aumône appauvrit les familles; que la religion rend mysantrope; que la pénitence est meurtriere. Il entend cent autres préjugés, pour mieux dire cent fois l'impiété, l'organe ou plutôt l'écho des ennemis que la religion eut dans tous les siecles. Montrez d'abord l'injustice du monde, qui condamne la générosité chrétienne, & qui ne cesse d'admirer ces sentiments sublimes de César, à l'égard de son assassin : *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie...* A l'égard de l'humilité, persuadez à votre éleve que, selon la foi, il n'est pas plus défendu de voir en soi des talents réels, que d'appercevoir le soleil en plein jour ; mais qu'elle condamne l'orgueil qui se les attribue, ou s'en prévaut ; qu'elle en défend l'abus; qu'elle en commande le bon usage, & nous fait une loi d'en rendre un compte qui nous tient dans une fidélité qui ne peut qu'assurer à la société, pour laquelle ils sont faits, les talents de chaque individu. Pour ce qui concerne les autres articles, dites que l'évangile nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous même, mais pas plus ; qu'elle défend de blesser la justice & la charité, mais non pas de poursuivre ses droits; enfin, que dans une religion qui veut que tous les hommes soient freres, un chrétien ne peut être mysantrope.

A l'égard du dernier préjugé : la pénitence est une vertu, elle a ses bornes. Meurtriere, elle est condamnable. Son essence n'est pas d'être corporelle. Un chrétien n'auroit rien de supérieur aux Bonzes & aux Dervis; mais ses coups s'adressent à la chair, pour arriver au cœur. Elle en veut aux passions, & le précepte de l'évangile n'est qu'un trait de la sagesse divine qui, par la mortification de nos sens, en nous faisant expier nos péchés,

veut aſſurer notre ſanté, en prévenant les excès dangereux de l'intempérance & de la volupté. Vous pouvez ajouter que, quoique la pénitence ſoit en général de néceſſité, aucune n'eſt déterminée, ſi ce ne ſont les jeûnes que l'égliſe preſcrit à ſes enfants; que la plus ordinaire eſt la fidélité à nos devoirs, la ſoumiſſion, la patience, la douceur, la charité; enfin des vertus, des ſacrifices qui nous coûtent, mais qui ſont néceſſaires. Vous pouvez encore ici faire entrevoir la providence qui ſe propoſe, dans l'expiation de nos péchés, de procurer notre bonheur & celui de la ſociété; car au fond, la mortification chrétienne n'eſt autre choſe que le ſacrifice des vices nuiſibles à la ſociété & la pratique des vertus qui en ſont la baſe. J'ajoute en finiſſant qu'il eſt eſſentiel de graver les vrais principes dans l'eſprit des jeunes gens, parce que ce n'eſt pas préciſément des impies, c'eſt de l'ignorance que vient la ſéduction de la jeuneſſe, ainſi que les travers d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui raiſonnent mal, agiſſent mal, en fait de religion, parce qu'au lieu des principes & de l'eſprit de l'évangile, ils ſuivent des commentaires où le chemin du ciel eſt élargi, où la raiſon plie la vérité au gré de nos penchants. Comme on ne revient plus, à un certain âge, de ces faux principes, il eſt bon d'en graver d'excellents, qui puiſſent garantir des ſophiſmes & de l'erreur de toute innovation qui pourroit ſe faire dans la ſuite, en matiere de religion; faites ſentir à vos éleves, qu'en fait de politique, il eſt permis d'innover; mais que la foi n'eſt point un ſyſtême, & que ſon auteur eſt un légiſlateur infaillible. Ainſi l'ont penſé nos peres. Il eſt plus néceſſaire aujourd'hui que jamais, de développer la tradition de tous les ſiecles. C'eſt

une regle qui nous attache à la vérité, & nous apprend à la diſtinguer de l'erreur.

Mais le point capital eſt de faire pratiquer à un enfant ce que vous lui enſeignez. Sans la pratique vous ne formez qu'un indolent qui ſe perſuadera qu'il ſuffit de croire ſans agir; un orgueilleux qui n'écoutera perſonne, parce qu'il ſe croit le plus ſavant; un endurci qui ne ſait répondre à la vérité qui lui parle, que ces deux mots, *je ſais tout çà ;* enfin un eſpece de philoſophe qui ne voit dans l'évangile qu'une branche d'érudition, dans les vices & les vertus que des tableaux, & qui traite la morale comme le ſyſtême de Copernic. Amenez doucement la pratique, rien n'eſt plus dangereux que la maladreſſe; ne prévenez pas les moments, ſachez les étudier & les ſaiſir. Votre éleve montre dans le travail des mouvements de répugnance, dans la ſociété, des ſaillies d'humeur : dites-lui, mon enfant, que vous dit l'évangile? Que feroient les Saints, en pareil cas? Que voudrez-vous avoir fait ce ſoir? Il vous répondra conformément aux principes qu'il aura reçu ; & ſi vous ſavez bien le prendre, il agira comme il répond. Il eſt querelleur avec ſes condiſciples. Demandez-lui, dans la rencontre, quelle eſt la violence que preſcrit le Sauveur, pour arriver au ciel, & dont les Saints ont uſé. Il eſt naturellement cauſeur & diſtrait; vous vous en appercevrez. Demandez-lui quelle eſt la pénitence qu'on doit faire à ſon âge où l'on ne peut jeûner? Il vous fera de belles promeſſes, quelquefois il y ſera fidele, ſouvent il n'en tiendra compte. Ne vous rebutez jamais de ſa légéreté. Souvenez-vous de votre enfance & de vos défauts actuels, moins pardonnables que les ſiens. Ne le perdez pas de

vue, ſans cependant paroître l'obſerver: ce ſeroit l'accabler & le prévenir contre vous: ſur-tout ne le puniſſez jamais ſévérement pour ſes légéretés; ce ſeroit vous fermer ſon cœur, vous faire craindre & lui faire haïr la vertu. On ne force point le cœur, on le gagne, en lui faiſant trouver du plaiſir dans la pratique, & dans les avantages des vertus & des bonnes œuvres.

Si les ſcandales & les paſſions étouffent la vertu, le reſpect humain la glace, & rend malheureux un cœur qui trouve dans ſes crimes plus de remords que de plaiſirs. Le reſpect humain vient de la foibleſſe & de la ſenſibilité, de la vanité qui ſe paſſionne pour l'eſtime, & pâlit au ſeul nom de mépris, ſouvent de l'amour de la gloire qui trouve ſa ſource dans les éloges & les récompenſes. Les lauriers ſur le parnaſſe, dans la ſociété, prêteront à l'eſclavage. Si l'éducation chrétienne ne marche à côté de l'éducation littéraire, défiez-vous d'un jeune vainqueur qui ſort du collége la palme à la main. La gloire qui le ſaiſit & l'enivre de ſes premiers tranſports, eſt devenue ſon idole; les vertus & les devoirs en ſeront les victimes. La trompette & les ſifflets de la renommée ſeront les reſſorts de ſon ame. Je ne dis pas aſſez; un dédain, un ſouris, un regard, offriront à ſon cœur un écueil plus redoutable que ne le fut pour les martyrs, la voix des tyrans & des boureaux.

Contre les traits du reſpect humain, oppoſez pour bouclier, la crainte de Dieu & de ſes jugements. Montrez que le mépris des libertins pour la vertu, n'eſt que le renverſement des principes de l'honneur, parce que la ſatyre ne tombe que ſur les bonnes qualités, & ne pourſuit point d'autres crimes

dans un homme, que celui d'être chaſte, fidele à ſes devoirs, obſervateur de l'évangile. Pour raſſurer le puſillanime, dont l'œil changé en microſcope, métamorphoſe un buiſſon dans un fantôme, on le préſente à l'objet qui l'effraie : peignez au naturel, aux yeux de votre éleve, les tyrans qui l'intimident ; il n'y verra que des pygmées ou des monſtres ; ils inſpireront plus de mépris que de terreur. Vous aurez fait leur portrait, quand vous aurez peint l'homme ſous tous les traits qui le dégradent, ſous les traits du libertinage, de la baſſeſſe & du dépit jaloux dont la fureur eſt un hommage. Les libertins, en effet, déchirent la vertu, parce qu'elle les cenſure, c'eſt le ſoleil contre lequel on ſe déchaîne, quand il eſt trop brûlant ; mais ils admirent en ſecret un homme vertueux, & celui-ci, d'abord en butte à la critique, s'il triomphe, & s'il ſe ſoutient, bientôt n'a point de plus funeſte écueil, qu'une admiration genérale. Rien n'eſt plus noble que la religion, ni plus grand que de la pratiquer, mais un enfant n'eſt pas aſſez philoſophe pour le ſentir ; ouvrez la carriere à ſes réflexions par les vôtres ; que ſon expérience ſurtout lui faſſe ſentir cette vérité, en lui montrant qu'elle nous rend heureux & ſage par le ſacrifice de nos paſſions, par l'attachement à nos devoirs, par le calme & la paix qu'elle établit dans notre ame. Pour cet effet, il faut que la piété dans votre éleve ne ſe borne pas à des dehors auſſi ſtériles qu'impoſants, mais qu'elle ſoit cette religion du cœur qui nous rend meilleurs, & qui éleve un chrétien au-deſſus des Céſars, maîtres de l'Univers, ſans régner ſur eux-mêmes. Pour attacher un jeune homme à la dévotion, comme à la vraie gloire,

que la piété respire la grandeur & la noblesse: point de pratique ridicule. Si vous voulez que votre éleve brave le respect humain, il faut qu'il sente qu'on le méprise, non pas parce qu'il est méprisable; mais parce qu'il est estimable. Pour le lui persuader, dites-lui: vous ne ressemblez point, sans doute, à cette troupe sans mœurs & sans religion; vous ne pourriez vous assimiler à elle que par l'opprobre de tous les vices: mais vous ressemblez non-seulement aux Saints, aux Martyrs, mais même aux plus grands hommes. Vous pourrez nommer ici Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine. Un jeune homme, dans une si belle société, aura plus de mépris que de crainte, pour ceux qui le dédaignent. Enfin, qu'en toutes les rencontres qui ne sont pas rares, un jeune homme déploie son courage contre les ennemis de la vertu: qu'il fréquente les sacrements avec une fermeté qui se décore du nom de dévot, comme de celui de disciple de Jésus-Christ; qu'au pied des autels, parmi le scandale & la dissipation, il montre, par ce recueillement qui n'a que les yeux de la foi, que tous les jeunes gens n'ont pas encore fléchi le genou devant Baal; que dans un cercle dissolu, il offre, dans les nuages d'un front sérieux, un retranchement à la pudeur que l'on poursuit. Accoutumez-le à s'honorer des mépris dont le couvre une satyre impie, comme un guerrier s'énorgueillit de mille traits dont il voit son bouclier percé dans la mêlée. Inspirer, par l'exercice, ces belles dispositions dans le collége, c'est former le héros qui verroit l'Univers entier s'écrouler, sans en être ébranlé, & qui seroit le martyr de la religion & de la patrie.

FIN.

ERRATA.

Page 2, ligne 10, par *lisez* pour.
8, 24, qui étouffe, *lisez* qu'étouffer.
11, 12, *lisez* quand ils sont.
14, 22, c'est à quoi, *lisez* ce à quoi.
21, 3, les jeunes gens partiates, *lisez* les jeunes Spartiates.
21, 6, leur, *lisez* le.
21, 33, les, *lisez* ces.
22, 13, ses, *lisez* ces.
25, 8, ne lui tâtez jamais le pou, *lisez* ne tâtez jamais le pou à un tel enfant.
26, 2, & d'un arbre, *lisez* ou d'un arbre.
31, 30, réthorique, *lisez* rhétorique.
34, 6, magistrature, *lisez* mignature.
35, 1, proposa, *lisez* propose.
35, 31, feroient, *lisez* seroient.
38, 16, vous avez, *lisez* vous aurez.
40, 1, le, *lisez* ce.
40, 25, disgression, *lisez* digression.
41, 23, trouvé, *lisez* trouvée.
42, 28, qu'ils, *lisez* qu'il
43, 23, les, *lisez* ces.
45, 20, humanité, *lisez* humilité.
46, 15, l'instruiront, *lisez* s'instruiront.
54, 3, fréquentes, *lisez* fréquents.
58, 23, se varient, *lisez* se guérissent.
62, 1, amene, *lisez* amenez.
66, 29, les, *lisez* ces.
68, 7, les, *lisez* ses.
68, 20, ennemis, *lisez* ennuis.
69, 6, vous ferez, *lisez* vous verrez.

Page 78, *Ligne* 8, ses, *lisez* les.
85, 26, *lisez* mais celui-ci.
85, 27, *lisez* est toujours.
88, 4, on ne peut, *lisez* on peut.
91, 1, assignez, *lisez* assigner.
91, 14, sont des, *lisez* sont de.
92, 1, de la régle du, *lisez* & du.
96, 18, images, *lisez* nuage.
100, 12, sentiments, *lisez* châtiments.
103, 13, vous en trouverez, *lisez* dans tous les cas.
109, 19, vola, *lisez* voilà.
110, 16, pratique, *lisez* la pratique.
110, 20, l'efficacité de ces moyens trouver, *lisez* elle trouve.
112, 9, des, *lisez* de ces, les, *lisez* ses.
112, 32, on, *lisez* ou.
120, 20, ce *lisez* ses.
127, 17, sein, *lisez* soin.
128, 22, vient, *lisez* veut.
140, 27, vous précédez, *lisez* il vous précédera.
145, 17, à sa, *lisez* à la.
147, 10, dévouement, *lisez* dénouement.
147, 17, puisque, *lisez* & puis que.
147, 22, devient incendiaire, *lisez* incendiaire.
151, 30, rafinée, *lisez* rafiné.
158, 1, pourra, *lisez* pourroit.
161, 33, formez, *lisez* former.
164, 24, ses besoins, *ilsez* les besoins.
169, 14, son, *lisez* le.